LA VIE SPIRITUELLE
N° 300 — Octobre 1945

Sommes-nous disciples du Christ ?

Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à ceci : que vous vous aimerez les uns les autres.

Il est dit : *tous*. Tout le monde. L'homme de la rue saura, d'expérience ou de réputation, que les chrétiens ce sont ces gens qui s'aiment tant.

Est-ce bien à cela qu'on nous reconnaît en 1945?

Certes, la charité fraternelle n'est pas totalement absente de nos mœurs chrétiennes — et des exemples nous en sont donnés de temps en temps; mais il faut avoir le courage de constater qu'il ne viendra à l'idée de personne de prendre comme critère nécessaire et suffisant de la vie chrétienne la charité fraternelle. Quel est le Français de 1945 qui, voyant des hommes qui s'aiment, se dit : « ce ne peut être que des chrétiens »?

C'est donc que nous ne sommes pas disciples du Christ.

Il faut avoir le courage de voir les choses comme elles sont : médisances, calomnies, zizanies, envies,

conflits sournois ou publics, duretés de cœur, égoïsmes, voilà le fond de nos relations entre chrétiens. Sommes-nous en paix, elle est trop souvent le fruit de l'indifférence, et non pas de l'amour.

Où trouver une paroisse qui soit une véritable communauté de frères, à l'instar des trois mille premiers chrétiens, dont les Actes nous disent la vie fraternelle? Est-ce vraiment cet amour-là qui anime les relations des paroissiens entre eux, du Curé et de ses paroissiens, des paroissiens avec leur Curé, des prêtres entre eux et avec leur Evêque? Est-il des mouvements d'Action Catholique qui ne soient pas en chicane avec leurs voisins ou divisés intérieurement de conflits de personnes et d'idées?

Et ces écoles de perfection chrétienne — donc de charité — que sont les instituts religieux offrent bien souvent un spectacle aussi peu chrétien.

Il n'avait pas tort, dans sa rudesse, cet ouvrier qui récemment nous disait : « Je prie pour que les prêtres, religieux et religieuses soient enfin des chrétiens ». Ce qu'il demandait par cette atroce boutade, c'était que les témoins et les disciples officiels du Christ se fassent remarquer entre tous par leur charité fraternelle.

C'est ce que croyants et incroyants attendent de nous et c'est ce que dans l'ensemble, nous ne leur donnons pas. Le scandale est grand.

Serions-nous donc de faux disciples du Christ? « Ils peuvent bien tous tous se signer du signe de la croix, écrivait déjà saint Augustin, répondre tous : Amen; chanter tous : Alleluia; se faire tous baptiser; fréquenter les Eglises, bâtir les murs des basiliques : les fils de Dieu ne se discernent des fils du diable que par

la charité. Ceux qui ont la charité sont nés de Dieu; ceux qui ne l'ont pas ne sont pas nés de Dieu ». Saint Paul l'avait dit : *si je n'ai pas la charité* (et il s'agit de la charité fraternelle), *je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité cela ne sert de rien.*

La charité fraternelle est à la fois la loi constitutive du nouveau peuple de Dieu et le secret de la sainteté de ses membres. C'est elle qui donne à l'Eglise sa cohésion et sa vie; c'est elle qui donne l'âme et la mesure de la sainteté chrétienne. Tel est bien l'enseignement du Christ et de son Eglise.

Quel écho lui faisons-nous? Quelle place tient ce commandement — le commandement du Christ — dans nos catéchismes, nos cours de morale, notre pédagogie chrétienne? Quelle importance lui est donné dans les confessions? Quelle place tient la charité fraternelle dans nos cercles d'études, nos prédications, nos recollections, nos publications? Quelle place dans nos assemblées paroissiales ou autres? Quelle place dans la formation des séminaristes et des novices?

Les disciples de Marx et de Gandhi en font plus cas que nous.

Où sont donc les véritables disciples du Christ?

Si notre amour fraternel est si faible, c'est parce que nous n'aimons pas Dieu. Le mal vient d'abord d'une insuffisance de cette contemplation et de cet amour de Dieu qui nous feraient brûler d'admiration pour la bonté et la beauté transcendantes de la vie divine. C'est seulement dans la mesure où nous les aimerons pour elles-mêmes, d'un amour gratuit et

extasié, que, la retrouvant dans nos frères, notre charité se portera aussi sur eux.

Mais l'erreur serait de porter l'effort sur ce seul point, pensant que l'amour du prochain viendra tout seul, à la suite de l'amour de Dieu. Ce serait oublier que le prochain peut être pour nous l'amorce d'un plus grand amour de Dieu. Les deux commandements sont inséparables. On grandit des deux amours à la fois. Si notre amour fraternel est si modeste, cela ne vient pas seulement d'un manque d'amour de Dieu : nous ne savons pas intégrer le prochain à notre vie spirituelle. Nos frères ne sont qu'un poids et un poids mort dans notre vie. Si les véritables disciples du Christ se reconnaissent à leur amour fraternel, c'est parce qu'ils trouvent dans cet amour la source et le climat de leur vie chrétienne.

Le prochain est comme un sacrement, un mystère de Dieu. Vérité oubliée dont la découverte nous rendra la clé d'une vie spirituelle évangélique, apostolique et communautaire.

APOSTOLUS.

Un Mystère de Dieu : le prochain

S'il est vrai que le mystère est un signe visible de Dieu invisible (1), on peut dire que le prochain est pour le chrétien un mystère de Dieu. Le chrétien qui *aime son frère — qu'il voit* —, aime du même coup *Dieu — qu'il ne voit pas* (2). Il sait que celui qui reçoit un seul petit enfant au nom de Jésus, le reçoit (3). Le prochain est un peu comme le pain eucharistique : on ne voit que le pain, mais on sait que Jésus est là, et en recevant le pain, on reçoit Jésus.

Dès lors, puisque le mystique est celui à qui est donnée l'intelligence qui lui permet de voir Dieu dans le mystère comme l'âme dans le sourire, le prochain est pour lui un des visages, un des mystères de Dieu.

Celui qui cherche Dieu de toute sa soif ne peut négliger ce visage que Dieu lui offre dans les traits du prochain. Quelle joie de donner un verre d'eau fraîche à Dieu, qui se cache à nos yeux derrière ce frère qui a

---

(1) Cf. Les Mystères de Dieu, dans *La Vie Spirituelle*, Avril 1945, p. 209-226.

(2) Cf. *I. Jn.*, IV, 20.

(3) Cf. *Matth.*, XVIII, 5.

soif! Le contemplatif trouverait difficilement meilleure aubaine. Saint Martin n'avait pas besoin de voir le Christ revêtu de la moitié de son manteau pour savoir que c'était le Christ qui lui avait tendu la main derrière le pauvre qui le sollicitait. *Tout ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait* (4). Ce que le miracle manifestait, sa foi y adhérait déjà : le prochain est un mystère de Dieu.

Peut-on dire qu'il est un sacrement au sens strict du terme ? Non. Il est quelque chose de moins et quelque chose de plus qu'un sacrement.

Quelque chose de moins. En effet un sacrement est un signe qui produit de lui-même, « ex opere operato », ce qu'il signifie (dans le sujet qui n'y met pas obstacle). En ce sens, il n'y a que sept sacrements; il n'y en a pas d'autres. Le prochain serait plutôt un sacramental; c'est-à-dire un signe de Dieu qui n'agit qu'à raison de la foi et la charité du sujet, « ex opere operans ».

Mais à parler strictement, le prochain ne peut pas appartenir à la catégorie des sacramentaux : il est en effet essentiel à ceux-ci de faire partie du culte (5) et d'avoir été institués par l'Eglise (de même que les sept sacrements ont été institués par le Christ). Sans doute le lavement des pieds du Jeudi saint est-il un rit institué par l'Eglise, en obéissance aux prescriptions du Christ (6). Mais cela ne suffit pas pour faire du prochain un sacramental.

---

(4) *Matth.*, XXV, 40.

(5) Cf. A. M. Roguet : *Qu'est-ce qu'un sacramental?* (La Maison Dieu n° 2, p. 24-26).

(6) Cf. C. Spicq : *Le lavement des pieds, sacrement de l'autorité chrétienne, La Vie Spirituelle*, Mars 1945, p. 121-130. *Jn.*, XIII, 2-17.

Il est donc plus exact de dire qu'il est un « mystère » de Dieu, dans le sens où la Bible et la tradition catholique appellent ainsi tout signe que Dieu nous fait à travers une créature.

Le prochain est donc un mystère de Dieu. Mais quel mystère! C'est sur son usage que nous serons jugés au Jugement dernier (7).

Le mystère, comme le sacramental, n'est efficace qu'en fonction de la foi et de la charité du sujet, notre effort doit donc se porter sur ce point. Il s'agit de découvrir la transparence de Dieu dans le visage du prochain. C'est l'effort du contemplatif chrétien. Le prochain n'a de valeur mystique que s'il devient transparent à sa foi et sa charité.

Mais ici nous rencontrons une difficulté qui ne se peut résoudre qu'en montrant combien le prochain est quelque chose de plus qu'un sacrement.

En disant que c'est Dieu seul qui donne sa valeur mystique au prochain, ne donnons-nous pas raison en effet aux incroyants qui nous reprochent de ne pas aimer notre prochain pour lui-même, d'un amour gratuit et vrai? Un malade disait d'une religieuse qui le soignait : Elle est d'un dévouement sans défaillance, mais j'ai par trop l'impression qu'elle ne s'intéresse pas du tout à moi. Je lui suis sans doute comme un escabeau pour monter au ciel. Elle ne s'intéresse pas à l'escabeau, elle s'en sert ».

Devons-nous donc aimer ainsi le prochain « pour l'amour de Dieu » et nous servir de lui, comme nous nous servons, avec respect sans doute, des saintes

(7) *Matth.*, XXV, 31-46.

Huiles et des saintes Espèces? Non, et c'est en quoi le prochain est plus qu'un sacrement : c'est une personne. Aimer son prochain, c'est l'aimer pour lui-même.

Ainsi aimer son frère de charité est à la fois l'aimer pour Dieu et l'aimer pour lui.

Comment cette dualité est-elle possible? comment peut-on aimer son prochain à la fois pour Dieu et pour lui-même? Parce qu'ils ne font qu'un.

Le second commandement est semblable (ὁμοία) au premier (8), les deux commandements n'en font qu'un, on ne pratique pas l'un sans pratiquer l'autre. Celui qui n'aime pas son frère, n'aime pas Dieu (9) et réciproquement, *nous connaissons que nous aimons les enfants de Dieu lorsque nous aimons Dieu* (10).

La charité que nous portons à nos frères aura donc les mêmes qualités que celle que nous portons à Dieu.

Or nous aimons Dieu d'une manière totalement désintéressée : nous aimons sa bonté divine, pour elle-même, parce qu'elle est belle. L'Etre divin, ses attributs et qualités, sa vie nous apparaissent magnifiques, infiniment bonnes et belles, dignes d'être aimées pour elles-mêmes. Notre charité fait de nous des bienheureux uniquement parce qu'elle nous donne d'aimer cette bonté divine pour elle-même. Nous sommes bienheureux de savoir et de voir Dieu bienheureux. Il est vrai que la joie de cet amour nous est nécessaire car nous ne serons pleinement heureux que du jour où nous y aurons part, mais c'est la tâche de l'espérance

---

(8) *Matth.*, XXII, 39.
(9) *I Jn.*, III, 17; IV, 20-21.
(10) *I Jn.*, V, 2.

de nous faire aimer Dieu pour le bienfait de la béatitude qu'il nous prépare. La charité nous fait aimer Dieu sans aucun retour sur nous-mêmes et notre propre bonheur (11); nous ne voulons, nous ne nous réjouissons que d'une chose, c'est qu'il soit totalement bienheureux.

C'est de cet amour-là que nous aimons notre prochain de charité; c'est donc un amour gratuit. C'est son bonheur que nous voulons et non le nôtre; il n'est pas à notre service pour nous conduire à Dieu, nous sommes au sien pour lui donner révélation et partage de la bonté de Dieu. « Aime le prochain pour lui-même, dit saint Thomas, c'est-à-dire pour qu'il parvienne à Dieu » (12), car là est son bonheur.

Peut-on rêver d'une plus belle amitié que celle-là? Aimer son prochain « pour l'amour de Dieu », c'est communier à ce qu'il a de sacré en lui.

La rencontre intime de deux hommes se fait dans leur communion à un même idéal, un même patrimoine, une même vie. C'est dire qu'il est de la nature de tout amour de se porter sur deux catégories d'objets : des qualités et des personnes. Par exemple, si j'aime la musique, j'aime tous les musiciens et spécialement le plus grand. Ce que j'aime dans ce musicien, c'est la musique et sa personne, car comment aimer l'une sans l'autre, si du moins l'amour que je porte à la musique a quelque noblesse?

La musique et le musicien, deux objets distincts,

---

(11) La charité nous fait aussi aimer notre propre béatitude, mais c'est alors uniquement « pour faire plaisir à Dieu » qui la veut pour nous. Notre charité nous porte à vouloir tout ce que Dieu veut, y compris notre béatitude personnelle.

(12) Saint Thomas, *In Epist. ad Galatas*, cap. V, lec. 3 « Proximum propter ipsum diligas, scilicet ut ad Deum perveniat ».

que mon amour unifie d'autant plus que la musique ne fait qu'un avec le musicien et que j'aime le musicien d'une amitié vraie et totale, qui atteint l'homme derrière l'œuvre (13). La musique me l'a rendu aimable et je l'aime maintenant tout entier.

Appliquons cela à la charité et demandons-nous sur quels objets se porte notre charité.

Elle porte d'abord sur une qualité. Quelle est-elle? la bonté divine. La vie magnifique de Dieu, dans l'unité de sa substance et la trinité de ses personnes fleurit en une béatitude sans limite, sans cesse jaillissante et qui surpasse toute beauté et toute musique. Voilà la beauté et la béatitude que nous aimons de charité.

Cette beauté se trouve en Dieu dans toute sa plénitude (et dans une unité qui va jusqu'à l'identité et la simplicité absolues). C'est donc Dieu que nous aimons d'abord, c'est-à-dire la bonté divine de Dieu, ou Dieu pour sa bonté.

Mais il plaît à Dieu d'associer à sa vie intime et bienheureuse les anges et les hommes. Comment dès lors ma charité ne les aimerait-elle pas aussitôt puisque les voilà habités de la même vie divine? Celui qui aime tous les musiciens — à la mesure de leur

---

(13) « Amor amicitiæ essentialiter est ad personam, sed ad bonum totius suppositi quod amatur ut amicus, non autem ad id quod concipitur ut proprietas, vel formalitas, vel quasi pars totius suppositi : sicut in homine licet possimus amare oculos, vel manus, vel scientiam, aut virtutem, non tamen amor amicitiæ potest terminari ad oculos, vel ad manus tamquam ad terminum cum quo habeo amicitiam, et illi possum concupiscere illas partes, vel proprietates, aut etiam mihi tamquam bonum concupitum ». JEAN DE SAINT THOMAS, *Cursus theologicus*, in IIam-IIæ Disp. VIII, art. III, n. 6 (Vivès VII, p. 421-2). « L'amour ne va pas à des essences, ni à des qualités, ni à des idées, mais aux personnes et c'est le mystère des personnes et de la présence divine en elles qui est ici en jeu ». JACQUES MARITAIN, « *Qui est mon prochain?* » dans *La Vie Intellectuelle*, Août 1939, p. 173-4.

talent —; celui qui aime la béatitude divine aime tous les « bienheureux » : Dieu, et tous ses fils, à la mesure de leur divinité.

C'est donc bien du même amour que j'aime Dieu et le prochain, c'est la même bonté divine que j'aime, ici en Dieu, là dans le prochain.

Mon amour du prochain se porte donc à la fois sur la bonté de ce qu'il y a de divin en lui et sur sa personne.

Pour comprendre combien ces deux objets n'en font qu'un, faisons appel à l'exemple d'un cas très voisin : la charité que nous nous portons à nous-même. Nous y sommes d'autant plus invités qu'il nous est dit d'aimer notre prochain comme nous-même (14). Souvenons-nous des premiers instants où la grâce nous a visités. C'était le commencement de notre béatitude divine et n'était-ce pas en même temps la découverte de notre personnalité profonde, la naissance de notre vrai moi « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change »? Tout bonheur, mais surtout celui-là est créateur de nous-même, cette béatitude divine est la substance même de notre vie et notre espérance.

On voit donc combien en aimant la bonté divine du prochain, c'est lui-même que j'aime. C'est son bonheur absolu et éternel. Il est évident que je ne peux l'aimer d'un amour plus personnel, plus intime, plus créateur de lui-même. Aimer son prochain « pour l'amour de Dieu », c'est l'aimer pour qu'il aime Dieu et soit bienheureux. Son ami le plus intime, s'il est païen, ne l'aime pas si intimement que moi, qui l'aime de charité.

Voilà ce que signifie aimer son prochain de charité.

(14) *Matth.*, XXII, 39.

C'est s'efforcer de rencontrer en lui, ou d'y éveiller, son amour de la béatitude divine, communier (15) avec lui dans une même admiration et une même extase de la même bonté, dans un amour fraternel pour la même vie bienheureuse de Dieu.

Mais ici il convient de remarquer que la charité ne se borne pas à cette communion. L'amateur de musique aime l'homme derrière le musicien; le chrétien, plus encore, étend son amour à tout l'homme divinisé. Le désir de la charité est de faire du prochain un bienheureux, d'abord de la béatitude divine, mais aussi de la béatitude humaine, si humble soit-elle. Si, pour être heureux, mon prochain a besoin d'un verre d'eau, d'un morceau de pain, d'un vêtement, d'un sourire, d'un petit ou grand service : les voilà. Veut-il faire mille pas avec moi? allons-y pour deux milles. C'est tout le prochain que j'aime, c'est tout son bonheur que je veux. En vérité l'amour du prochain a tous les caractères de l'amitié tels que saint Thomas, à la suite d'Aristote, les a énumérés : l'ami veut que son ami vive; il lui veut du bien; il lui en fait; sa joie est de vivre avec lui; joyeux et triste des mêmes choses, il n'a qu'un cœur avec lui (16). Les hommes qui ont eu la grâce d'être aimés par un saint se sont toujours sentis aimés pour eux-mêmes, et à quel point! Le bienheureux Jourdain de Saxe disait d'Henri de Cologne, son ami et frère en saint Dominique, mort prématurément en odeur de sainteté :

---

(15) C'est ensemble que nous parvenons à la béatitude divine, c'est au sein de notre communion fraternelle : « Secundario diligendus ex charitate est proximus, qui nobis quodam socialis vitæ jure conjugitur in beatitudinis perceptione vel participatione. Unde hoc est, quod in proximo ex charitate debemus diligere, ut simul ad beatitudinem perveniamus ». Saint Thomas, *De perfectione vitæ spiritualis*, cap. 2 (Ed. Mandonnet, IV, p. 197-8).

(16) Saint Thomas, *in Ethic.*, IX, cap. 4, cf. Ha-Hæ, q. 25, a. 7 c.

« Il s'attachait tellement les cœurs, il se montrait si aimable pour tous qu'il paraissait, après un instant d'entretien, vous aimer seul au monde » (17).

C'est donc toute la personne du prochain que nous aimons. C'est aussi de toute notre personne que nous l'aimons. En effet, à la suite de cet amour divin du prochain, tout notre cœur d'homme se trouve engagé, s'il est vrai que la charité anime toute notre vie morale et affective.

Comment un tel amour serait-il faux et bas, ainsi qu'on nous le reproche? On ne peut au contraire en concevoir de plus vrai, de plus noble, de plus gratuit, de plus divin. Nous sommes les seuls à savoir aimer les hommes. S'il en est d'autres, ils sont des nôtres sans le savoir. On peut en effet se demander si tout amour vrai n'est pas déjà, inconsciemment peut-être de la charité fraternelle (18); il offre en tout cas un terrain naturel tout préparé à la fécondation surnaturelle de la grâce. Tout amour vrai et gratuit vient de Dieu et va à Dieu. C'est sur cet espoir qu'est conçu l'apostolat de mouvements d'Action catholique, comme le Mouvement Populaire des Familles et la Mission de Paris qui, se tournant vers des païens, s'efforcent de leur faire faire des actes de service gratuit et d'amitié. On ne saurait mieux les préparer à la découverte du christianisme.

Quoiqu'il en soit de cette remarque, nous comprenons maintenant comment le prochain n'est pas un sacrement comme les autres.

---

(17) Garreau : *Saint Albert le Grand*, p. 56-7.

(18) Il est remarquable que dans la parabole du Jugement dernier, les justes s'étonnent et demandent : *Seigneur quand t'avons-nous vu avoir faim...?* C'est donc qu'ils ne savaient pas avoir fait la charité au Seigneur en la faisant aux hommes.

En effet, il ne faut pas s'arrêter au sacrement, mais le traverser pour recevoir à travers lui le flux de vie divine. On fait « usage » des sacrements, on s'en sert pour aller à Dieu.

Le prochain au contraire n'est un « sacrement » que pour celui qui s'y arrête. Ce n'est pas en se servant du prochain, c'est en le servant qu'on reçoit Dieu de lui. On ne fait pas usage du prochain : on l'aime et du même amour qu'on porte à Dieu.

Ainsi le contemplatif ne se comportera pas vis-à-vis du prochain comme à l'égard des sacrements. Il sait que le prochain ne lui sera un mystère de Dieu que pour autant qu'il s'intéressera à lui, entrant dans son point de vue, le servant en tous ses besoins, cherchant à toucher en lui cette fibre secrète qui s'ouvre, aux bons moments, à Dieu et à sa béatitude.

Pour entrer dans ce mystère — comme dans tout mystère — il faut voir la foi, l'espérance et la charité. Il faut avoir quelque chose du regard et du cœur de Dieu puisqu'il s'agit d'aimer les hommes comme Dieu les aime. *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés*, nous dit le Fils de Dieu (19). Cela est évidemment au-dessus de nos forces : il faut être Dieu pour aimer comme Dieu. Cela est impossible à l'homme. Cela est possible au chrétien parce que Dieu fait de lui un fils adoptif, lui donnant communication de sa divinité par un don merveilleux de son amour. Dès lors, nous pouvons aimer comme Dieu même. Quand nous aimons notre prochain, nous exerçons nos facultés divines, nous sommes les fils de notre Père des cieux. *Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui*

(19) *Jn.*, XIII, 34.
(20) *Matth.*, V, 44-45.

vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et il fait pleuvoir sur les justes et les injustes (20). C'est la perfection de Dieu de pouvoir être aussi miséricordieux; c'est donc aussi la nôtre, nous qui sommes fils de Dieu. *Si vous saluez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire? Les païens aussi n'agissent-ils pas de même? Soyez donc parfaits* (saint Luc dit *miséricordieux;* c'est la même chose) *comme votre Père céleste est parfait* (*miséricordieux*) (21).

Tout acte de charité est donc comme une épiphanie : elle fait descendre Dieu sur la terre; mieux que sur la terre : dans un homme. Dieu n'est pas seulement présent dans le prochain secouru et aimé : il l'est aussi dans le bienfaiteur qui l'aime; il est dans leur communion. *Là où deux ou trois d'entre vous sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux* (22). Le prochain est donc un mystère de Dieu à double titre; en le voyant et en l'aimant, je vois et j'aime Dieu, et Dieu est en moi qui le voit et qui l'aime. Double bienfait de mon prochain : il me donne d'aimer Dieu, et d'aimer comme Dieu. « C'est le pauvre qui donne en recevant, en demandant, et qui fait exister Dieu, un instant, dans le cœur de celui qui l'écoute » (23).

Tout acte de charité fraternelle fait exister Dieu

---

(21) *Matth.*, V, 47-48; Lc., VI, 36.

(22) *Matth.*, XVIII, 20.

(23) Albert Béguin, *Léon Bloy, l'impatient* (Librairie de l'Université de Fribourg, Suisse, 1944), p. 93.

sur la terre, dans le commerce des hommes. D'où sa valeur mystique et apostolique qui nous pousse à dire d'elle ce que chante l'Eglise rendant grâce de l'Incarnation et de la venue de Dieu sur la terre dans la Personne du Verbe fait chair : « Une nouvelle lumière de votre gloire a brillé aux yeux de notre esprit, de sorte que, connaissant Dieu visiblement, nous soyons entraînés jusqu'à l'amour des choses invisibles » (24).

Le prochain est un mystère de base de la religion du Christ. Certes la perfection chrétienne consiste essentiellement en l'amour de Dieu. Cet amour est premier et fondamental. Il se suffit à lui-même et a de quoi nous combler. Sans lui l'amour du prochain n'existerait pas puisque manquerait cet amour de la bonté divine qui nous le rend aimable. Mais il est vrai aussi que notre amour du prochain apporte quelque chose à notre amour de Dieu. De deux manières.

En communiant à ce qu'il y a de divin en mon prochain, je découvre un nouveau visage de Dieu. Surtout s'il m'est donné d'être le confident et le témoin du travail de Dieu dans une âme, de sa présence béatifante en elle et des actes de charité qu'il y suscite, quelle épiphanie, qui rajeunit ma foi, réchauffe mon cœur, ravive en moi la vie divine! Que d'hommes ont été convertis, combien ont découvert l'amour de Dieu au simple spectacle d'un chrétien chez qui rayonnait les premiers feux de la bonté béatifiante de Dieu. Que de prêtres ont été transformés en écoutant une confession! Combien d'hommes sont « nés » à la vie divine en ne se refusant pas à un premier acte de charité authentique!

---

(24) Préface de Noël.

L'amour du prochain ajoute encore quelque chose à l'amour de Dieu : un assouvissement. L'amour de Dieu souffre d'une impuissance désolante : celle d'ajouter à la plénitude de Dieu. Tel est pourtant le vœu profond de l'ami : que ne ferait-il pas pas pour son ami soit pleinement heureux? Rien ne lui coûte pour lui faire plaisir et augmenter son bonheur. Que pouvons-nous ajouter au bonheur de Dieu? Sa béatitude n'a pas besoin de nous.

Celle de mon prochain en a besoin. Il n'est bienheureux, pleinement heureux de la béatitude divine, que par appel, par sauvetage, par espoir. Rien de plus fragile que cette béatitude possible ou à peine naissante. Ma charité, impuissante et inutile à l'égard de Dieu, trouve ici son emploi. Je peux faire quelque chose pour augmenter la béatitude divine, non pas celle de Dieu, mais celle de mon prochain. Je tiens entre mes mains la plus ou moins grande diffusion de la bonté de Dieu. L'amour que je lui porte trouve là un assouvissement et un embrasement extraordinaires (25).

C'est ainsi que le chrétien progresse en perfection, l'amour de Dieu allumant son amour du prochain (26) et celui-ci attisant encore celui-là, dans un mouvement

(25) Notre amour peut et doit aller jusqu'à la passion. « L'amour peut avoir un double principe. L'amour en effet peut venir de la passion et du jugement de la raison : de la passion quand l'homme ne peut vivre sans ce qu'il aime; de la raison, selon qu'il aime selon que la raison le lui dicte. En conséquence (saint Jean Chrysostome) dit de celui qui aime (Dieu) de tout son cœur, qu'il aime charnellement; et de celui qui aime de toute son âme, qu'il aime raisonnablement. Nous devons aimer Dieu de ces deux manières : charnellement, de telle sorte que notre cœur soit charnellement rempli de Dieu; selon qu'il est dit au psaume LXXXIII, 3 : *Mon cœur et ma chair ont exulté en Dieu vivant* ». Saint Thomas, *in Matth.*, cap. XXII.

(26) Un minimum d'amour de Dieu suffit à alimenter l'amour du prochain, ainsi que le dit saint Thomas (III Sent. q. 30, qa. 1, a. 4, c.)

progressivement accéléré dont l'alternance fait penser aux enjambées du coureur se précipitant vers le but.

Le chrétien, qu'il soit contemplatif ou apôtre, ne peut donc se passer du prochain.

Le contemplatif est nécessairement fraternel et apostolique.

Fraternel. L'amour de ses frères lui est aussi nécessaire que la pratique de l'oraison et l'usage des sacrements. Le prochain est un facteur essentiel de sa divinisation. Sans prochain à aimer, comment pourrait-il accomplir la loi? (27) et « lier » sa perfection? (28). La vocation du contemplatif n'est-elle par donner de Jésus une humanité et un cœur « de complément » pour aimer les hommes par amour de son Père? C'est pourquoi l'Eglise recommande la vie cénobitique aux contemplatifs : elle connaît bien la valeur non seulement ascétique mais aussi mystique du prochain.

Apostolique. « Si donc tu as la charité, tu es devenu apôtre », disait saint Jean Chrysostome (29), de désir, mais de fait aussi : par la prière et l'apostolat discret de la vie de communauté. Sainte Thérèse d'Avila l'a remarqué « Plus elles (les religieuses) sont avancées dans cette oraison et comblées de consolations de Notre Seigneur, plus elles sont occupées des besoins du prochain, surtout de ceux des âmes » (29). Cela ne veut pas dire que l'amour du prochain

---

(27) Cf. *Rom.*, VIII, 8; *Gal.*, V, 14; *Matth.*, XXII, 40; *Mc.*, XII, 31, etc...

(28) *Col.*, III, 14.

(29) Saint Jean Chrysostome, *In Epist ad Col.*, Hom. VIII, 2; P. G. LXII, 354.

(30) Sainte Thérèse d'Avila, *Pensées sur le Cantique des Cantiques*; trad. des Carmélites, tome V, p. 464.

soit supérieur à l'amour de Dieu; cela signifie que l'amour de Dieu qui s'étend jusqu'au prochain est plus parfait que celui qui en reste à Dieu (31). Ce serait une erreur de croire que l'amour du prochain est l'apanage exclusif de la vie active : il appartient à la vie contemplative. Cela ne veut pas dire que le contemplatif doive quitter sa retraite et courir les routes. Sauf vocation spéciale, il doit rester dans sa solitude : ses frères en ont besoin. On connaît la solution de sainte Thérèse de l'Enfant Jésus qui se désespérait de ne pouvoir être à la fois croisé, prêtre, apôtre, docteur, martyr : « J'ai trouvé ma place au sein de l'Eglise, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'amour. Ainsi je serai tout, ainsi mon rêve sera réalisé » (32). Tel est l'apostolat très réel et efficace du contemplatif. Il n'est pas petit, puisque c'est celui de la sainte Vierge.

De son côté l'apôtre ne peut manquer d'être fraternel et contemplatif.

Fraternel. Si Jésus a envoyé ses disciples deux par deux (33), ne serait-ce pas parce qu'ils ont à manifester Dieu aux hommes par le spectacle de leur amour fraternel? Comment se faire reconnaître comme disciples du Christ si l'on ne peut témoigner de sa charité fraternelle? Comment faire savoir aux

---

(31) « Tant l'amour du prochain que l'amour de Dieu font partie de la vie contemplative, ainsi que le dit saint Grégoire (super Ezech. hom. II, lib. 2). En effet l'oraison qui appartient surtout à la vie contemplative est faite à Dieu pour le prochain. Et cependant le principe de la vie active se trouve principalement dans l'amour pour Dieu lui-même ». Saint Thomas, *Q. D. de Caritate a.* 4 *ad.* 8*m.* Cf. aussi IIa-IIæ, q. 27 a. 8 c.; III Sent. q. 30, qal a. 4, ad 2m.

(32) Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus; *Histoire d'une âme*, chap. XI.

(33) *Mc.*, VI, 7.

hommes que le Père leur a envoyé son Fils et qu'il les aime comme il aime son Fils, si ce n'est en vivant dans la parfaite unité d'un amour fraternel? (34). La vie apostolique est nécessairement une vie fraternelle des apôtres entre eux. Conquérir les âmes, c'est alors simplement les faire entrer dans cette fraternité (35), dans la fraternité de l'Eglise (36). L'apôtre est aussi fraternel, cela va sans dire, à l'égard de l'incroyant ou du pécheur: sa mission est de l'aimer pour l'amour de Dieu, comme Jésus l'aime, jusqu'à mourir pour lui.

CONTEMPLATIF. L'apôtre ne serait qu'un propagandiste plus ou moins heureux s'il n'était d'abord un contemplatif : où trouverait-il, en effet, son amour divin des âmes, si l'amour de Dieu ne les lui rendait divinement aimables? « *M'aimes-tu?* » demande par trois fois Jésus à saint Pierre (37), « *Pais mes brebis* ». « Si tu m'aimes, commente saint Augustin, ne songe pas à te paître toi-même, mais à paître mes brebis, et non pas comme tiennes mais comme miennes (38). Saint Thomas, dans un texte qu'on pourra lire ci-dessous (39), fait bien remarquer que l'apostolat authentique suppose encore plus l'amour de Dieu que la simple contemplation. Si, en droit, l'apôtre a dans son

---

(31) *...afin qu'ils soient parfaitement uns, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Jn.*, XVII, 23.

(35) *Ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons à vous aussi afin que vous soyez en communion avec nous. I Jn.*, I, 3.

(36) Le mot « fraternité » signifie église dans *I Pe.*, II, 17 et V, 9. De même dans CLÉMENT DE ROME, *I Cor.*, II, 4, POLYCARPE, *Philip*, X, 1, etc. Cf. article « fraternité » du *Dict. d'archéologie chrétienne* de DOM LECLERCQ (tome V, 2, col. 2.580) et C. BARDY, *La théologie de l'Eglise, de saint Clément de Rome à saint Irénée* (Ed. du Cerf, Unam Sanctam, XIII, chap. I).

(37) *Jn.*, XXI, 15.

(38) SAINT AUGUSTIN, *In Jn. Evang.*, cap. 21, tract. CXXIII.

(39) *Q. D. De Caritate*, a. 11, ad 6m cf. page 263.

cœur plus d'amour encore que le contemplatif, ne serait-ce pas notamment, parce que, plus que le contemplatif — qui dispose d'autres voies plus adaptées à sa vie solitaire et réglée —, l'apôtre trouve, sert et aime Dieu dans la personne de son prochain. Il ne laisse rien perdre de la fécondité mystique de ce mystère de Dieu : il aime Dieu d'un amour si gratuit qu'il n'hésite pas à troubler sa joie divine par le souci de la donner à ses frères, et voilà que l'amour de ceux-ci attise encore son amour de Dieu. Si la vie apostolique est, elle aussi, une vie de perfection chrétienne, c'est parce que les hommes sont pour l'apôtre autant de mystères de Dieu et qu'il trouve à les aimer l'unité de la vie active et de la vie contemplative.

La mystique chrétienne sous ces deux formes, contemplative et apostolique, est une mystique du prochain.

fr. Albert PLÉ, O. P.

Peuple de Dieu, Mystère de charité

Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé aux Pères dans les Prophètes, Dieu en cette fin des jours, nous a parlé dans le Fils (1). Autrefois, les Pères et les Prophètes. Aujourd'hui, le Fils et nous. Entre ce passé et ce présent, une étroite continuité, celle du peuple de Dieu, de l'unique peuple de Dieu, choisi aux origines des temps et comblé en ceux-ci, qui sont les derniers et que le Fils inaugura. Tous les disciples de Jésus entendent ses enseignements selon ce cadre et en fonction de cette histoire sainte : saint Pierre et saint Etienne en leurs discours devant le sanhédrin, saint Paul en ses apôtres, les Evangélistes en leurs récits, avant eux la Vierge et son *Magnificat*, Zacharie en son *Benedictus*, Siméon en son *Nunc dimittis*, pour finir saint Jean, le vieil apôtre, en son *Apocalypse* et ses autres écrits. Pour tous, rien ne commence avec l'apparition de Jésus bien que tout se consomme avec elle. Ils ne comprennent le présent qu'en fonction du passé et projettent sur celui-ci les lumières plus parfaites de celui-là. Pour nous aussi, donc, il reste profitable, et il est de bonne règle, de voir en leur continuité progressive l'ancienne et la nouvelle Alliance. Cette méthode ne peut qu'être particulièrement éclairante quand il s'agit d'une révélation majeure comme l'est celle de la charité fraternelle.

En ce choix, Dieu se livre.

Mystère d'un peuple choisi par Dieu. Ce choix, à y bien regarder, est d'abord une manifestation de Dieu parmi les hommes et dans la création. Manifestation gratuite du vrai

(1) *Hébr.*, I, 1.

Dieu, du seul vrai Dieu, du Dieu de la révélation judéo-chrétienne. Révélation par laquelle Dieu commence de se livrer aux hommes et, par eux, à toute sa création. Oh, sans doute, hors de cette révélation gratuite, les hommes pouvaient le connaître, et ils le peuvent encore. Saint Paul le dit dans l'Epître aux Romains et le magistère de l'Eglise a dû depuis un siècle le rappeler plusieurs fois. Mais saint Paul dit aussi, dans l'Epître aux Ephésiens, qu'en fait, de l'autre côté de ce mur de séparation qui protégea d'abord l'isolement providentiel du peuple de la révélation, les Gentils étaient ἄθεοι *sans Dieu, dans le monde* (2). Non pas seulement privés de Dieu, du seul vrai Dieu s'entend, mais, pour la plupart, ne l'ayant même jamais connu. Oh! cette nuit des hommes ignorant tout du vrai Dieu dans ce lointain passé — et aussi, hélas, dans ce présent de ceux qui ne sont point encore entrés, de façon ou d'autre, dans le peuple élu de Dieu et porteur de ses révélations! Cette obscurité des âges de la préhistoire sans le Dieu de la révélation, quoi qu'il en soit de la lointaine révélation primitive et de sa plus ou moins pure conservation en ces générations que la Genèse nous montre précédant Abraham! Et, par contraste, l'éclatement soudain, en cette nuit athée, de la première grande manifestation historique de Dieu aux hommes en sa rencontre avec le Père des croyants! (2) Car c'est bien de cet homme, Abraham, que, jusqu'à la fin des temps, dépendront, peut-être à leur insu, la masse des croyants qui adorent et aiment le seul vrai Dieu, le Dieu historique d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Chrétiens, musulmans, déistes de toutes nuances dont la pensée prit son point de départ, fut-ce sans en avoir claire conscience, dans l'enseignement de ces trois grandes traditions religieuses, dépendent tous de ce moment historique où Abraham entendit l'appel gratuit en Dieu. Quel jour grand parmi les plus grands que celui où, Dieu commençant dans l'histoire de se choisir un peuple, cette sorte de plomb de l'ignorance du vrai Dieu se déchira dans le ciel des hommes et leur laissa entendre cette voix venue d'en haut!

Désormais le dialogue entre Dieu et les hommes se poursuivra jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que *toutes les familles*

(1) *Ephés.*, II, 12.

(2) On sait que Térah, le père d'Abraham, pratiquait encore le culte des idoles. (*Jos.* XXIV, 2).

de la terre (3) soient entrées en la connaissance et la participation de l'héritage promis à Abraham et c'est-à-dire des plus profonds mystères de ce Dieu même qui, en Abraham, commence de se choisir un peuple et de se révéler à lui, de se communiquer à lui dans ce choix même.

Certes, cette communication ni cette révélation ne se feront d'un seul coup. Il y faudra la lente progression d'une pédagogie séculaire par laquelle le peuple de Dieu sera peu à peu adapté aux exigences de son élection et de l'alliance parfaite à laquelle elle tend. Le mystérieux Dieu *El* qui interpelle Abraham ne deviendra que plus tard le Dieu *Yahweh*, à la fois transcendant et si redoutablement proche, qui parle à Moïse comme un ami parle à son ami (4) et lui donne la Loi de son peuple, beaucoup plus tard encore le Dieu avec nous, *Emmanuel*, annoncé par le prophète (5) et messager de la Loi parfaite. Il n'importe. De même que le premier choix divin fut d'abord la première manifestation du Dieu inconnu, de même, toute nouvelle approche de ce Dieu vers son peuple sera d'abord un progrès de sa manifestation aux hommes. Pour tout dire, l'histoire du peuple de Dieu sera d'abord une irrésistible progression vers la communication plénière de celui que saint Jean, au terme de la révélation, définira par l'amour, par la *charité* (6).

C'est un peuple que Dieu choisit.

Or, c'est un peuple qu'aux origines de cette manifestation gratuite et progressive de lui-même, en ces temps où *tout leur arrivait en figure et pour notre instruction* (7), Dieu s'est choisi. Un peuple parmi les autres peuples. Non pas quelques élus distingués ici et là sur toute la surface de la terre et rassemblés du sein de tous les peuples en quelque pieuse chapelle, mais un peuple pris en bloc, tel qu'il était, les bons avec les mauvais, les puissants avec les faibles. De même qu'en l'ordre naturel des choses, *il fait lever son soleil et tomber sa pluie sur les*

(3) *Gén.*, XII, 3; XVIII, 18; XXII, 18; XXVI, 4; XXVIII, 14.
(4) *Ex.*, XXXIII, 11.
(5) *Is.*, VII, 14.
(6) *I Jn.*, IV, 8, 16.
(7) *I Cor.*, X, 11.

justes et les injustes (8), Dieu fit tomber son choix gratuit sur tout un peuple, le peuple juif, prémices du peuple de Dieu dont les promesses faites à Abraham prophétisaient dès le principe l'universalité. C'est ce peuple-là qu'il aima. Les hommes mêmes pour lesquels il semblera avoir de la prédilection : Abraham, Moïse et David, les patriarches, les juges et les rois, les prophètes et les prêtres, son amour ne les séparera jamais de leur peuple, qui était d'abord le sien, et c'est encore ce peuple qu'à travers eux il choisira sans cesse. Et nous savons qu'il en sera ainsi tout au long du déroulement historique de ce mystère d'un peuple choisi par Dieu : au terme, l'Apocalypse enseigne que tout doit s'achever dans les splendeurs essentiellement collectives de la Jérusalem céleste.

Choix essentiellement gratuit. Incompréhensible et injustifiable, dirait-on même, à moins qu'on n'entrevoie déjà, grâce aux lumières plus parfaites du Nouveau Testament, que l'amour, la charité étant le fond du mystère de Dieu (9), la miséricorde, charité tombant sur la misère, est de ce mystère le rayonnement le plus propre. Quelle miséricorde, en effet, que ce tout premier choix, qui engage tous les autres! Que de misères en ce peuple qui en est l'objet. Moïse le lui rappelle volontiers : *Ce n'est point parce que vous surpassez en nombre tous les peuples que Yahweh s'est attaché à vous et qu'il vous a choisi, car vous êtes le moindre de tous les peuples. Mais parce que Yahweh vous aime* (10)... Cette pauvre condition du peuple de Dieu n'est pas seulement celle du nombre. La vigne d'Isaïe, l'épouse du cantique : le plus souvent un pauvre peuple, au cœur de pierre et à la nuque raide. Ezéchiel a là-dessus un bien violent chapitre (10 *bis*). L'histoire de ce peuple est autant celle de ses infidélités que des miséricordes par lesquelles, inlassablement, Dieu confirmant son choix, y répond. Ne nous y trompons pas : notre histoire ne fait que prolonger la sienne et nous n'héritons des promesses gratuites qu'il reçut que parce que d'abord nous communions à sa misère — qui attira la miséricorde. *Je ne suis pas venu appeler des justes,* dira Jésus,

(8) *Matt.*, V, 45.
(9) *I Jn.*, IV, 8, 16.
(10) *Deut.*, VII, 7.
(10 *bis*) *Ezéch.*, XVI.

mais des pécheurs (11). La misère et l'infidélité seront de tous les temps dans le peuple de Dieu jusqu'à la consommation de son mystère dans l'éternité. Et la sagesse éternelle, qui préside à la création, a voulu qu'il en soit ainsi. Comme si Dieu avait besoin de cette misère pour mieux faire éclater dans sa création sa miséricorde et, par elle, le mystère plus essentiel encore de son amour, de sa charité. Ne disons-nous pas que la gloire de Dieu, qui n'est pas autre chose que la manifestation éclatante de ce qu'il est, est la fin de la création?

« *Soyez saints parce que je suis saint* ».

Peu à peu, autour de ce Dieu qui l'a choisi et qui a commencé par ce choix même de communiquer aux hommes son mystère caché, le peuple élu se transforme et acquiert sa véritable originalité. Israël reçoit de Yahweh son unité la plus décisive, et sa sainteté. Il y a plus de cohésion, plus d'exigences morales aussi, dans la descendance immédiate d'Abraham que dans les tribus d'où sa famille était issue, et ces exigences et cette cohésion seront encore renforcées par les révélations faites à Moïse. Plus l'élection divine s'affirmera dans le peuple, plus s'affirmeront du même coup son unité et sa sainteté. Unité et sainteté de son culte, par lequel ce peuple se distingue des peuples ses voisins, adorateurs des faux dieux et des baals de toute sorte. Unité et sainteté aussi de sa Loi, que Yahweh même lui a donnée. Peuple de Dieu, Loi de Dieu, les deux choses nécessairement vont de pair puisque c'est dans sa loi qu'un peuple trouve son unité et exprime son originalité. Des apostilles comme : *vous serez saints parce que je suis saint* (12), *je suis Yahweh, votre Dieu, qui vous ai séparés des peuples* (13), ou simplement : *Je suis Yahweh, votre Dieu* (14), *moi, Yahweh* (15), etc., ponctuent sans cesse les chapitres même les plus profanes de cette Loi du peuple de Dieu. La fidélité au Dieu qui a choisi leur peuple est le plus essentiel principe d'unité entre les membres de ce peuple, de même que la sain-

(11) *Matt.*, IX, 13.
(12) *Lév.*, XI, 44; XIX, 2; *Ex.*, XIX, 6; etc.
(13) *Deut.*, VII, 6; *Lév.*, XX, 24; etc.
(14) *Lév.*, XVIII, 4, 30; XIX, 10; 25; etc.
(15) *Lév.*, XIX, 18, 28; etc.

teté de ce Dieu est la plus essentielle exigence de leur propre sainteté.

Et puisque c'est sur le peuple comme tel qu'est tombé le choix divin, cette sainteté se définira à la fois par les devoirs à rendre à Dieu et par ceux que les membres du peuple se rendront les uns aux autres. Il y aura, inséparablement, deux tables de la Loi, la première édictant les exigences de la fidélité à Yahweh, la seconde celles de l'unité du peuple.

Exigences et sainteté bien négatives encore. Mais, puisque c'est le Dieu-charité qui a commencé de se révéler, on y parle déjà d'amour. C'était inévitable. Certes cet amour est encore négatif. Tel un soleil qui ne fait que commencer à dissiper les nuages, la Loi écarte d'abord les obstacles les plus massifs aux révélations ultérieures. *Tu n'auras pas d'autre dieu que moi... Tu ne te feras pas d'image taillée... Tu ne travailleras pas le jour du Sabbat*, etc... Mais aussi, toujours au négatif : *Tu ne tueras point... Tu ne commettras pas d'adultère... Tu ne voleras pas... Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain, ni sa femme, ni son serviteur, ni son bœuf*, etc. (16).

S'il s'agit de déterminer quel est ce prochain dont il faut ainsi respecter les droits — à quoi se borne pour l'instant l'amour qu'on lui doit (17) et qui n'est pas exclusif de la vengeance *œil pour œil, dent pour dent* (18) — on n'envisage encore que les seuls membres, natifs ou adoptifs, du peuple de Yahweh. Et quant à l'étranger, s'il est impuissant et isolé au milieu du peuple, il bénéficiera aussi, grâce aux lois de l'hospitalité, de la charité, Loi du peuple de Dieu, et comme de la contagion de l'élection divine (19). Mais s'il constitue le moindre danger pour la sainte fidélité du peuple à Yahweh, s'il appartient surtout à ces peuples voisins ennemis du peuple élu et adorateurs des baals : Amalécites (20), Amoréens (21), Ammonites et Moabites (22), Cananéens de toute sorte, plus tard Baby-

(16) Cf. *Ex.*, XX; *Deut.*, V.
(17) Cf. *Lév.*, XIX, 17-18.
(18) *Ex.*, XXI, 24; *Lév.*, XXIV, 20; *Deut.*, XIX, 21.
(19) Cf. *Lév.*, XIX, 10; XIX, 33-34; etc. Cf. aussi les mesures d'indulgences pour l'Egyptien : *Deut.*, XXIII, 7, etc.
(20) *Ex.*, XVII, 16; *Deut.*, XXV, 19, etc.
(21) *Deut.*, II, 31-36; etc.
(22) *Deut.*, XXIII, 3.

loniens coupables d'avoir réduit Israël en servitude, alors il n'était point contre lui de rigueur trop forte (23). Tout cela, au total, fait une charité encore rudimentaire. Ne nous en scandalisons pas. Le mystère du Dieu-Amour, en ces débuts de la révélation, n'est pas encore pleinement communiqué. Le particularisme — provisoire et d'intention pédagogique — du choix de Dieu entraînait le particularisme des mœurs de son peuple, au premier chef de sa charité, le caractère superficiel de son unité, les moindres exigences de sa sainteté. Son élection, qui ne se réalisait encore qu'en régime de promesse, ne pouvait le rendre saint comme Dieu est saint, ni charitable comme Dieu l'est. Sa Loi s'en tenait aux rudiments du pédagogue.

Admirables rudiments cependant! Quand on entrevoit la brutalité, dans les pensées et dans la pratique, des hommes de la préhistoire et de ce monde païen où l'homme était si naturellement un loup pour l'homme, quand on songe, pour ne rappeler qu'un trait, à vrai dire massif, que l'esclavage parfois le plus inhumain était, au jugement même des plus affinés, par exemple qu'un Platon ou d'un Aristote, un des éléments non seulement inévitables mais de structure de la cité humaine, on mesure le progrès considérable accompli par la loi juive de charité fraternelle, si imparfaite qu'elle apparaisse comparée à ses aboutissements chrétiens. Les premières révélations du vrai Dieu à Abraham, disions-nous tout à l'heure, éclatent comme un éclair dans la nuit et l'ignorance où les hommes vivaient par rapport au vrai Dieu. De même, dans l'histoire des rapports entre les hommes, la seconde table de la Loi apparaît comme la première grande victoire remportée, parmi les hommes, par l'amour sur la haine. On éprouve en la lisant une semblable impression de libération. Et l'on voit assez que les deux choses : connaissance du vrai Dieu, qui est le Dieu amour, et précepte de la charité fraternelle sont étroitement liées. Quand le Dieu de la révélation, le Dieu charité, intervient dans l'histoire des hommes et se choisit un peuple, prémices du peuple universel qu'il se propose d'introduire un jour en son mystère, il impose déjà aux membres de ce peuple, comme nécessairement, de s'aimer les uns les autres et de porter ainsi témoignage, dès le principe, à son mystère le plus profond. Que si cette Loi, aux ori-

(23) Cf. *Ps.*, CXXXVII, 8-9.

gines, est encore imparfaite, cela tient à ce que le choix de Dieu ne se fait encore qu'en régime de promesses et non d'accomplissement, partant que la manifestation et communication aux hommes du mystère de Dieu, qui est le mystère de l'amour, ne se font encore qu'en ombre et en figure, et non pas en pleine réalité.

Temps messianiques, temps de l'Esprit de Yahweh

Régime de promesse non pas encore d'accomplissement, de préfiguration, non pas encore de don et de réalité. Temps de préparation, non pas de plénitude. Ni le choix de Dieu n'atteint toute la misère de l'homme, ni sa miséricorde, par suite, ne communique pleinement le mystère de son amour. C'est du Messie que le peuple de Dieu attend les réalisations. C'est lui qui héritera des promesses et leur substituera les réalisations. C'est par lui que ce peuple recevra sa définitive extension et englobera en son sein toute les familles de la terre. C'est lui enfin qui recueillera pour ce peuple universel que sera le peuple messianique la plénitude des miséricordes et achèvera de lui communiquer Dieu. On pressent déjà que des conséquences importantes s'en suivront pour la Loi de charité, qui fut depuis les origines la loi de ce peuple de Dieu.

Mais n'anticipons pas et remarquons au préalable comment apparaît, dès le début, le mystère de ce Messie héritier et réalisateur des promesses. Dans les révélations faites à Abraham, même compte tenu de ce qu'en dit saint Paul dans l'épître aux Galates (24), et dans les récompenses promises au nom de Dieu par Moïse à l'observation fidèle de la Loi, le Messie semble de nature essentiellement collective. On l'identifierait presque, purement et simplement, au peuple même de Dieu parvenu en son dernier état. Au contraire, dans la bénédiction de Jacob à Juda (25) et dans les promesses faites à David, il apparaît nettement personnel. Quant aux prophètes, qu'ils le préfigurent souffrant ou triomphant, ils développent tantôt l'un et tantôt l'autre de ces deux aspects complémentaires du même mystère messianique. Pour tous, l'âge du Messie personnel sera inséparablement l'âge du peuple messianique. De

(24) *Gal.*, III, 16.
(25) *Gén.*, XXXXIX, 8-12.

même que, disions-nous, c'est son peuple que Dieu aime et choisit en chacun des grands inspirés qu'il se choisit tout au long de l'histoire d'Israël, de même ce sera encore son peuple qu'il aimera et comblera dans et par le Messie auquel il donnera la réalisation des promesses.

Or, qu'il s'agisse du Messie ou qu'il s'agisse de son peuple, et quelle que soit, sur cet unique mystère messianique, la multiplicité des traits que développent et précisent sans cesse les prophètes, ils se ramènent tous finalement à ceci, que l'Esprit de Yahweh, et c'est-à-dire Yahweh lui-même en tant que se communiquant aux hommes, sera donné en plénitude aux temps de l'Alliance parfaite. *Esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte de Yahweh* (26), voilà pour le Messie personnel. Et voici pour le peuple messianique : *Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes et vos jeunes gens des visions. Même sur les serviteurs et les servantes, en ces jours-là je répandrai mon Esprit* (27). Tout le reste découlera de là.

Le Messie, inséparable de son peuple, réalisant en plénitude les promesses que le peuple avait reçues, lui donnera donc d'abord la plénitude de l'Esprit de Yahweh. Comment cela? On ne lui dit pas encore. On sait seulement qu'au temps de son envoyé, Yahweh, qui avait commencé de se livrer aux hommes en Abraham, puis en Moïse, habitera désormais près d'eux, en eux, achèvera de se révéler à eux, de se livrer à eux, en cette étroite emprise que son Esprit exercera sur eux. Par son Esprit, répandu ainsi en plénitude aux temps messianiques dans le peuple messianique, il sera vraiment Dieu avec eux, *Emmanuel*. C'est en cette plénitude que s'accompliront toutes les autres, plénitude de l'élection, plénitude de la révélation et communication du mystère de Dieu, plénitude de l'unité du peuple et, en tout cela, plénitude du salut de ce peuple et de la manifestation glorieuse du Dieu d'amour qui l'a choisi. Que le Messie paraisse et qu'il formule sa Loi — *ne pensez-pas que je sois venu dissoudre la Loi, bien plutôt suis-je venu lui donner sa plénitude* (28) —, et l'on saura que, par elle, et par l'Esprit

(26) *Is.*, XI, 2; cf. LXI, 1, ss., et *Lc.*, N, 16, ss.
(27) *Joël.*, II, 28-29; Cf. *Act.*, II, 17 ss.
(28) *Matt.*, V, 17.

qu'il répandra, seront inaugurés pour le peuple de Dieu les temps de plénitude.

Temps messianiques, temps d'achèvement.

Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (29). Par ce cantique des anges, qui proclame à la fois la définitive manifestation glorieuse de Dieu et l'extension universelle du peuple spirituel qu'il s'est choisi, est annoncée au monde l'intervention historique du Messie. Réservons pour l'instant ce qui concerne le mode de cette manifestation glorieuse de Dieu communiqué à son peuple, et insistons sur cet universalisme soudain. Sans doute, pour marquer jusqu'au bout la fidélité de Dieu à son peuple, — en cela aussi *omnia in figuris contingebant illis!* — Jésus ne proclamera lui-même la bonne nouvelle de l'inauguration du royaume qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël (30). Mais, outre que tout son enseignement, indépendant en son contenu de toute question de race ou de nation, s'adresse au fond de la conscience humaine et donc de toute conscience d'homme, lui-même proclame fermement qu'il possède d'autres brebis qui ne sont pas de la bergerie d'Israël et dont il doit être aussi le pasteur. Elles entendront sa voix, assure-t-il, et finalement il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur (31). Il affirme, en parlant de sa passion et de sa mort, de cette mort en laquelle le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis (32), qu'elle marquera le principe et sera le centre du rassemblement universel des hommes et de toutes choses autour de lui (33). Finalement, lorsque, en sa Résurrection toute puissance lui aura été donnée, au ciel et sur la terre, il en usera pour donner à ses apôtres la mission de travailler, jusqu'à la fin des temps, à ce rassemblement de toutes les nations dans le nouveau et définitif peuple de Dieu (34).

Nous sommes donc, en ces temps qui sont les derniers, engagés à plein dans le mystère de l'universel et définitif rassemblement du peuple élu de Dieu. La durée historique du christianisme et de l'Eglise n'a pas d'autres raison d'être. Saint Jean

(29) *Lc.*, II, 14.
(30) *Matt.*, XV, 24; Cf. X, 5-6.
(31) *Jn.*, X, 16.
(32) *Jn.*, X, 11, 18.
(33) *Jn.*, XII, 32-33.
(34) *Matt.*, XXVIII, 18-20.

en eut à Patmos la révélation explicite. Lorsque, dans une de ses visions, les premiers martyrs de la Parole de Dieu eurent demandé au Christ triomphant : *Jusques à quand, ô Maître, ô saint et véritable, ne juges-tu pas ni ne venges notre sang contre ceux qui habitent sur la terre* (c'est-à-dire contre les adorateurs du dragon et des bêtes), *il leur fut dit de se tenir en repos encore un peu de temps jusqu'à ce que fussent au complet leurs co-serviteurs et leurs frères, ceux qui doivent être mis à mort comme eux* (c'est-à-dire en donnant le même témoignage) (35). Quant à l'extension de ce peuple de Dieu en son dernier état, le même saint Jean, en une autre de ses visions prophétiques qui éclairaient par avance tout l'avenir du christianisme, la déclare incommensurable, *foule nombreuse, que la dénombrer personne ne pouvait, de toute nation, et tribus et peuples et langues.....* (36). Au terme ce sera, dans le ciel nouveau et la nouvelle terre, la ville sainte, Jérusalem nouvelle, que saint Jean vit encore *descendant du ciel, d'auprès de Dieu, préparée comme une fiancée ornée pour son époux.* Et le voyant précise aussitôt le sens, éminement traditionnel en Israël, de ces grandes images : *Et j'entendis une grande voix du ciel qui disait : Voici la tente de Dieu avec les hommes, et il sera en cette tente avec eux, et eux seront son peuple et lui-même sera Dieu avec eux* (*Emmanuel*) (37). D'ici là, depuis la Résurrection et la Pentecôte, jusqu'à la Parousie, c'est le lent et irrésistible déploiement du mystère du peuple de Dieu, du peuple de l'Emmanuel, du peuple intimement pénétré dans le régime de l'Alliance parfaite, par le mystère même de Dieu. Et tout progrès de ce peuple accélère d'autant la consommation, lors de la parousie, de ce mystère d'intimité entre Dieu et son peuple à quoi tend toute la création.

« *Dieu avec nous* » *par l'Incarnation et le corps mystique.*

Comment donc s'accomplit, en l'alliance parfaite, cette intime pénétration par Dieu du peuple qu'il s'est choisi, cette communication plénière qu'il lui fait de son propre mystère?

Il y a d'abord Jésus, et nous savons qu'en Jésus c'est déjà Dieu même qui se livre aux hommes en personne. Aux temps

(35) *Apoc.*, VI, 10-11.
(36) *Apoc.*, VII, 9.
(37) *Apoc.*, XXI, 1-3.

messianiques, disions-nous, le mystère personnel du Messie ne se sépare point de son mystère collectif. Jésus lui-même, quand il paraît, le proclame de multiples façons. Il s'appelle avec insistance *Fils de l'homme*, marquant du même coup et son appartenance aux hommes et l'extension universelle de sa mission au service de tous les hommes. Il déclare à ses disciples être *la vraie vigne* — on sait que la vigne en Isaïe, symbolisait le peuple élu (38) — dont ils sont, eux, *les sarments* (39). Et s'il est vrai, peut-on penser, que les sarments, s'ils sont séparés du cep, ne peuvent porter du fruit et ne sont que bois mort, il est aussi vrai en retour que l'on ne conçoit pas le cep sans les sarments. C'est en eux et par eux que lui-même porte ses fruits. Enfin, dans le grand discours eschatologique, lorsque Jésus évoque solennellement la scène messianique du jugement, il va jusqu'à s'identifier, non plus seulement à ses disciples, mais aux plus pauvres et misérables des hommes qu'il appelle *ces miens frères les plus petits* (40).

C'est tout le mystère du Christ et de ses ramifications en toute l'humanité, peuple de Dieu, voire en toute la création. Saint Paul en eut plus que quiconque la vive perception sur ce chemin de Damas où, de nouveau, le Seigneur proclama son identification à son peuple, *Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu*, demanda-t-il au persécuteur de l'Eglise (41). Désormais, Paul vivra de cette perception. Mieux qu'aucun apôtre, il parlera de ce mystère du corps du Christ, qui est l'Eglise (42), de ce mystère de notre récapitulation à tous *dans le Christ qui est la tête, et de qui tout le corps, bien coordonné et formant un solide assemblage, tire son accroissement selon la force qui convient à chacune de ses parties et s'édifie lui-même dans la charité* (43). Peuple de Dieu messianique, Eglise, corps du Christ, c'est tout un (44). Et c'est au mystère de l'union hypostatique, au mystère

(38) *Is.*, XXVII, 2 ss.
(39) *Jn.*, XV, 1 ss.
(40) *Matt.*, XXV, 40.
(41) *Act.*, IX, 4.
(42) *Col.*, I, 24.
(43) *Ephés.*, IV, 16.
(44) L'étroite continuité doctrinale — et d'abord historique — qui existe entre le peuple de Dieu de l'Ancien Testament et le mystère christique de l'Eglise considérée comme corps du Christ n'a jamais été mise en plus précise lumière que dans le très beau livre de M. Cerfaux : *La théologie de l'Eglise suivant saint Paul* (Unam Sanctam nº 10), les Ed. du Cerf, 1943.

de Dieu personnellement livré à l'homme, que tout cela se suspend. Dans les épîtres aux Ephésiens et aux Colossiens, saint Paul élargissant encore les perspectives, fera entrer dans ce même immense mystère jusqu'à la création cosmique et matérielle. De même que c'est dans l'unique Fils de Dieu, *monogenitus* (45), que tous les membres du peuple de Dieu peuvent devenir également fils de Dieu (46), de même c'est dans le Christ, en lequel le divin et l'humain s'unissent étroitement, que nous-mêmes et toutes choses avons été créés, *creati in Christo Jesu* (47). Il est vraiment le médiateur de l'Alliance parfaite (48).

En ce mystère du Christ commence donc de se consommer la communication de Dieu à son peuple, de se consommer, et donc aussi de se manifester en plénitude. Il n'y a plus désormais seulement manifestation, révélation de Dieu à son peuple, il y a communication réelle du mystère de Dieu à ce peuple qu'il s'est choisi. Non seulement, en effet, Jésus révèle aux hommes les mystères les plus secrets de Dieu (49) — et quelle distance, en effet, dans la connaissance progressive que les hommes ont eue du vrai Dieu, entre les premières clartés d'Abraham et celles que dispensa à profusion Jésus! —, mais encore il fait entrer l'humanité et toute la création, par le mystère de sa propre personnalité humano-divine, dans la communion même du mystère de Dieu. Tout le réalisme, en Jésus, du mystère de l'union hypostatique. Et puisque Jésus est inséparable de son peuple, tout le réalisme du don que Dieu fait, en Jésus, de lui-même à son peuple. Jésus est déjà vraiment l'*Emmanuel*.

Par où le peuple de Dieu aux temps messianiques commence de fonder son unité en Dieu même. Non plus seulement, comme aux temps de préparation, unité purement juridique fondée sur une Loi ayant Dieu pour auteur, mais unité organique et singulièrement réaliste fondée sur le mystère du Christ et de l'Incarnation de Dieu en humanité..... *Nous ne sommes plus sous le*

---

(45) *Jn.*, I, 18.

(46) *Jn.*, I, 12; Cf. *primogenitus in multis fratribus*; Cf. *Jn.*, XI, 52, et le grand thème paulinien et patristique des « filii in Filio »; Cf. *I Cor.*, I, 9; *Ephés.*, I, 5; *Gal.*, III, 26-28; IV, 5; etc.

(47) *Ephés.*, II, 10.

(48) *Hébr.*, VII, 22; VIII, 6; IX, 15; XII, 24.

(49) Cf. *Jn.*, I, 18; *Matt.*, XI, 27; *Jn.*, VI, 46; VII, 29.

pédagogue, écrit saint Paul aux Galates. *Vous êtes tous fils de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Vous tous, qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme ni femme, car vous êtes tous un en Jésus-Christ* (50). Chef de l'universel et définitif peuple de Dieu, tête de l'Eglise qui est son corps, Jésus, plus grand qu'Abraham (51), nouvel Adam (52), rassemble déjà tous les membres de son peuple en l'unité de son propre mystère de filiation éternelle : tout le réalisme de la κοινωνία τοῦ υἱοῦ dont parle encore saint Paul (53).

« *Dieu avec nous* » *par l'Esprit-Saint et la charité.*

Et cependant, de l'Alliance parfaite du peuple avec Dieu ainsi inaugurée par le mystère du Christ, ce mystère n'est point encore la consommation. De même que la filiation éternelle qui est en Dieu n'achève point son mystère et que celui-ci ne trouve sa consommation que dans l'unité d'amour de l'Esprit-Saint, de même la communication plénière que Dieu fait de lui-même à son peuple ne peut s'accomplir que dans la communication de son Esprit. Et si Jésus, fils de Dieu incarné, reçut de son Père, en son humanité, la plénitude de l'esprit, selon que le Père en témoigne au baptême du Jourdain (54) et lors de la Transfiguration (55), c'est — étant donné l'unité du Messie et de son peuple — pour que tous les membres de ce peuple reçoivent à leur tour de leur chef communication du même Esprit selon la même plénitude (56). Jésus de nouveau le proclame. L'alliance parfaite qu'il a inaugurée entre Dieu et son peuple, c'est à l'Esprit de Dieu que lui-même enverra, qu'il appartient de l'achever. *Il vous est bon que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai..... Et quand le Paraclet sera venu, l'Esprit de vérité, il vous conduira dans toute la vérité* (57).

---

(50) *Gal.*, III, 28; Cf. *Col.*, III, 11; *I Cor.*, XI, 13.
(51) *Jn.*, VIII, 53, 58.
(52) *Rom.*, V, 14; *I Cor.*, XV, 22.
(53) *I Cor.*, I, 9.
(54) *Matt.*, III, 16-17.
(55) *Matt.*, XVII, 1-5.
(56) *Joël.*, II, 28-29.
(57) *Jn.*, XVI, 7, 13.

C'est à l'Esprit de Dieu, dont les manifestations, dans l'Ancien Testament, consistaient toutes en la communication à certains membres du peuple élu de quelque vertu divine, et qui, dans l'enseignement de Jésus, apparaît comme envoyé par le Père (58) et par le Fils (59), qu'il appartiendra de donner communication à l'ensemble du peuple messianique non plus seulement de quelque vertu divine passagère, mais de la plénitude même de la vie divine et des mystères de Dieu.

De fait nous voyons qu'après avoir, par son emprise sur la Vierge Marie au jour de l'Annonciation, inauguré l'Incarnation et l'Alliance parfaite qui commence avec elle (60), l'Esprit-Saint, aux jours de la Pentecôte, inaugurera pareillement, par son emprise sur l'Eglise, l'histoire du peuple messianique et celle des derniers temps (61). Des Actes des apôtres, qui racontent les débuts de cette histoire et fixent par là même les traits caractéristiques de cette Eglise, au premier chef celui de la charité fraternelle (61 *bis*), on a pu dire qu'ils étaient l'Evangile de l'Esprit-Saint tant son action y apparaît en tout prédominante. En ces temps, qui sont les derniers, et qui préludent immédiatement à l'inauguration de la Jérusalem céleste lors de la Parousie, c'est donc vraiment dans et par l'Esprit-Saint sans cesse envoyé par Jésus à son Eglise que se consomme dès ici-bas le mystère du peuple de Dieu.

Comment cela? Le Nouveau Testament le proclame à chaque page : par la charité et singulièrement, puisque c'est à un peuple, à une collectivité que Dieu se communique, par la charité fraternelle. C'est par la charité que l'Esprit-Saint, en chacun des membres du corps du Christ, anime si l'on peut dire d'amour leur filiation divine et leur fait crier : *Abba! Père!* (62). *C'est par la charité qu'il construit et fait croître,* comme dit encore saint Paul, *le mystère du corps du Christ* (63). Mais c'est surtout par la charité — et il s'agit alors essentiellement de

(58) *Jn.*, XIV, 16, 26; XV, 26.
(59) *Jn.*, XV, 26.
(60) *Lc.*, I, 35.
(61) *Act.*, II, 4 ss.
(61 *bis*) *Act.*, II, 42-47; IV, 32-35; etc.
(62) *Rom.*, VIII, 15; *Gal.*, IV, 5-6.
(63) *Ephés.*, IV, 16.

la charité fraternelle (64), qu'il travaille à consommer le grand mystère du peuple de Dieu en fondant son unité, — et donc aussi sa sainteté! — sur le mystère même d'unité — et de sainteté — par l'amour qu'il est éternellement en la Trinité sainte.

D'où la prière de Jésus à la Cène, prière qui, couronnant tout son enseignement sur la charité fraternelle, est en outre la plus claire révélation du mystère divin en lequel doit se fonder, dans la pensée de Dieu, le mystère du peuple qu'il s'est choisi, prière qui est aussi, pour autant qu'elle ne se heurte pas à nos égoïsmes rebelles, cause efficace de la consommation de ce mystère :

Ce n'est pas pour ceux-ci seulement,
Mais aussi pour ceux qui croiront par leur parole en moi,
que je demande qu'ils soient tous un,
comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi,
qu'eux aussi soient un en nous,
pour que le monde croie que tu m'as envoyé (65).

Charité fraternelle, loi du peuple messianique.

La Loi de charité fraternelle apparaît ainsi comme la Loi tout à fait propre du peuple de Dieu aux temps messianiques considérés comme temps de la consommation du mystère de l'Alliance de Dieu avec son peuple. Faut-il rappeler d'ailleurs qu'elle est donnée par le Messie lui-même comme sa Loi tout à fait propre, comme le commandement dont l'observation devra être la marque tout à fait caractéristique de ses disciples en ce nouveau et définitif peuple de Dieu qu'il est venu inaugurer? Ne rappelons brièvement que quelques traits.

Sur la colline proche de Capharnaum où il a entraîné les foules mises en émoi par ses premiers miracles, le Messie commence de proposer ses enseignements propres. C'est le sermon sur la montagne. Saint Matthieu nous en a conservé la trame extrêmement construite. Deux parties d'exposition plus doctrinale,

---

(64) *Gal.*, V, 22; *I Cor.*, XIII; etc.
On sait, que dans le Nouveau Testament, la charité, l' ἀγάπη, même employée sans autre détermination, désigne le plus communément la charité fraternelle.

(65) *Jn.*, XVII, 20-21.

comme nous dirions, l'une par mode d'énoncé positif (66), l'autre par mode de comparaison avec la Loi ancienne (67), et une partie d'exhortation morale plus pressante, à perspective eschatologique, dans la manière des prophètes (68). Or que l'on remarque, dans les parties d'exposition doctrinale, la place de la charité fraternelle: elle est déjà prédominante. Non seulement trois des Béatitudes: celles des doux, des miséricordieux et des artisans de paix concernent explicitement le prochain selon les nuances les plus typiquement chrétiennes de la charité, mais encore toutes les autres doivent être pratiquées dans un souci constant de service des hommes et du monde : *vous êtes le sel de la terre..... la lumière du monde..... que votre lumière brille devant les hommes en sorte qu'ils voient vos œuvres bonnes et glorifient votre Père qui est dans les cieux.* Suit alors une longue comparaison entre la Loi ancienne et la Loi nouvelle, qui forme la partie centrale de ce message inaugural adressé par le Messie à son peuple. Or, il est bien notable que l'ordre des rapports avec le prochain y obtient nettement la primauté sur l'ordre même des rapports avec Dieu, et que tout cet enseignement sur la Loi nouvelle aboutit à cette conclusion qui inaugure la formulation positive et universelle, typiquement évangélique, du précepte de la charité fraternelle et se donne expressément comme la synthèse de cette Loi nouvelle : *Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur pareillement, car c'est cela la Loi et les prophètes* (69). Saint Pierre, ni saint Jacques, ni saint Paul ne diront rien de plus quand ils demanderont à leurs fidèles, le premier de pratiquer entre eux *avant tout* une charité assidue (70), le second d'accomplir *le précepte royal : tu aimeras ton prochain comme toi-même* dont l'observation lui paraît suffire à assurer la perfection de la conduite (71), le troisième de considérer que toute la *Loi s'accomplit dans un seul précepte : tu aimeras ton prochain comme toi-même* (72).

Quant à l'extension et quant aux nuances de cette charité

(66) *Matt.*, V, 3-16.
(67) *Matt.*, V, 17-VII, 12.
(68) *Matt.*, VII, 13-27.
(69) *Matt.*, VII, 12.
(70) *I Pierre.*, III, 8.
(71) *Jacq.*, II, 8.
(72) *Gal.*, V, 13-14.

fraternelle dont le Maître fait son commandement tout à fait propre (73), ce sont toutes les admirables paraboles, de saint Luc notamment, du bon Samaritain, de l'économe infidèle, du mauvais riche et de Lazare, sans parler de maint enseignement direct sur l'amour des ennemis, sur le pardon des offenses, sur les invités à convoquer de préférence aux festins, qu'il faudrait reprendre ici. En vérité on doit dire, sans risquer de verser, pour les besoins de la cause, dans un schématisme appauvrissant, que tous les enseignements de Jésus se ramènent à deux points : une révélation majeure, celle du mystère de sa filiation divine et de la communication qu'il nous en fait, et un précepte majeur : celui de la charité fraternelle. Et comme on ne peut entrer en la possession des mystères de Dieu que dans la mesure où l'on se soumet d'abord à ses préceptes et à leur efficacité pédagogique, il faut dire en définitive, ainsi que l'enseigne explicitement saint Jean en sa première épître (74), que c'est par la pratique de la charité fraternelle que l'on peut entrer dans la possession des mystères de Dieu. Pour le peuple messianique, elle est la clef donnant accès à l'Alliance parfaite.

Et c'est pour cela que Jésus, évoquant la grande scène à la fois messianique et eschatologique où il exercera son ultime prérogative de Messie, celle du jugement, ne s'occupe plus que d'elle.

> *Quand viendra le Fils de l'homme dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et seront rassemblées devant lui toutes les nations, et il les séparera les unes des autres, comme le pasteur sépare les brebis des boucs, et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Alors le Roi dira à ceux de sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, entrez en*

(73) *Jn.*, XV, 12, 17.

(74) *I Jn.*, II, 8 ss.; etc.

Rappelons ici la dernière parole de saint Jean — suprême témoignage du dernier témoin! — d'après une tradition que nous a conservée saint Jérôme. « Le bienheureux Jean l'évangéliste, au temps où, demeurant à Ephèse jusqu'à une vieillesse avancée, alors qu'on pouvait à peine le porter à l'assemblée aux bras des disciples et qu'il ne pouvait faire entendre sa voix en mots nombreux, avait coutume, à chaque réunion, de ne plus rien dire d'autre que ceci : « Petits enfants, aimez-vous les uns les autres ». A la fin, les disciples et frères qui étaient présents, lassés d'entendre toujours la même chose, dirent : « Maître, pourquoi dis-tu toujours cela? » Il leur répondit cette sentence bien digne de Jean : « Parce que c'est le commandement du Seigneur, et s'il est observé, il suffit ». Saint Jérôme, *Comm. in epist. ad Gal.* Lib. III, cap. VI, vers. 10 (P. L., t. XXV, 433).

l'héritage du royaume préparé pour vous depuis le lancement du monde. J'avais faim et vous m'avez donné à manger, etc. » *Alors les justes lui répondront en disant :* « *Seigneur, quand vous avons-nous vu ayant faim et nous vous avons-nous nourri, etc...* » *Et, répondant. le Seigneur leur dira :* « *En vérité je vous le dis, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces miens frères les plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait.* » *Alors il dira à ceux de sa gauche:* « *Ecartez-vous de moi, maudits, dans le feu éternel préparé pour le diable et ses anges. J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, etc... En vérité chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait.* » *Et ceux-ci s'en iront au tourment éternel, et les justes à la vie éternelle* (75).

Evocation essentiellement messianique, encore une fois, et qui concerne directement le peuple élu de Dieu en son dernier état. Depuis l'ascension jusqu'à la fin des temps, c'est-à-dire jusqu'au jour du jugement, Jésus, le Messie, travaille au rassemblement de son peuple et à la consommation de l'Alliance parfaite de ce peuple avec Dieu. Comme chef et législateur du peuple messianique, il le fait par le précepte de la charité fraternelle qu'il considère comme son précepte tout à fait propre. Comme Dieu et Fils de Dieu, il le fait par l'envoi de l'Esprit-Saint en lequel, dans une unique spiration d'amour, le Père et le Fils s'unifient parfaitement. Mais qu'il envoie l'Esprit-Saint ou qu'il impose le précepte de l'amour fraternel, c'est toujours au même et unique mystère qu'il travaille, le mystère du peuple de Dieu, de la communication plénière que Dieu fait de sa vie à son peuple. Ce mystère est, au total, un mystère d'unité dans l'amour, dans la charité : unité des membres du peuple les uns avec les autres, et c'est la charité fraternelle qui l'assure en tous leurs échanges. Unité de tout le peuple avec son Dieu, et c'est l'Esprit-Saint, source de cette charité fraternelle (76), qui, consommant le mystère du Christ, réalise cette unité comme âme de l'Eglise. Unité finalement — ou plutôt au terme comme au principe — du mystère même de Dieu, et c'est la Personne éternelle du même Esprit en lequel *Toi, Père, en moi, et moi en toi, nous sommes un.*

---

(75) *Matt.*, XXV, 31-46.

(76) Comment ne pas envoyer ici à l'admirable commentaire de saint Augustin sur *I Jn.*, III, 23-24 (*In Epist. Joanis*, cap. III).

Charité fraternelle, suprême manifestation du Mystère de Dieu.

Cause immédiate et nécessaire de l'unité du peuple de Dieu, la charité fraternelle, loi propre de ce peuple aux temps messianiques, apparaît ainsi, par surcroît comme la grande manifestation, en ce monde créé, du mystère incréé de l'Esprit-Saint et finalement comme la plus parfaite manifestation qui soit de Dieu même, qui est le Dieu amour. C'est par elle qu'éclate au plus haut degré dans le monde la gloire même de Dieu, s'il est vrai que la gloire n'est que la manifestation éclatante de celui qu'elle exalte et que Dieu est amour. D'où la finale de la prière de Jésus et cette assurance qu'il y exprime que si ses disciples vraiment étaient tous un dans l'amour, comme éternellement le Père et lui sont un, le monde croirait *que tu m'as envoyé*, se soumettrait à une manifestation aussi éclatante du mystère de Dieu, et entrerait ainsi sans hésiter, lumineusement, en l'Alliance parfaite inaugurée par Jésus et que consomme l'Esprit-Saint.

Grandeur de notre charité fraternelle et gravité de nos devoirs en cet ordre! Tant que la parousie n'a pas consommé en l'unité même du Dieu amour le mystère du peuple de Dieu, tant que Dieu n'est pas tout en tous, tout acte de charité, et s'adressât-il d'abord comme il se doit directement à Dieu, ne peut que tendre, de tout le poids de l'Esprit-Saint en son œuvre historique de rassemblement du peuple de Dieu, à s'incarner dans un acte de charité fraternelle aux dimensions mêmes de ce peuple de Dieu. Il ne suffit pas de dire que Jésus a promu le précepte de l'amour du prochain au rang d'égalité avec le précepte de l'amour de Dieu (77). Il faut dire que le précepte de l'amour fratenel est pour lui le précepte tout à fait caractéristique de ses disciples, et c'est-à-dire du peuple messianique. Au ciel, dans la Jérusalem céleste, toutes choses étant parfaitement unifiées dans le mystère divin de l'amour, nous aimerons d'un unique et simple acte d'amour Dieu, nos frères et toutes choses. Ici-bas, notre charité comporte encore en nous un certain dualisme : il nous faut à tous un exercice, parfois assez long, pour ne plus aimer Dieu sans nos frères ni nos frères sans Dieu. Dans l'ordre de l'exercice, comme dit quelque part saint

(77) *Matt.*, XXII, 39.

Thomas (77 *bis*), commençons par aimer vraiment nos frères, ainsi que le demande saint Jean. Alors, c'est de tout son poids que la charité, diffusée en nos cœurs par l'Esprit-Saint, tendra à cette simplicité et à cette unité, qui est au fond de son mystère et nous fera vraiment entrer en la communion du Dieu-Amour. Comme on l'a dit excellement, « si l'amour des hommes doit prendre âme dans l'amour de Dieu, l'amour de Dieu à son tour doit prendre corps dans l'amour des hommes » (78). On le comprendrait mieux peut-être si, cessant de ne considérer la charité fraternelle que comme une vertu intéressant parmi bien d'autres la sanctification individuelle de chacun, on voyait en elle l'exigence la plus foncière de l'achèvement, aux temps messianiques, du mystère du peuple de Dieu.

Les Voirons, Août 1945.

fr. H.-M. FÉRET, O. P.

(77 *bis*) Ia, IIae, qu. 68. a-3, ad. 2um.

(78) J. LEBRET et H.-CH. DESROCHES, — *Economie et Humanisme*, nº 13-14 (Mai-Juillet 1944), p. 247.

Les trois degrés de la Charité

Quelle est la plus grande charité? celle de la contemplation qui demeure étrangère au zèle apostolique, ou celle qui sacrifie quelque chose de la contemplation par amour du prochain? Nous publions ici les réponses de saint Thomas d'Aquin et de saint Jean de la Croix à cette question.

Telle la différence entre l'amitié pour le bien et l'amitié par complaisance (1), que dans l'amitié par complaisance, on aime un ami pour le plaisir; dans l'amitié pour le bien on aime son ami pour lui-même et le plaisir découle de là. La perfection de l'amitié pour le bien obligera parfois à s'abstenir, pour son ami, du plaisir que procure sa présence, afin de travailler à son service. Cette amitié fait préférer la séparation de l'ami, dans son intérêt, au refus de se priver, pour lui, de sa présence. Si quelqu'un volontiers s'arrache à la présence de son ami et trouve plus de plaisir auprès d'autres, il prouve qu'il aime bien peu son ami.

Nous pouvons envisager ces trois degrés aussi dans la charité. Il faut aimer Dieu par-dessus tout et pour lui-même.

Or, il est des gens qui, sans grande peine, volontiers

---

(1) Nous traduisons « amicitia honesti » amitié pour le bien, et « amicitia delectabilis » amitié par complaisance, pour souligner le caractère désintéressé de la première et le caractère égoïste de la seconde. Faut-il marquer que seule la première réalise l'exacte notion d'amitié qui intègre l'idée de don et d'effacement pour l'ami? En fait, sans qu'on le recherche, ce don est du reste source de joie.

même, quittent la divine contemplation pour se plonger dans les affaires humaines. En eux ne se manifeste aucune charité ou du moins si peu.

D'autres trouvent un tel plaisir en la divine contemplation qu'ils ne la veulent point quitter même pour s'employer, pour le service de Dieu, au salut du prochain.

D'autres, enfin, ont atteint une telle hauteur de charité, qu'ils quittent même la divine contemplation où ils trouvent tant de plaisir pour servir Dieu en travaillant au salut du prochain. Et ce fut là nettement la perfection de saint Paul qui disait : « *Mon désir c'est d'être anathème*, c'est-à-dire séparé du Christ, *pour mes frères* (2) », ou encore : « *J'ai le désir de mourir pour être avec le Christ, mais demeurer dans la chair est nécessaire à cause de vous* (3) ». Telle doit être la perfection propre des prélats et des prêcheurs et de tous ceux qui se consacrent au salut du prochain. Ils étaient représentés par les anges qui, sur l'échelle de Jacob, montent par la contemplation, puis descendent par le zèle dont ils témoignent pour le salut du prochain.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

(De caritate, art. 11, ad 6 m.)

Peut-être est-il utile de faire remarquer que saint Thomas ne déclare pas ici la vie active supérieure à la vie contemplative. Il ne compare pas une « vie » à une autre : il gradue des amours de Dieu.

Dans le plus haut degré, l'action s'ajoute à la contemplation plus qu'elle ne s'en retranche. C'est pourquoi « ceux qui se consacrent au salut du prochain » ne sont vraiment à leur place que si c'est à regret qu'ils quittent la joie du tête-à-tête avec Dieu.

Tous les grands Docteurs sont d'accord sur ce point. Nous n'en voulons pour preuve que cet extrait de la déposition du

(2) *Rom.*, IX, 5.
(3) *Phil.*, I, 23-24.

Frère Elysée des Martyrs au procès de canonisation de saint Jean de la Croix :

Le Père Jean disait que l'amour du bien du prochain naissait de la vie spirituelle et contemplative, en encore que par la Règle nous ne soyons pas chargés du prochain, nous en étions chargés spirituellement et devions être zélés pous son avancement. L'esprit de la Règle étant basé sur la vie mixte, était la plus parfaite en soi. Le Seigneur lui-même avait montré en la vivant que la vie mixte était la plus parfaite en soi... Par ces paroles citées plus haut : *Ne savez-vous pas qu'il faut que je sois aux choses de mon Père?* il disait que le Père éternel voulait nous apprendre à travailler à la rédemption du monde et au bien des âmes, comme le Christ, proposé à cette grande œuvre de salut.

Il ajoutait que saint Denys l'Aréopagite, en confirmation de cela, avait dit une merveilleuse sentence : « De toutes les choses divines, la plus divine est de coopérer au salut des âmes ». Aussi c'est la suprême perfection, à l'imitation de Dieu, de coopérer à la Rédemption.

Les œuvres de Dieu sont resplendissantes, c'est une grande gloire de les imiter. Plus l'âme est jointe à Dieu par amour, plus croît en elle la compassion pour le prochain, parce que lorsqu'on l'aime beaucoup, on désire que l'aimé soit honoré et aimé de tous. A cause de cela, on se livre à beaucoup de travaux, on entre plus avant dans l'oraison et dans tous les exercices possibles pour travailler efficacement à la Rédemption en se livrant soi-même.

La valeur sanctifiante de la charité fraternelle

La sainteté est souvent conçue comme une évasion loin du monde. Platon la définissait précisément par ce mot dans un passage célèbre du *Théétète* (1). Les âmes religieuses en général sont disposées à lui donner raison. On se sanctifie à proportion que, détaché du corporel et du sensible, on s'assimile à Dieu dans la clarté de l'esprit. Les plus hautes vertus préconisées par le christianisme sont appelées théologales, et c'est-à-dire qu'au lieu de concerner les passions humaines ou les réalités de notre monde, elles s'exercent sur Dieu. Par elles, le chrétien est transporté dans la région plus pure et il accède jusqu'à la solitude inviolable. Il est notoire cependant que, des trois vertus théologales, la plus parfaite concerne le prochain en même temps que Dieu. Nous avons reçu le commandement d'aimer les hommes, et ce second commandement porte comme le premier le nom de charité. D'un côté, l'être infiniment bon, devant lequel s'éprouvent des sentiments extrêmes et proprement religieux; de l'autre, des créatures, donc

(1) Platon, *Théétète*, 176 a-b.

des êtres mélangés, pour qui nous éprouvons tantôt de la sympathie et tantôt de l'aversion; aux unes va notre indifférence, aux autres notre pitié. Celles-là sont bel et bien de notre monde. Nous n'aurions pas cru que la sainteté dût consister à les aimer. Ne risquent-elles pas de nous souiller ou de nous attacher tout au moins à des objets qui ne valent pas mieux que nous? Qu'est-ce que cette sainteté qui nous tient collés à la terre? Pour peu qu'on y réfléchisse, les conceptions ordinaires sont déconcertées devant la valeur attribuée dans le christianisme à la charité envers le prochain. Si nous parvenons toutefois à réduire le paradoxe, nous serons mis en présence d'un type admirable de sainteté. Elle ne consisterait plus à se séparer des hommes mais à aller vers eux. Elle ne serait plus évasion loin du monde mais retour dans le monde. Elle ne serait plus le privilège de l'oraison mais elle appartiendrait aussi à l'action. Elle serait éclatante et toute pure, faute de quoi elle ne mériterait point le nom de sainteté; et cependant elle prendrait un visage familier et circulerait dans nos rues, comme une tranquille habitante des terrestres demeures. Enquérons-nous du sujet.

***

Nul ne doute que le christianisme n'ait commandé l'amour du prochain. Mais il y a mis une intention et une résolution dont il est bon de se rappeler la force. *De ces deux commandements*, prononce Jésus, *dépendent la loi et les prophètes* (2). Non pas donc le seul

(2) *Matth.*, XXII, 40.

amour de Dieu, mais encore l'amour du prochain. La totalité des préceptes par lesquels il est pourvu à la rectitude et à la pureté de l'homme se rattache de quelque manière à ces deux-là. Ils sont inséparables en leur fonction de commandements majeurs. Saint Paul s'inspire de l'évangile quand il écrit aux Galates que *l'on accomplit la totalité de la loi dans un précepte unique, à savoir : Tu aimeras ton prochain comme toi-même* (3). L'amour de Dieu n'est plus même nommé dans ce texte; non certes qu'il ne soit présupposé à l'amour du prochain, mais parce qu'il trouve dans l'amour du prochain son achèvement significatif. Riche de préceptes de toute sorte, la loi souffre d'être ramenée à un seul point : et voilà lequel saint Paul a retenu. L'épître aux Romains inculque le même enseignement en termes explicites : *Ne soyez à personne redevables de rien, si ce n'est de vous aimer les uns les autres : car celui qui aime son prochain a accompli la loi. Car le commandement de ne point commettre d'adultère, de ne point tuer, de ne point voler, de ne point convoiter, et tout autre commandement que l'on voudra est récapitulé dans cette parole : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. La charité ne fait point de mal au prochain; la charité est donc l'accomplissement de la loi* (4). On est assuré en aimant de faire tout ce que les préceptes ordonnent comme d'éviter tout ce qu'ils prohibent. Celui qui aime a épuisé les obligations de la loi. Il est donc juste et saint aux yeux de Dieu. Plutôt que de dérouler devant le chrétien la liste pour ainsi dire interminable des commandements, saint Paul

(3) *Gal.*, V, 14.
(4) *Rom.*, XIII, 8-10.

préfère avec Jésus lui prescrire d'aimer : tout est dit dans ce mot, dont nous apprenons qu'il concerne le prochain non moins que Dieu. Non seulement rien n'est perdu de la loi du fait qu'on la comprend dans le commandement unique; mais elle y gagne d'être rapportée tout entière à l'essentiel. Elle n'a jamais plus d'efficacité auprès des âmes pour les rendre meilleures que lorsqu'elle concentre sa force en une parole souveraine.

Consignons l'adjectif majestueux dont saint Jacques en son épître relève l'énoncé du même précepte. *Si d'ailleurs vous accomplissez la loi royale selon l'Ecriture : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous faites bien* (5). Seul est nommé cette fois encore l'amour fraternel. L'apôtre, en l'honorant comme on vient d'entendre, fait écho à la parole de Jésus, selon qui l'antique prescription du *Lévitique* (XIX, 18) était élevée avec l'amour de Dieu au rang de commandement suprême et suffisant.

***

Nous sommes dès maintenant assurés qu'il est conforme au christianisme du Nouveau Testament de traiter comme sanctifiante la charité envers le prochain. Si inattendue que la chose paraisse, elle est hors de conteste. Le christianisme n'est pas moins jaloux, dirait-on, de jeter le chrétien au milieu des hommes que de le tourner vers Dieu. La charité à son gré permet qu'on ait contact avec le créé sans qu'il en résulte aucune souillure pour l'âme; au contraire,

(5) *Jac.*, II, 8.

elle s'y sanctifie. Pour comprendre au mieux cet enseignement insolite, il y a lieu de considérer distinctement les deux grandes catégories entre lesquelles se distribue, selon l'évangile, l'amour du prochain.

De lui-même, ce dernier mot désignerait les seules personnes avec lesquelles nous entretenons des relations, soit qu'elles fassent partie de notre famille, de notre voisinage, de notre milieu ou de notre race. La parabole du bon Samaritain (6) a précisément pour objet de renouveler la notion de prochain. Jésus fait entendre au docteur de la loi que l'étranger lui-même tombe sous ce nom, et donc qu'il est appelé à bénéficier des sentiments affectueux et de la sollicitude bienveillante que nous réservons d'ordinaire au petit nombre de nos amis. Le prochain ne nous est point comme imposé par les conditions de notre existence; nous avons à nous le créer pour ainsi dire au gré de la générosité de notre cœur. Un blessé inconnu gisant sur la route devient prochain au Samaritain qui s'est penché sur lui. Jésus exalte ce geste et nous le propose en exemple. Nous comprenons qu'il n'est point banal. Tout homme aime naturellement ses parents et ses frères. On n'a point l'idée de mettre un tel amour en rapport avec la sainteté. Mais ni le prêtre ni le lévite ne s'avisèrent qu'ils eussent à aimer l'inconnu. On ne passe à un tel sentiment qu'en vertu d'une inspiration meilleure. La parabole mentionne la miséricorde (versets 33, 37). Entendons-la, sans aucun doute, pour entrer dans la pensée de Jésus, non de cet apitoiement encore naturel qui sai-

(6) *Luc*, X, 30-37.

sit bien des gens en présence des plaies et du sang, mais de la miséricorde qui est dans le cœur du chrétien une imitation de l'attribut propre du Père céleste. Il faut rapprocher la parabole de la recommandation qu'on lit dans le même évangile : *Soyez miséricordieux,* dit Jésus, *comme votre Père est miséricordieux* (7). Le christianisme ne nie nullement que la sainteté ne s'obtienne par le contact de l'âme avec Dieu. Mais il nous découvre que l'âme touche Dieu et entre au partage de ce qui le distingue dans le moment même où elle prend intérêt à quelque pauvre homme blessé sur le chemin. Le bon Samaritain n'est point entré en extase. Il montre, au contraire, dans la circonstance un grand bon sens et un esprit avisé. Il panse les plaies avec de l'huile et du vin; il installe le blessé sur sa bête et le conduit à l'hôtellerie; le lendemain, devant partir, il laisse de l'argent au patron afin que celui-ci traite bien le client qu'on lui a confié. Manifestement, cet homme est de sang-froid. Il est pratique à souhait. Et cependant Jésus montre en lui l'imitateur admirable de la miséricorde de Dieu. L'union de ces deux termes apparemment disparates est l'une des insignes beautés de l'évangile.

L'amour évangélique du prochain prend toute sa force quand il devient l'amour des ennemis. On se rappelle l'énergie que Jésus a mise dans cette proclamation : *Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin d'être les fils de votre Père qui est dans les cieux, car il fait lever son soleil*

(7) *Luc,* VI, 36.

sur les méchants et les bons, et fait pleuvoir sur les justes et les injustes. Ainsi dans saint Matthieu (8). Et dans saint Luc : *Je vous le dis, à vous qui m'écoutez : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient... Aimez vos ennemis... et vous serez les fils du Très-Haut, car il est bienveillant envers les ingrats et les méchants* (9). Il est trop clair cette fois que la nature nous détourne d'un tel amour. Jésus, dans les deux évangiles, montre savoir qu'il exige des chrétiens plus que n'avait imposé l'ancienne loi, et il fait de la conduite ainsi recommandée le signe distinctif auquel se reconnaissent les siens. A l'homme qui nous a fait du mal, nous sommes enclins par nature à rendre le mal. Il fut d'une conscience morale élevée au-dessus du niveau commun d'affirmer que le tort reçu ne permettait pas qu'on fût à son tour injuste envers l'auteur de l'injustice : le nom de Socrate est attaché à une si rare affirmation. Mais il appartenait en propre à l'évangile d'ériger l'ennemi en personne qu'il faut aller jusqu'à aimer. Non que l'évangile veuille garantir de ce fait l'impunité au malfaiteur : celui-ci demeure sujet à juste vindicte; il est requis seulement que le chrétien, exerçant un tel acte et pratiquant cette dangereuse vertu, évite par-dessus tout de mêler à sa volonté de justice le moindre sentiment de haine envers l'homme qu'il châtie. Il ne lui infligera jamais le mal dans la seule et définitive intention de lui faire du mal. L'évangile n'abolit pas la justice vindicative,

(8) *Matth.*, V, 43-45.
(9) *Luc*, VI, 27-28, 35.

mais il la purifie de cette détestation mauvaise pour le coupable dont elle serait trop facilement accompagnée. Tel qu'il est, le précepte évangélique déconcerte nos jugements. Il ne se concilie même avec la médiocrité humaine, dont il faut bien que nous prenions notre parti, fût-ce entre chrétiens, qu'au prix des discernements introduits plus tard par les théologiens : faisant à tous les chrétiens une obligation d'être préparés à aimer expressément leurs ennemis dans le cas où la nécessité s'en présenterait, ils attribuent à la perfection de la charité d'aimer les ennemis effectivement en dehors de la nécessité (10). L'exhortation de Jésus dans l'évangile invite à cette perfection même, on n'en peut douter; il use de termes et d'exemples trop pressants pour que nous voyions dans l'amour des ennemis une vertu encore commune. Une extrémité de valeur morale ou plutôt de sainteté est alors atteinte. Et ce sont des méchants et des ingrats d'où nous en vient l'occasion. Le mal dont ils sont les auteurs se tourne, grâce à la réaction singulière qu'il provoque, en un gain spirituel qu'il ne serait pas permis autrement d'obtenir. On aura remarqué, dans les deux textes cités ci-dessus, la justification que donne Jésus de son précepte. Elle se prend cette fois encore de la conduite du Père des cieux. Justes et pécheurs, vertueux et méchants sont l'objet de ses bontés. On dirait qu'il refuse de faire entre eux la différence. Son soleil luit pour tous les hommes et sa pluie arrose tous les jardins. Jésus juge cette conduite proprement divine et elle recouvre sans doute un grand mystère. Mais comment les hommes l'imite-

(10) S. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, *IIa-IIae*, q. XXV. a. 8-9.

raient-ils s'ils n'avaient des ennemis? La sainteté doit consister pour eux dans l'assimilation à l'excellence divine; ils ont à devenir les fils du Père des cieux. Ils n'y parviendront pas s'ils se contentent de tendre à Dieu dans l'éloignement des créatures. Ces dernières seules, et les méchantes parmi elles, leur offrent le moyen de ressembler au Père céleste en l'un des traits où Jésus le jugeait le plus étonnant et le plus digne d'être loué. Pour sanctifier le chrétien, l'évangile l'engage résolument dans le monde; il se garde de le soustraire au contact avec les pécheurs.

Les apôtres ont retenu à l'usage de leurs auditeurs cette leçon de l'évangile. Saint Paul veut que la charité soit patiente et qu'elle supporte tout (11). Saint Pierre se joint à lui pour prescrire qu'on ne rende à personne mal pour mal ni injure pour injure (12). Entendons de la nécessité pour le moins de purifier la justice de toute trace de rancune et de haine le conseil où saint Paul préfère recommander aux chrétiens de ne point se rendre justice à eux-mêmes, laissant agir la colère de Dieu auquel appartiennent, dit-il, la vengeance et la rétribution (13). Nous ne comprenons que trop les renonciations impliquées dans une telle conduite. Mais les apôtres ont, en cette matière, des exhortations positives où se voit mieux encore la qualité sanctifiante attachée à l'amour des ennemis. *Bénissez vos persécuteurs*, dit saint Paul, *bénissez-les et ne les maudissez pas... Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger; s'il a soif, donne-lui à boire* (14). *Au*

(11) *I. Cor.*, XIII, 4, 7; *Col.*, III, 12.
(12) *Rom.*, XII, 17; *I Pet.*, III, 9.
(13) *Rom.*, XII, 19.
(14) *Rom.*, XII, 14-20.

contraire, bénissez, dit aussi saint Pierre, *car vous avez été appelés à l'héritage de la bénédiction* (15). Cette dernière clause rejoint l'inspiration de l'évangile, que nous retrouvons formellement exprimée dans les exhortations apostoliques relatives au pardon : *Faites-vous grâce mutuellement, comme Dieu dans le Christ vous a fait grâce* (16). *Faites-vous grâce à vous-mêmes si quelqu'un a à se plaindre d'un autre; comme le Seigneur vous a fait grâce, vous aussi pareillement* (17). Le soin d'imiter Dieu et le Christ gouverne le précepte. Jésus avait voulu qu'en ce point spécialement ses disciples se conformassent à la conduite du Père céleste, car ils s'exposaient, refusant le pardon, à n'être pas eux-mêmes pardonnés (18). Nous ne saurions attacher un trop grand prix à la possibilité qui nous est ainsi donnée de nous rendre semblables à Dieu. La révélation chrétienne entend bien que nous allions chercher notre sainteté dans l'imitation de celui qui seul est saint; mais elle nous signale en lui des perfections prises précisément de la conduite qu'il adopte envers les hommes. Elle le saisit pour ainsi dire dans les actes de sa Providence. Elle nous le fait juger admirable en ce point. Et elle nous présente pour l'imiter une certaine manière de traiter avec nos semblables où se retrouvent les perfections de Dieu. Rien de plus commun que d'avoir des ennemis ou de rencontrer sur les chemins d'ici-bas des blessés inconnus. La vie nous impose plus que nous ne voudrions ces sortes de conjonctures. Elles se transfigurent pour

(15) *I Pet.*, III, 9.
(16) *Eph.*, IV, 32.
(17) *Col.*, III, 13.
(18) *Matth.*, VI, 14-15; XVIII, 21-35. *Mc.*, XI, 25.

le chrétien. Il n'est jamais plus près de Dieu que lorsqu'il aborde ces hommes-là dans les sentiments de la charité.

* * *

En même temps qu'il donnait à l'amour du prochain l'extension qu'on vient de voir, Jésus a recommandé à ses disciples qu'ils eussent de l'amour spécialement les uns pour les autres. Ce thème n'est pas moins évangélique que le précédent. Il concerne l'amitié des chrétiens entre eux. N'allons point penser que, chargés d'aimer étrangers et ennemis, les chrétiens dussent avoir la liberté de ne point entretenir les uns envers les autres une dilection de choix. En réalité, Jésus a beaucoup insisté dans ce sens. Et les termes dans lesquels il s'exprime nous découvrent à merveille la valeur de sanctification attachée à cette forme nouvelle de la charité. Il n'y a plus à surmonter ici une indifférence ou même une répugnance naturelles, comme dans le cas étudié plus haut. On s'aime sans difficulté entre gens professant une même foi et pratiquant une même religion; du moins n'a-t-on à vaincre aucun obstacle pour y parvenir ni à se faire aucune violence. Mais l'amour fraternel des chrétiens les uns pour les autres ne ressemble pas pour autant à cette bonne entente qui règne d'ordinaire à l'intérieur d'un même groupe de quelque ordre qu'il soit; moins encore, bien entendu, à ces complicités qui réunissent les membres d'une association perverse. Il est d'une qualité singulière, dont nous comprendrons qu'elle fasse de cet amour un équivalent de la sainteté. *Je vous donne un commandement nouveau,*

déclare Jésus parlant à ses disciples, et il est à penser que cette nouveauté concerne précisément la qualité qu'il définit aussitôt comme devant distinguer l'amour des disciples entre eux : *c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés* (19). Il réitère sa déclaration un peu plus loin dans le même discours : *Mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés* (20). L'amour fraternel en christianisme est donc dans la dépendance d'un premier amour, celui que Jésus eut pour les siens. Nous nous aimons entre chrétiens pour la raison que tous nous avons été aimés de Jésus et dans l'intention de reproduire, chacun à l'endroit des autres, cet amour même. Nous avons à éprouver pour nos frères exactement les sentiments dont Jésus eut l'initiative. Son amour est le modèle dont le nôtre s'inspire. Nous rejoignons la pensée exposée tout à l'heure. Le prix de la charité du chrétien pour les hommes est qu'elle assimile celui qui aime à Dieu. Lorsqu'il s'agit de l'amour de l'étranger et de l'ennemi, on imite de Dieu la providence miséricordieuse et cette mystérieuse partialité qui lui interdit de faire la différence entre le méchant et le bon. Lorsqu'il s'agit de l'amour des autres chrétiens, on imite de Jésus et de Dieu cette bienveillance particulière et cette préférence insondable en vertu de laquelle il a aimé pour les sauver ceux qui sont devenus les siens. Dans les deux cas, on pénètre dans le sanctuaire de l'amour proprement divin. On accède à un ordre de choses sacré. Comment être surpris

(19) *Jn.*, XIII, 34.
(20) *Jn.*, XV, 12.

que la charité fraternelle sanctifie ceux qui la pratiquent?

Il arrivera que la qualité de cet amour se traduise en des exigences elles-mêmes extrêmes, à l'exemple encore de Jésus. Car ayant commandé que les disciples s'aimassent entre eux comme il les a aimés, il ajoute aussitôt, comme par manière d'explication : *Personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ses amis* (21). L'amour fraternel n'en reste donc pas à la douceur du sentiment d'aimer. Il passe en œuvres. Il affronte des difficultés pour le bien de ce qu'il aime. Il endure des fatigues et s'impose des labeurs. Il va jusqu'au sacrifice. Il ne se désiste pas même devant la mort. Quelle énergie en réalité dans sa tendresse! Elle dérive de l'énergie qui appartient à l'amour de Jésus pour nous. Quand Dieu aime, comment ne serait-ce pas d'un amour fort? La charité fraternelle est cet amour même passé en nos cœurs fragiles. Il est capable de tous les exploits. Telle est du moins selon sa nature la charité. Nous ne disons pas que tous les chrétiens en offrent le spectacle : rien n'est plus répandu, bien sûr, que de ne point s'égaler au nom que l'on porte. Nul ne douterait que la charité fraternelle ne fût la sainteté même si on la rencontrait plus souvent telle qu'elle doit être. Et le monde serait bouleversé de cette sorte de présence d'un amour divin parmi nous. Défaisons-nous aussi de l'image d'une charité essentiellement soupirante et langoureuse. Mais non! Dieu soupire-t-il et languit-il? Il réalise. L'efficacité est la marque de ses amours. *Personne n'a plus d'amour que celui qui offre sa vie pour ses amis.*

(21) *Jn.*, XV, 13.

Mais l'amour que le chrétien porte aux chrétiens n'est pas seulement une imitation de l'amour de Dieu. Il se trouve posséder un caractère dont nous n'avons pas jusqu'ici relevé l'équivalent. En ceux qu'il aime, il rejoint Dieu. S'il est divin selon son origine et sa qualité, voici qu'il l'est encore selon son objet. Nous sommes bien obligés de nous rendre aux textes. Jésus a annoncé avec netteté et force une identification opérée entre lui et les siens. Nous ne l'aurions point certes conçue de nous-mêmes. En présence de l'affirmation et de l'insistance évangéliques nous restons sans explication, comme devant une donnée gratuite et qu'il nous est permis seulement d'enregistrer. *Qui reçoit quiconque j'enverrai me reçoit.* affirme Jésus en saint Jean (22). Et dans les Synoptiques, s'adressant aux disciples : *Qui vous reçoit me reçoit* (23), ou bien : *Qui vous écoute m'écoute et qui vous récuse me récuse* (24). Il n'est pas possible d'exprimer une grande et étonnante pensée avec plus de décision. L'identification s'étend à d'autres que les apôtres et indépendamment de tout mandat apostolique, puisque nous lisons : *Quiconque reçoit un de ces petits enfants à cause de mon nom me reçoit* (25), et encore : *Celui qui vous donnera à boire un verre d'eau pour la raison que vous êtes du Christ, je vous dis en vérité qu'il ne perdra pas sa récompense* (26). On remarquera dans ces derniers textes le motif d'où vient le prix singulier d'actions par ailleurs ordinaires : *à*

(22) *Jn.*, XIII, 20.
(23) *Matth.*, X, 40.
(24) *Luc*, X, 16.
(25) *Mc.*, IX, 37; cf. *Luc*, IX, 48.
(26) *Mc.*, IX, 41; Cf. *Matth.*, X, 42.

cause de mon nom, pour la raison que vous êtes du Christ, ou bien selon la rédaction de saint Matthieu : *au titre de disciple.* Jésus relève en parlant ainsi la dignité du chrétien. Il autorise d'une raison propre la direction vers d'autres chrétiens de la charité dont il fait aux siens le commandement. Il semble soucieux de constituer en société distincte l'ensemble de ceux qui lui appartiennent et de les tenir unis les uns avec les autres par des liens d'une charité privilégiée. On possède certainement un titre spécial à être aimé des chrétiens du fait qu'on est chrétien soi-même. On offre à leur amour dans ce cas un objet vers lequel il se porte avec un empressement plus grand. En une personne humaine, on leur permet d'aimer Jésus. Voudrait-on que les chrétiens réservassent leurs faveurs à ceux qui leur sont étrangers ou même ennemis? Certains n'évitent pas cette déformation. Elle a l'apparence de la générosité. Mais elle méconnaît la structure de la société chrétienne. Elle tient pour non avenue l'identification du chrétien avec Jésus qui est l'une des merveilles de l'évangile. Nous ne faisons aucun tort aux autres à nous aimer davantage entre nous. Jésus a recommandé avec assez de force la sorte de charité que nous avons d'abord expliquée; il n'en a pas moins insisté avec une visible complaisance sur l'amour que se doivent entre eux des hommes dont chacun a connu le privilège d'être identifié avec lui. Entendons-le derechef dans le solennel discours du jugement dernier relaté en saint Matthieu : *J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger... En vérité, je vous le dis, ce que vous avez fait à l'un de mes frères, parmi les plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait... J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné*

à manger... En vérité, je vous le dis, ce que vous n'avez point fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'avez point fait (27). L'identification est donc invariable. Elle est si certaine qu'elle entraîne, pour ceux qui ont servi leurs frères, la récompense suprême; pour ceux qui les ont négligés, le châtiment éternel. Il ne reste au théologien, devant cet enseignement, qu'à se demander moyennant quelles conditions exactement se vérifie l'identification des hommes avec le Christ et s'il ne serait point des degrés en elle; on peut de cette manière étendre à tous les hommes vivants le bénéfice d'être du Christ de quelque façon (28), mais il est sûr que les chrétiens et les chrétiens en grâce le sont au degré le plus élevé et par conséquent attirent avec le plus de force un amour qui, inspiré des sentiments propres à Dieu, cherche aussi de préférence un sujet où se reconnaisse Dieu.

Comme nous retrouvions chez les apôtres le commandement évangélique de l'amour des étrangers et des ennemis, ainsi n'ont-ils pas omis de recommander à leur tour la charité des chrétiens pour les chrétiens. Saint Jean, on le sait, ne se lasse pas d'y revenir. Ne retenons qu'un texte, bien propre à confirmer les précédents commentaires : *Bien-aimés, si Dieu nous a aimés de la sorte, nous devons nous aussi nous aimer les uns les autres* (29). Saint Jean s'adresse aux chrétiens. Il exprime clairement la dépendance de l'amour dont il parle par rapport à l'amour dont Dieu le premier nous a aimés. On dirait qu'il pousse ses correspondants à une sorte d'émulation avec Celui

(27) *Matth.*, XXV, 35-45.
(28) S. Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, IIIa, q. VIII, a. 3.
(29) *I. Jn.*, IV, 11.

qui est amour. En aimant leurs frères, ils feront comme Dieu. On aurait attendu qu'à partir de sa prémisse l'apôtre engageât les chrétiens à aimer Dieu en retour. Mais un tel amour est voué à n'être qu'une réponse. Et c'est la gratuité de l'amour de Dieu pour eux que les chrétiens sont invités à imiter. Il n'est alors d'autre issue que de leur faire aimer leurs frères. A l'égard de ceux-ci, ils peuvent détenir l'initiative, les aimer les premiers comme Dieu le premier nous a aimés. On découvre là une supériorité, si l'on ose dire, de l'amour du prochain par rapport à l'amour que nous rendons à Dieu. Il y a une certaine imitation de l'excellence divine qui ne s'obtient que dans l'amour accordé, non pas à Dieu, mais à des créatures. On pourrait observer que cette prérogative doit appartenir surtout à l'amour des ennemis, lesquels n'ont rien fait, certes, pour que nous les aimions. La pensée de saint Jean néanmoins s'en tient à l'amour des chrétiens entre eux. Il est suggestif que l'apôtre de la charité fraternelle ait vu l'expérience de celle-ci de préférence à l'intérieur de la communauté chrétienne. Nous savons qu'il cédait en cela à l'une des grandes leçons de Jésus. Et quant à l'énergie dont est capable un tel amour, saint Jean répète pour son compte la parole que nous avons remarquée, en exprimant cette fois encore la connexion de l'amour fraternel avec celui que Dieu le premier nous a témoigné : *A ceci nous avons connu l'amour, que lui a offert sa vie pour nous. Nous aussi, nous devons offrir notre vie pour nos frères* (30).

(30) *I. Jn., III*, 16. Autres passages de la première épître de saint Jean sur l'amour fraternel : II, 7-11 ; III, 10-11, 17, 23 ; IV, 12, 20-21. Dans la deuxième épître, les versets 5-6.

Parmi les textes de saint Paul, celui-ci serait johannique avant la lettre : *Marchez dans la charité, à l'exemple du Christ qui nous a aimés et s'est offert lui-même pour nous en oblation et en sacrifice à Dieu d'agréable odeur* (31). Que saint Paul pour son compte soit animé envers les chrétiens des sentiments d'une telle charité, nous en avons la preuve dans ces paroles ardentes qu'il adresse de sa prison romaine à la chère communauté de Philippes : *Et même dussé-je servir de libation dans le sacrifice et le service de votre foi, je m'en réjouis et en partage la joie avec vous tous. De même réjouissez-vous-en et partagez-en la joie avec moi* (32). De saint Pierre, choisissons ce passage où l'on voit bien que la charité recommandée par l'apôtre s'entend entre chrétiens et manifeste la parenté spirituelle qu'ils ont contractée : *Puisque vous avez, en obéissant à la vérité, purifié vos âmes et que par là vous vous êtes engagés dans un sincère amour fraternel, aimez-vous ardemment les uns les autres, de cœur, régénérés que vous êtes d'un germe non corruptible mais incorruptible, par la parole de Dieu vivante et éternelle* (33).

Aux termes d'un enseignement aussi certain, il y aurait lieu, on le voit, de donner à la sanctification chrétienne un mode collectif, dont il est à craindre que nous n'ayons perdu la notion. Nous concevons la vie spirituelle comme une affaire strictement privée. Elle se traite entre Dieu et notre âme. Un directeur tout au plus est dans la confidence. Elle nous paraît chose essentiellement secrète. Et l'oraison silen-

(31) *Eph.*, V, 2.
(32) *Phil.*, II, 17-18.
(33) *I. Pet.*, I, 22-23.

cieuse (sur les états de laquelle on a raffiné à plaisir) est le moment par excellence où nous croyons que les âmes se sanctifient. Il risque de n'être point tenu compte, en cette conception, de la doctrine qui vient d'être rappelée. Quelle place y occupent nos frères chrétiens? Si Dieu a été donné pour objet à notre charité, nos frères l'ont été aussi. Et la manière ordinaire d'aimer les hommes est d'entrer au partage de leur vie. La sanctification des chrétiens s'entend comme vie commune menée entre chrétiens. Ils prient ensemble, ils s'édifient ensemble, ils rompent ensemble le même pain, ils s'instruisent mutuellement, ils viennent au secours les uns des autres, ils se réjouissent ensemble et ils pleurent ensemble : car la charité prend toutes ces formes. Elle est diverse et souple comme la vie. Dirigée sur des hommes, comment ne serait-elle pas humaine? Et cependant elle est sainte, pour les raisons que nous avons dites. Tout désir de se sanctifier devrait inclure le désir d'entrer en société avec d'autres chrétiens. Nous avons à les aimer comme à en être aimés. La sainteté chrétienne se réalise dans une mise en commun où plusieurs chrétiens ont résolu d'être chrétiens ensemble — quel que soit le type de communauté auquel ils s'arrêtent. Nous sommes tout près de la notion d'église. Qui douterait que la sanctification des âmes en christianisme ne s'opérât au sein de cette institution? Or, l'église, avant toute chose, procède de la nécessité pour ainsi dire congénitale de la charité. Il est notoire que les apôtres ne se sont pas contentés de convertir des individus. Ils créaient des communautés. Les chrétiens fréquentaient l'assemblée et jamais ils ne se sentaient plus chrétiens. Nous nous bornons à ces

brèves notations : elles donnent à penser du moins que de grandes possibilités sont ouvertes aux âmes éprises de sanctification, dès là qu'elles refusent de tenir pour lettre morte ou de ramener à un exercice ascétique le précepte de la charité fraternelle.

***

Pour équilibrer ce qui vient d'être dit, on aura grand soin de rattacher l'amour du prochain à l'amour de Dieu. Nous l'avons suffisamment expliqué avec l'évangile et les écrits apostoliques. La charité périrait si, affectueuse et dévouée tant que l'on voudra, cependant elle ne s'inspirait de la pensée d'imiter l'amour dont Dieu nous a aimés en Jésus. D'où la nécessité du commerce de l'âme avec les réalités divines. Il n'est pas question de le mettre en doute. Il n'y a de charité fraternelle que là où Dieu même est aimé; et l'on n'entretient cet amour-là qu'à la condition de fréquenter Dieu, dans le silence de l'âme. Par là est maintenue l'idée de la sainteté comme évasion loin du monde. Mais la sainteté chrétienne semble ne devoir se consommer que dans un second mouvement, où le chrétien entreprend de traiter les hommes comme il a compris que Dieu les a traités.

Ces conclusions ne conduisent pas à une dépréciation de la vie contemplative. Car celle-ci se pratique le plus souvent en communauté : d'où l'exercice de la charité fraternelle telle que nous l'avons décrite. Il suffira qu'on ne réduise pas la communauté dont il s'agit à une juxtaposition d'individus muets. De plus, l'âme contemplative, s'il est vrai qu'elle ne quitte guère le commerce de Dieu pour s'engager

en celui des hommes, cependant porte en soi la sollicitude des inconnus et des pécheurs. Elle répand devant Dieu des désirs et des larmes pour leur conversion. Elle s'ouvre aux misères et aux besoins du monde. Elle fait une part très large peut-être à ce genre de pensées. Le philosophe antique en sa contemplation se gardait bien de revenir aux réalités humaines. Son effort était tout entier dans le dépouillement et la purification. Il n'était jamais assez éloigné de l'univers sensible. Entre autres choses, la contemplation chrétienne se distingue de celle-là en ce qu'elle admet le retour au monde. Elle va jusqu'à l'opérer d'une manière effective : tel est le cas de ces contemplatifs qui livrent au prochain le fruit de leur contemplation. Ils assument à cette fin les labeurs divers de l'enseignement. Ils s'efforcent par les moyens appropriés d'introduire dans les esprits les vérités qu'ils sont allés chercher au ciel. Par là, ils montrent aux hommes une charité dont la philosophie antique n'offre point non plus l'équivalent : car autre chose le besoin de fraternité spirituelle inspirant la formation de disciples aimés, autre chose l'aspiration à régir la cité selon les normes de la philosophie (34), et autre chose par ailleurs la transmission chrétienne des vérités salutaires destinées à mettre les âmes en possession de la vie éternelle. Il est de doctrine commune que ce genre de vie où des chrétiens partagent, si l'on peut dire, leur attention entre Dieu et le prochain, l'emporte en excellence sur la simple contemplation.

Mais la vie active n'est pas sans se ressentir à sa

(34) Sur le premier de ces deux points, voir le *Banquet* de PLATON; sur le second, voir notamment la *République*, l. VII, 519c-521b.

manière des considérations que nous avons développées. On la conçoit souvent comme affectée d'un dualisme sans remède : d'une part, les œuvres, au service des hommes; d'autre part, la vie intérieure, en présence de Dieu. Le moment où l'on se dépense et le moment où l'on se recueille. Le petit livre célèbre de dom Chautard est tout fondé sur cette antithèse. Il met en garde contre l'« hérésie des œuvres », et il entend soumettre cet exercice extérieur de l'activité à l'influence sanctifiante de l'oraison. Contre le danger qu'il dénonce, l'ouvrage est excellent. Nous venons de redire que l'amour du prochain en christianisme est inséparable de l'amour de Dieu. Cette affirmation entraîne des conséquences, avec lesquelles se rencontrent les pressantes exhortations du pieux auteur. Mais, assurée sa qualité théologale, disons que la charité envers le prochain aura à s'exercer hardiment selon que le demande son objet. Elle n'est point amour de Dieu mais des hommes. Elle appelle le dévouement et non seulement le sentiment. Elle entraîne en toute sorte de soins et de travaux. Elle est accablante à certains jours. Elle peuple l'esprit et le cœur de problèmes qui, du point de vue de l'éternité, ont fort peu d'importance. Bref, elle a ses manières propres. Et elle n'en est pas moins sainte et surnaturelle. Il ne faut pas avoir peur d'aimer pour de bon les hommes comme si l'on dérobait alors un peu de l'amour qu'on doit à Dieu : cette crainte est vaine, pourvu qu'on aime les hommes de charité. Entre les deux amours, il n'y a pas d'opposition. Ils sont de même substance théologale. Le mot péjoratif d'œuvres dont se servait dom Chautard et le rapport de contrariété où il les établissait par rapport à la

vie intérieure feraient oublier la grande pensée chrétienne que nous avons expliquée; le statut véritable de la vie active en serait du même coup compromis. En christianisme, l'action a cessé d'être chose humaine et profane par nécessité; il n'en va pas comme si nous étions réduits à nous défendre contre elle. Dans ce discrédit jeté sur le service du prochain, on ne retrouve pas l'accent avec lequel Jésus dit en saint Matthieu : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger*, et la suite. Les paroles du Seigneur n'enseignent pas une méfiance. Et l'on observera que toutes les formes de charité dont Jésus fait cet éloge magnifique concernent la miséricorde temporelle : donner à manger, donner à boire, ouvrir sa maison à l'étranger, revêtir le pauvre, secourir le malade, visiter le prisonnier. De quoi certes jeter celui qui s'y dévoue dans les mille contingences de l'existence humaine. En réalité, le précepte de l'amour du prochain a transfiguré l'action. Elle ne peut plus être une déchéance. La contemplation est meilleure, mais la différence des deux s'entend à l'intérieur d'un ordre si éminent que le même mot de charité le définit. Pour assurer leur sanctification, les chrétiens appliqués à la vie active n'ont pas à se livrer à un jeu de perpétuelles allées et venues entre deux termes opposés. Leur action elle-même est sainte. Et ils sont de ceux qui, mus par la charité, ont accompli toute la loi.

Le Saulchoir.

fr. Th. Deman, O. P.

La formation spirituelle des séminaristes

Formation spirituelle et formation liturgique dans les Grands Séminaires.

Pourquoi ces rapprochements ou oppositions de mots, « formation spirituelle » et « formation liturgique », comme s'il s'agissait de choses séparées?

— Parce que, séminariste, il ne m'a pas été donné de voir leur synthèse.

Je dois ma première formation cléricale aux trois grands Séminaires qui, dans l'entre-deux-guerres, m'ont acheminé vers le sacerdoce, séminaires diocésains de philosophie et théologie, et séminaire universitaire; les premiers dirigés par des séculiers, l'autre, par des religieux. A tous, je garde une reconnaissance solide. Je sais ce que je leur dois. Mais les multiples expériences de quinze années de sacerdoce m'ont aussi apporté leur lumière : le ministère paroissial d'abord avec ses problèmes et difficultés, puis la vie dominicaine avec sa plénitude doctrinale et liturgique, des prédications de toutes sortes aussi, dans les paroisses, les œuvres, les institutions les plus variées; ces dernières années enfin, quelques retraites pastorales, des retraites de Grand Séminaire, des recollections sacerdotales. S'il y a un malaise dans le clergé de France — le jeune clergé surtout — je ne puis m'inter-

dire de l'analyser. S'il y en a dans les Séminaires, je n'ai pas à le dérober à ma conscience; et *La Vie Spirituelle* me demandant un article pour enrichir son enquête, je n'ai pas à lui cacher mon sentiment. A ceux-là seuls qui ont autorité sur les Séminaires de porter un jugement qualifié. Un document récent nous a rappelé la sollicitude des Evêques de France pour cette affaire primordiale. Les réflexions suivantes ne dépassent pas la portée d'un témoignage privé (1). Elles se présentent sous le signe de l'humilité et de la sincérité. C'est peut-être leur seul mérite. Elles voudraient cependant attirer l'attention de qui de droit sur un aspect de la formation des clercs qui semble de toute importance.

Je ne voyais donc pas, séminariste, où pouvaient se joindre formation spirituelle et formation liturgique. Je ne le voyais pas parce que, de fait, les deux choses n'étaient pas unifiées. J'avais confusément le sentiment d'une lacune, d'un manque de synthèse.

Le Supérieur du Séminaire nous distribuait, en de nombreuses et presque quotidiennes conférences — on disait « lectures spirituelles » — un enseignement abondant de pratique spirituelle. C'était le père éduquant ses enfants. Il affirmait avant tout le primat de l'oraison et nous en inculquait une méthode précise qu'il fallait apprendre et réciter par cœur; des feuilles nous étaient remises où la fameuse méthode était minutieusement exposée, et d'autres où elle était appliquée en des oraisons-types parfaitement élaborées; nous avions d'ailleurs des manuels d'oraison en deux ou trois points, selon toutes les règles de l'art, et nous suivions consciencieusement leur lecture qui, chaque matin, rythmait, de 10 minutes en 10 minutes, le temps de la méditation.

Il y avait aussi des « répétitions d'oraison » où chacun,

---

(1) Déjà nous avons lu avec joie le bel article du Père Brillet sur l'enseignement des clercs et la Bible (*La Vie Intellectuelle*, Mai 1945), et dans le premier numéro des *Masses Ouvrières* 1945, un article vigoureux sur la formation du clergé au ministère contemporain. Le dossier est ouvert. Je terminais la rédaction de ces pages lorsque j'eus connaissance, dans *Les Etudes* (Mai 1945) de l'article du Père Doncœur intitulé : *Conditions d'une renaissance de l'office canonial*; j'ai eu la joie de constater que, appliquée à un milieu à peine différent de ceux dont il parle, ma préoccupation rejoint la sienne : il faut refaire l'unité dans la vie spirituelle des clercs et dans leur vie liturgique.

comme dans une leçon récitée en classe, exposait et faisait approuver les méandres de sa prière intime; tant mieux si cela rejoignait le schéma classique! Non pas que celui-ci fut seul admis. D'autres voies sont possibles, disait-on. A côté de M. Olier, saint Français-de-Sales gardait une place d'honneur; M. Vincent aussi, et, à la rigueur, saint Ignace de Loyola. On disait aussi que tout cela était plus indicatif qu'impératif, que chacun devait fabriquer « sa » méthode. Les premières initiations, à l'école des maîtres, n'étaient que des exercices d'assouplissement. Le but à atteindre, c'était de pouvoir répondre avec l'entière docilité de l'homme intérieur à l'Esprit qui souffle où Il veut. Mais, à cette fin, une importance extrême était attachée, et dès les premiers jours de la jeunesse cléricale, à l' « exercice » de l'oraison et à la discipline qui devait y introduire. A tout prix, il fallait en acquérir l'esprit. C'était la porte étroite, le trou de l'aiguille. Qui pouvait y passer était assuré du Royaume intérieur. La recette semblait infaillible. Elle semblait unique. Elle semblait suffisante.

Certes, elle était présentée dans tout un large contexte moral et spirituel où elle s'intégrait et qui était son contrôle et son soutien. Les fameuses « lectures spirituelles » visaient à l'éducation complète du clerc en formation. Vertus humaines et vertus chrétiennes, prudence, humilité, obéissance, chasteté, tempérance et piété; force aussi, quoique d'une manière un peu confuse; foi surtout et espérance et charité; tout cela était inculqué au gré des circonstances. L'art de l'éducateur était de saisir les mille occasions d'une vie de communauté pour former à la vertu. Mais tout cela était rattaché à la grande discipline intérieure de l'oraison. C'en était une préparation. Toute la vie du clerc semblait conçue en fonction de cette bienheureuse oraison. La cascade de « préparations », tour à tour lointaine, prochaine et immédiate, nous centrait résolument sur ce qui, enfin, cesserait d'être un acheminement. Et le cœur de l'oraison s'appelait une « communion », toutes les puissances de l'âme y étant de fait, concentrées et reposées sur le Maître intérieur. C'était le sommet de la montagne sainte. Rien de plus grand. Rien de plus saint.

La fidélité dans les autres exercices était ainsi une condition de la réussite qui, seule, après tout, importait. Ces exercices étaient de deux types, faits en communauté, ou en privé. En privé, nous faisions chaque semaine l'exercice du chemin

de Croix, chaque jour, quinze minutes de visite au Saint-Sacrement, une lecture d'Ecriture Sainte, et une autre de quelque auteur de spiritualité; avant et après chaque déplacement (cours, repas, récréations, promenades) nous passions quelques secondes devant le tabernacle; à titre de conseil, nous étions invités à réciter en tout ou en partie, le petit office de la Sainte-Vierge. En public, nous avions les prières du matin et du soir avec des formules empruntées au catéchisme diocésain, bonnes certes, et mille fois approuvées par la censure ecclésiastique, sans cesser d'être des prières privées; avant le repas de midi, nous avions, en salle d'exercices, un grand quart d'heure consacré successivement à la lecture d'un ou deux chapitres du Nouveau Testament et des « Examens particuliers » du vénérable et, paraît-il, toujours actuel (!) M. Tronson. Au début de l'après-midi, nous récitions, habituellement au grand air et par petits groupes, un chapelet médité. Comme cérémonies liturgiques, il y avait la Messe, basse en semaine, chantée solennellement le dimanche et aux fêtes importantes; ces mêmes jours, Vêpres et Complies. Les bénédictions du Saint Sacrement étaient assez fréquentes, plus que les messes chantées.

Le cadre ainsi aménagé à la formation des clercs était donc abondamment religieux. L'intention était manifeste de créer de fortes habitudes de prière personnelle et de ramener toute la vie vers l'Unique Nécessaire, atteint dans l'oraison, en esprit et en vérité. Tous ces rappels, toutes ces reprises, ces continuelles remises en présence de Dieu devaient marquer leur empreinte. De fait, laissez-les produire leurs fruits et vous voilà conduits comme naturellement à l'union à Dieu. Une pareille trame d'exercices spirituels sous-tend de prière toutes les activités d'une vie scolaire, et, grâce aux ascèses qui y sont incluses ou adjointes, éclôt normalement en abondantes fleurs d'oraison.

Mais cette trame n'est pas liturgique. Ou du moins, elle ne l'est que par son interférence quotidienne avec l'Eucharistie célébrée et reçue. Cela d'un certain point de vue (j'allais dire « du point de vue ontologique ») sauve tout; car l'interférence ne saurait être accidentelle et même si la célébration ne revêt pas tout l'aspect communautaire désirable, l'Eucharistie n'est jamais affaire privée, et un système d'éducation chrétienne ne peut pas ne pas graviter autour d'elle et recevoir d'elle son sens communautaire. Mais d'un autre point de vue,

à la fois psychologique et canonique, il est impossible de dire que cette trame d'exercices est liturgique. Car à l'Eucharistie, l'Eglise a fait un cadre opulent de prière publique (publique au sens fort et canonique), et ce n'est pas ce cadre-là qui est employé pour la formation spirituelle des ministres de l'Eglise.

Dès les premiers jours de mon entrée au Séminaire, j'apprenais à méditer selon MM. Olier et Hamon, à m'examiner selon M. Trouson. Mais je n'ai eu en main un livre d'heures canoniales que quelques semaines avant mon sous-diaconat, après plusieurs années de formation cléricale. Et quand cette prière publique de l'Eglise est devenue pour moi une obligation de chaque jour, il a fallu qu'elle trouve place, par une récitation privée, dans le cadre ancien qui demeurait inchangé, où des formules de valeur non canonique et privée étaient publiquement récitées. Dès son apparition dans ma vie cléricale, la prière officielle tombait en porte-à-faux dans un cadre constitué sans elle. Il est dommage qu'une longue pratique rende tant de prêtres insensibles à cette anomalie qui, pour un saint Augustin ou un saint Pierre Damien aurait fait figure de scandale, comme d'un renversement contre la nature des choses. Cette prière publique toujours dite en privée! et ces exercices « privés » (au sens de non canoniques) toujours faits en public!

Il y a là un évident paradoxe et qui a plus de répercussion qu'on ne pense dans la vie du clergé : que des prêtres, plus tard veuillent, lors d'une récollection ou d'une retraite, réciter publiquement les heures de leur office, ils en seront incapables, n'en ayant appris nulle part la technique (2). Qu'ils veuillent organiser lors de quelque grande réunion de prêtres une veillée de prières, ils n'y emploieront pas les trésors de

(2) Ils seront capables, certes, de lire ensemble les heures de l'office. Mais ceux qui ont entendu certains essais de ce genre avoueront qu'ils n'ont souvent, aucune beauté; il y a un art de la récitation en commun qui suppose toute une discipline consentie. Et puis dire l'office ensemble n'est pas encore le dire selon toutes les rubriques de la récitation chorale, et cela seul est cependant la vraie récitation publique. J'ai gardé le souvenir particulièrement douloureux d'une retraite pastorale où les 160 prêtres récitaient leur office « ensemble » en circulant sous un cloître, en colonne par quatre, ce n'était pas de tous points édifiant; de quoi éloigner les âmes religieuses d'une récitation en commun. J'aurais cependant étonné ces prêtres en leur disant que leur pratique n'avait rien d'une vraie récitation publique.

la prière officielle (3)! Qu'ils aient à diriger la prière des fidèles pendant une cérémonie liturgique, ils chercheront souvent dans un sens parallèle, les fidèles disant ou chantant des formules privées ou des chœurs parlés pendant que le célébrant dit les formules officielles! Qu'ils aient à alimenter leur propre vie contemplative, ils montreront une prédilection pour les livres de dévotion privée, et réserveront les livres liturgiques pour les moments de leur fonction publique! Comment feraient-ils autrement, alors que, dès le séminaire, cadre de vie spirituelle et cadre de vie liturgique leur sont apparus comme hétérogènes et n'ont jamais été réduits à l'unité.

Il faut bien entendre ce qui précède. S'il y a ici une accusation, c'est d'un certain renversement des perspectives, non d'une absence de formation liturgique. Car on parle beaucoup de liturgie dans les Séminaires. Et si on y insiste de toutes manières sur la vie intérieure et ses exercices, on met en grand relief aussi le rôle eucharistique du prêtre. On cite et commente abondamment le *imitamini quod tractatis* du Pontifical. On montre la vie d'union à Dieu comme la préparation et le rejaillissement du sacerdoce vécu selon toutes ses exigences, et notamment selon son exigence liturgique, le prêtre étant constitué médiateur dans l'oblation du sacrifice et dans la prière au nom de tous. Il est essentiellement un ministre et on le répète de toutes manières au jeune clerc. Sa vie spirituelle doit être digne d'un député aux fonctions hiérarchiques du culte. Oui, tout cela est dit dès le début du Séminaire et le traité théologique de l'Eucharistie, où il est bien fait, met en un singulier relief et dans leur conjonction, les rôles juridique et spirituel du prêtre à l'autel.

Le manque d'unité signalé plus haut entre deux aspects de la formation cléricale n'est sans doute pas dû à une erreur spéculative, mais à une attitude pratique. L'enseignement est exact. Mais si le lien est dans les idées des maîtres, il n'est pas dans les faits, dans la perpétuelle leçon de choses que suppose l'éducation complète. Le cadre de vie ne concorde pas avec ce que l'on dit de la liturgie.

---

(3) Je songe à la si belle veillée sacerdotale organisée à Saint-Sulpice, en mars dernier autour de la châsse de Sainte-Thérèse de Lisieux! Après ces deux heures de prières *en public*, aucun des participants n'était plus avancé dans sa prière *publique*, et chacun a dû reprendre *en privé*, la récitation de Complies et de Matines.

Aussi le séminariste ne réalise-t-il pas l'amplitude du mot *liturgie*. Il a une tendance quasi-invincible à identifier *liturgie* et *rubrique;* en lui, le premier mot évoque d'emblée le second et semble s'y limiter; encore un peu et l'obéissance extérieure à la rubrique devient la plénitude de la liturgie. Impossible à cet étage de percevoir à plein l'insertion l'un dans l'autre du liturgique et du spirituel. Dans la présentation qui est faite de ce spirituel, son contenu et son substrat liturgiques n'apparaissent que par occasion, par exemple, quand l'éducateur choisit de commenter le samedi l'épître ou l'évangile du lendemain, ou si quelque grande fête, Noël, Pâques ou Pentecôte, lui impose un thème emprunté au cycle liturgique. A comparer ces façons de faire avec celles qui semblent avoir été celles de jadis — je pense aux « Enarrationes super Psalmos » de saint Augustin et tant d'autres homélies de l'âge patristique; elles s'adressaient aussi aux clercs, — on n'exagérerait peut-être pas en disant que, alors le spirituel était enseigné à l'occasion du liturgique (ou du biblique) et au-dedans de lui; aujourd'hui ce serait plutôt le liturgique qui serait enseigné à l'occasion du spirituel... Ceci du moins pour l'important élément de formation que distribue l'auteur des *lectures spirituelles* (4).

Il y a bien, à côté ou en plus de ces leçons pratiques des cours de liturgie et je ne sais pas ce qu'ils sont dans l'ensemble des séminaires. Ceux que j'ai suivis étaient pauvres : tantôt une sèche énumération de rubriques à apprendre; tantôt un petit commentaire à l'école de l'histoire et plus souvent du symbolisme; ceci portant sur quelques rites ou objets de culte. Ce petit cours durait trente minutes, comme les classes de chant et à la même heure difficile en début d'après-midi. A cet enseignement on attachait assez peu de prix. Le profit était mince, et, en tous cas, s'intégrait mal dans l'unité de la vie chrétienne. Tel n'était d'ailleurs pas le but direct de ces cours.

Les répétitions de cérémonies par contre, pour les officiers des dimanches et fêtes, étaient sérieuses. Elles supposaient et faisaient passer dans les actes une solide connaissance des rubriques. On était exigeant sur ce chapitre. Il fallait des

(4) Si cette constatation est vraie, elle semble renforcer, en ce qui concerne les *Lectures Spirituelles*, les souhaits exprimés par le P. Brillet et par l'auteur anonyme de l'article des *Masses Ouvrières*.

cérémonies impeccables, faites avec beaucoup de dignité et un grand respect du mystère de l'autel. L'initiation progressive notamment aux fonctions de l'acolytat et des ordres majeurs se faisait avec sérieux et on voulait que l'esprit habitât la lettre; le mystère devait être traité avec foi et amour. Et lorsque se présentaient des circonstances liturgiques exceptionnelles, semaine sainte, Cendres, Chandeleur, ordinations surtout, on y apportait une attention plus que soignée.

Quant à la participation aux offices solennels (Messe et Vêpres) elle était, vue des yeux du corps, exactement réglée, avec un plain chant souvent bien exécuté et un chœur discipliné. Vue des yeux de l'âme, il est difficile d'en parler. Il semble toutefois que les grand'messes — celles du séminaire, et plus encore celles de la cathédrale — avaient un je ne sais quoi de rigide, de compassé, de froid, moins intime en tous cas que les messes basses. Et on trouvait bon l'usage de n'avoir comme messes de communion que des messes « privées ». Cela semblait plus pieux, plus recueilli, parce que plus silencieux et donc plus proche de l'esprit d'oraison. Les messes chantées en semaine étaient la grande exception. Autant dire qu'on ignorait les messes de communion chantées. On préférait, chaque dimanche, avoir deux messes, l'une de communion, l'autre toute solennelle, plutôt que de viser à l'unité! On prétextait parfois le manque de temps pour ne pas réciter l'office de façon communautaire, et par ailleurs on faisait de l'émiettement.

Bref, si la formation spirituelle s'appuyait sur un tout capable, à la rigueur, de se suffire, la liturgie n'y jouait pas son rôle natif. Elle ne semblait pas l'éducatrice première de l'esprit d'oraison.

Les historiens apporteraient ici un témoignage utile. Ils diraient quand et comment la prière publique de l'Eglise a cessé d'être la prière collective de fait du clergé des paroisses, pour devenir une récitation privée, et l'espèce de retournement des positions qui a caractérisé la spiritualité des temps modernes, souvent plus individualiste que communautaire. Ils diraient quelles influences ont déterminé, après le Concile de Trente, les fondateurs des séminaires modernes, et notamment, en France, saint Jean Eudes, saint Vincent de Paul, et M. Olier, ces fortes personnalités très en contact avec les populations de chez nous; très au contact aussi avec le clergé français d'alors; et ce qui a décidé en tel ou tel sens

leur position spirituelle. On ne dira jamais trop certes, ce que doit la France chrétienne à ces géants. Trois siècles durant, leur spiritualité a nourri nos séminaires et nos prêtres et leur formule de formation du clergé n'a subi jusqu'à ce jour que des retouches assez secondaires (5).

Ce sont encore les sociétés de prêtres fondées alors pour la direction des séminaires qui jouent le grand rôle dans la formation du clergé de France, elles demeurent très fidèles à l'esprit de leurs origines — et qui donc leur en ferait grief? Où les prêtres d'un diocèse sont formés par le clergé local, on s'y réfère constamment aussi aux formules spirituelles arrêtées par les grands fondateurs du XVII^e^ siècle, en des années où déjà la notion de « prière publique » était devenue d'une canonicité assez abstraite, sortie du cadre de la vie pratique des clercs. Une étude comparée des positions des moralistes et canonistes dans leurs traités « de horis canonicis », du XIV^e^ au XVIII^e^ siècle montrerait sans doute le glissement et rendrait compte de la nécessité éprouvée par les spirituels de suppléer hors d'un cadre liturgique à ce qui était progressivement sorti de ce cadre, où s'y était réduit à des formules trop uniquement hiératiques. Car la lecture des auteurs spirituels était jadis insérée au dedans de l'office liturgique comme leçons et homélies des nocturnes; la conférence spirituelle était la « collatio » qui précédait les Complies; de même les lectures de l'Ecriture Sainte (leçon du premier nocturne, capitules de toutes les heures, leçons brèves de Prime et de Complies), et si nos pères avaient pratiqué l'examen particulier selon les méthodes modernes, ils auraient certainement inséré, pour la pratiquer, les quelques minutes nécessaires de silence ou de lecture, à l'intérieur de l'office.

Si nous souffrons depuis des siècles et souvent inconsciemment de la brisure constatée entre formation liturgique et formation spirituelle, il est bien difficile de dire quels sont les responsables : faut-il accuser les canonistes ou les spirituels? Les premiers nous ont gardé intact le cadre de la prière cléricale du Moyen-Age, mais ils ont dû pour cela consentir à ce qu'elle devienne récitation privée pour l'immense majorité des

(5) Pour qui voudrait s'en convaincre, il suffirait d'un coup d'œil jeté sur les comptes rendus des Congrès annuels de l' « Alliance des Grands Séminaires » qui a groupé pendant quelque 40 ans, la presque totalité des grands Séminaires de France.

clercs, et leur permettre, et parfois leur imposer, de dire leur office à des heures excentriques, comme l'office de nuit dès le plein midi du jour précédent, et, s'ils n'ont pu le faire plus tôt, laudes, prime ou tierce à la tombée de la nuit suivante, ce que leurs précédesseurs du Moyen-Age auraient jugé parfaitement ridicule. Les seconds nous ont valu de nouvelles méthodes d'ascétisme chrétien, efficaces certes, et qui ont enrichi le patrimoine chrétien, et je ne sais s'ils ont manqué de vigueur et d'audace pour faire le siège des fortes positions des canonistes, ou si par respect, ils ont refusé de l'entreprendre. En tous cas, plusieurs siècles d'histoire moderne ont accentué la brisure, et, à quiconque la déplore et voudra faire œuvre de remembrement, il faudra tenir compte de cette longue histoire et de l'état de fait qui en est résulté dans la mentalité du clergé et dans les méthodes des séminaires.

Le XX^e^ siècle verra-t-il, en sa seconde moitié, une marche vers ce remembrement? Il est permis de le penser, tant les appels en ce sens sont nombreux et partout exprimés. Si beaucoup de séminaires de France souffrent en nos années d'une véritable émigration vers les noviciats, la « question liturgique » n'y est certainement pas étrangère; beaucoup de jeunes répudient à l'avance un cadre de vie qui ne répond pas à leurs aspirations communautaires et dans plus d'un diocèse se trouvent ainsi liés les problèmes du recrutement sacerdotal et d'un nouveau statut liturgique et en partie communautaire du clergé diocésain. Et dans la mesure où le recrutement des séminaires est tributaire des mouvements d'Action Catholique, la question se posera chaque jour de façon plus aiguë. Car on est exigeant, en Action Catholique, pour ce qui concerne la prière liturgique, et on n'y tolère pas de restaurations en contreplaqué. Les jeunes formés à cette école donneront à leurs enfants une sensibilité chrétienne spécialement vivace sur ce point. Un incontestable renouveau liturgique fleurit de nos jours et surtout dans les milieux d'où sortiront les prêtres de demain. Le besoin de vérité et d'unité de la génération qui monte réclamera du clergé une connaissance de la liturgie par le dedans *ex intimis visceribus*, et non pas seulement ni surtout par les rubriques. Le profond appel jailli dans l'Eglise du souffle de l'Esprit et qui, à tant d'âmes de chez nous, fait redécouvrir des trésors, affectera nécessairement la formation du clergé, premier intéressé à l'affaire et premier bénéficiaire de tout ce qui le touche d'aussi près.

Il est ridicule de jouer au prophète. Et il est impossible de dire quelles voies concrètes suivra l'évolution ici pressentie. Son esprit, sauf erreur, sera d'un remembrement, d'une synthèse.

Le droit de l'Eglise confie aux Evêques, et à eux seuls, la responsabilité de la formation des clercs. Ils sont princes dans l'ordre sacerdotal et eux seuls, penchés sur les besoins des âmes, sont qualifiés pour orienter dans tel sens qu'ils jugent nécessaire, les éducateurs de leur clergé. Eux-mêmes, pris individuellement, sont d'ailleurs limités dans leurs initiatives par la législation commune. Mais il se trouve que cette législation, au moins pour ce qui concerne la prière publique, n'atteint les séminaristes qu'à partir de leur sous-diaconat, et laisse pour les premières années de la formation cléricale le champ libre à bien des initiatives. Quelques séminaires en ont profité pour adopter quelques éléments de la prière canoniale traditionnelle, Prime et Complies par exemple, qui remplacent alors les prières du matin et du soir (6); ici où là, on dialogue maintenant la messe de chaque matin, on chante Tierce ou Sexte ou None ou tout cela successivement, à l'occasion de quelque grande fête.

Ce sont encore de bien timides réalisations mais assez significatives de ce que beaucoup voudraient transformer. Une remarque s'impose cependant : chercher à introduire dans les séminaires le cadre canonial tel que le comporte aujourd'hui la prière officielle, est un essai condamné à l'avance. Les motifs qu'avaient les fondateurs du XVII^e^ siècle de ne pas l'utiliser sont toujours valables; ils sont même plus criants au XX^e^ siècle qu'au XVII^e^ : ce qui était au XVII^e^ siècle inadapté à la vie des séminaires, l'est davantage de nos jours, et pourquoi former à une initiation chorale des futurs prêtres qui, dans le ministère, ne diront jamais leur office en public, dont le cadre de vie, même fidèle à un strict règlement personnel, sera scandé par d'autres principes? Lorsque saint Benoît a écrit sa Règle, il a ordonné le psautier monastique et les heures de la psalmodie en fonction de la vie concrète de ses moines; et ainsi firent tous les grands fondateurs des institutions religieuses anciennes, laïques ou cléricales. Quiconque a séjourné chez les cisterciens peut se rendre compte de ce

(6) C'est le cas à Lisieux au Séminaire de la Mission de France, et pour les Complies, au Séminaire des Carmes, à Paris.

qu'est une vie rythmée par la liturgie; mais la répartition horaire y est demeurée ce qu'elle était au Moyen Age et selon les horloges gallo-romaines. Un office de nuit divisé en veilles, et un office de jour divisé en 6 heures, vécus à la lettre, seraient dans un séminaire du XX[e] siècle et dans la plupart des vies de prêtres d'aujourd'hui un complet anachronisme et une impossibilité (7). Le bréviaire a une histoire. Et il n'est pas nécessaire de penser que son dernier chapitre est écrit *ne varietur*. Les origines de la distribution horaire de l'office demeurent en partie obscures mais il semble établi qu'il y eut là un double apport, inégal, du clergé d'une part, des milieux monastiques de l'autre; et les historiens semblent admettre, ce qui n'étonne personne, que le morcellement en veilles nocturnes et en petites heures diurnes est d'origine monastique. Le vieil office canonial pré-monastique était probablement plus simple, avec quelques blocs de prière le matin, à midi, le soir. C'est ainsi que les heures majeures de notre bréviaire seraient d'origine cléricale, les heures mineures d'origine monastique. L'Eglise changera-t-elle un jour le bréviaire des clercs? Renoncera-t-elle notamment à l'actuelle et plus que millénaire distribution des heures de l'office? Elle seule, en tous cas, en est juge. Elle a eu d'abondantes raisons pour codifier comme elle l'a fait la prière rituelle et en imposer le cadre tout fait aux fondations religieuses et cléricales des temps modernes; l'individualisme est, en effet, le plus redoutable ennemi de la prière liturgique et la spiritualité moderne qui en est plutôt imbue devait, pour ne pas déteindre sur la prière liturgique, la trouver résistante, inattaquable et comme emmurée en ses positions (8).

Qu'en sera-t-il demain? L'Eglise jugera. On ne peut cependant s'empêcher de songer à ce que serait un séminaire avec un cadre liturgique composé en fonction de la vie concrète du clerc contemporain, et une formation spirituelle intégralement donnée à l'intérieur de ce cadre. Les éléments majeurs

---

(7) L'expérience toujours actuelle des vieux ordres canoniaux fournirait des exemples abondants. On peut en croire l'auteur de ces lignes. Il voit chaque jour la difficulté dans les horaires conventuels qui doivent être des compromis entre un horaire médiéval de prière liturgique et un horaire de vie moderne. Mener en plein Paris la vie dominicaine intégrale aide à bien poser la question.

(8) Cette constatation a été faite notamment par le P. Morin, de l'Oratoire, dans son remarquable rapport : *Pour un mouvement liturgique pastoral.*

de la prière publique de l'Eglise ne changeront certainement jamais. Elle sera toujours à base de psaumes — et le principe semble bien acquis désormais de réciter intégralement chaque semaine le psautier —; elle comportera toujours d'abondances lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament; elle en reprendra toujours les versets les plus significatifs dans des morceaux antiphoniques ou responsoriaux; elle résumera toujours les intentions de la prière collective dans une oraison finale que le génie latin a fait chez vous brève et souvent un peu froide, mais à la beauté de laquelle aucun occidental ne voudrait renoncer.

Mais une adaptation à l'usage des séminaires pourrait modifier le cadre de tout cela et le refondre en fonction de la vie du prêtre contemporain. A titre de suggestion et pour faire entendre ma pensée, voici en quel sens pourrait peut-être se faire l'évolution. Les exercices du matin dans nos séminaires actuels comportent souvent prière du matin, méditation, litanies du Saint Nom de Jésus, Messe et action de grâces. Cet ensemble un peu disparate serait remplacé par un autre ensemble, de ton plus liturgique, une bonne psalmodie récitée ou chantée qui pourrait englober l'actuel contenu de Prime et Tierce, et où s'intégrerait fort bien un temps de silence, l'oraison, et la célébration eucharistique, celle-ci devrait de plus en plus tendre à la Messe de communion chantée. On envisagerait de la même manière les « exercices » de fin de matinée ou de début et fin d'après-midi et de soirée, le souci étant partout le même, de faire de l'unité en utilisant les données les plus traditionnelles de l'authentique prière canoniales et en y insérant à leur juste place, les éléments modernes qu'on estimerait nécessaires à la vie du clerc d'aujourd'hui et qui apporterait un enrichissement à la vieille formule. L'objection « à quoi bon, puisque le prêtre dit toujours son bréviaire isolément », perd toute sa force si l'office liturgique devient l'encadrement effectif de sa prière même solitaire; et ceci rendrait tellement plus heureuses les occasions où des prêtres, se rencontrant, diraient choralement un office plus vivant, faciliterait aussi l'organisation toujours laborieuse des communautés sacerdotales instaurées. Pour tenter ce remembrement avec chance de succès, il faudrait des hommes profondément nourris de la sève traditionnelle de la liturgie et très au fait des conditions de vie du clergé contemporain. Leur travail devrait aboutir non à un concordisme, mais à une

authentique synthèse. Tant mieux si des éléments désuets devaient disparaître dans l'édification de ce tout.

J'ai rêvé. Et l'idée suggérée ci-dessus est pure imagination. Qu'un séminaire audacieux tente des réalisations dans cette voie avec les autorisations et les contrôles épiscopaux, on n'aura pas abouti pour autant à ce qui était cherché. On aura fait œuvre privée; on ne se sera pas établi au cœur de la prière publique, une prière n'étant publique que par approbation canonique. En voulant faire œuvre liturgique, on n'aura fait qu'une para-liturgie. Et n'aura-t-on pas détruit en voulant édifier?

Regardons-y de près. Il est certain que l'introduction dans quelques séminaires d'un régime du type de celui suggéré ci-dessus n'aurait d'abord aucune valeur canonique; une approbation canonique ne s'obtient jamais dans l'Eglise qu'après un temps assez long de probation. Le cadre de vie constitué sur des bases nouvelles ne serait donc qu'une œuvre privée. Mais quelle est l'autorité canonique exacte du cadre actuel des séminaires de France? Si les responsables des séminaires estimaient opportun de réaliser chez eux une synthèse de ce que les temps modernes ont trop divisé, l'œuvre privée qu'ils mettraient sur pied serait, canoniquement, d'une autorité égale à celle que trois siècles d'histoire, malgré les plus beaux états de service, ne sont pas parvenus à « canoniser » et qui semble mise en question aujourd'hui.

Au départ, la formule nouvelle n'aurait pas valeur de prière publique; à l'Eglise seule appartient de déclarer un jour si elle doit ou non le devenir; mais elle en serait incontestablement plus proche que le cadre actuel et elle irait immédiatement à l'intégration réciproque du spirituel et du liturgique; la prière dite en public, à la chapelle du séminaire ou en salle d'exercices, pour n'être pas encore une authentique liturgie, n'en seraient pas moins des extraits de liturgie; l'oraison privée baignerait dans un climat nouveau et l'introduction du bréviaire, même avec son actuelle économie, serait moins celle d'un cadre nouveau à côté d'un cadre ancien; il serait manifeste que la liturgie suffit à être le cadre, qu'elle est faite en fonction de cela.

Formation spirituelle et formation liturgique s'appellent l'une l'autre. Elles doivent ne faire qu'un pour le prêtre, homme de la liturgie, dont la fonction première est le service de l'Eucharistie, et dont saint Paul présente quelque part la

fonction conjointe — celle de prêcher la parole de Dieu — comme une liturgie encore (9).

Analysant les tendances spirituelles de notre milieu de siècle, *La Vie Spirituelle* y reconnaissait un besoin de vérité intégrale, notamment de cette vérité de la vie qui établit une complète unité entre ce que l'on est et ce que l'on fait. Cette synthèse existe au cœur même de la liturgie — gestes et paroles — elle traduit toute la vie de l'Eglise. En souhaitant d'y être pleinement initiés, les jeunes clercs d'aujourd'hui entendent l'appel de l'Eglise elle-même, une dans sa prière et dans son culte comme elle est une dans sa foi et dans la vie de ses spirituels.

fr. Jourdain BONDUELLE, O. P.

(9) *Rom.*, XV, 16.

Saint Augustin prédicateur de la Charité fraternelle

dans ses commentaires sur saint Jean.

I

Le jour de Pâques 413, saint Augustin qui, depuis trois semaines, commente à ses ouailles le IV^e^ Evangile, décide de lui substituer temporairement un texte plus directement adapté à la joie pascale et susceptible de fournir au prédicateur des développements limités au cycle des fêtes. Il choisit la 1^re^ épître de saint Jean (1). « Ainsi, dit-il, si nous interrompons quelques temps son évangile, nous ne

(1) La chronologie suivie ici est celle qui a été établie par le R. P. Zarb, O. P., de préférence à celle des Mauristes. Depuis ceux-ci, on datait communément l'ensemble des commentaires sur Saint-Jean de l'année 416. Le P. Zarb divise les traités en deux séries : 1° traités I-LIV, 2° traités LV-CXXIV. La 1^re^ série date de 413. Elle a été momentanément interrompue à Pâques, après le traité XIII, pour laisser place aux dix traités sur la 1^re^ épître de saint Jean. La 2^e^ série date de 418. Cfr. R. P. Zarb, *Chronologia Tractatuum s. Augustini in Evang., primamque epist. Joan Apost.*, Rome, 1933 (tiré à part de « Angélicum », X, 1933, pp. 50-110).

le quittons pas en commentant son épître. Nous le quittons d'autant moins que cette épître si douce à tous ceux qui ont le palais du cœur assez sain pour goûter le pain de Dieu, épître si célèbre dans la sainte Eglise de Dieu, est surtout un éloge de la charité » (2). Voilà le secret du choix d'Augustin. « Quel est le prix de la charité, l'Ecriture entière le rappelle. Mais je ne sache pas qu'elle y insiste ailleurs plus qu'elle ne le fait ici » (3). Le texte adopté convenait si bien à son intime penchant qu'il ne put en maintenir le commentaire dans le temps prévu. Comment fut-il demeuré fidèle à cette discipline quand l'apôtre lui-même dans son épître l'entraînait invinciblement hors des limites fixées en n'abordant jamais un sujet que « pour revenir toujours à la charité » (4)? La charité... Le prédicateur voudrait en emplir le cœur de ses auditeurs. « Nous vous en prions, nous vous en supplions dans le Seigneur! ce que vous avez entendu, gardez-le dans votre mémoire, et pour ce qui reste à dire jusqu'à la fin de cette épître, revenez avec toute votre attention, écoutez attentivement. Ouvrez le cœur à la bonne semence : arrachez les épines pour qu'elles n'étouffent pas la bonne graine mais pour que, au contraire, le blé pousse et que le cultivateur, satisfait, vous prépare la grange au froment au lieu des feux de paille » (5). C'est un enivrement. « Plus je parle volontiers de la charité, moins je voudrais voir finir cette épître. Il n'y en a pas de plus chaleureuse à recommander

(2) *In epist. I Joan.*, prolog., P. L. XXXV, 1977.
(3) *Ibid.*, tract. V, 12, 2019.
(4) *In epist.*, tract. V, 7, 2015.
(5) *Ibid.*, 12, 2019.

la charité, pour nous il n'y a pas d'enseignement plus agréable, de breuvage plus bienfaisant » (6).

L'événement public conspirait avec le sentiment personnel dans le choix d'Augustin. En cette année 413, l'Afrique chrétienne avait un urgent besoin d'entendre cet enseignement et de se rafraîchir à cette coupe. Le schisme donatiste la déchirait à l'intérieur et bientôt elle allait frémir aux sourds grondements qui présageraient son écroulement sous les coups des Barbares servis par la mollesse et les dissensions de ses défenseurs.

Nous n'avons pas, aujourd'hui, un moindre besoin que les gens du Ve siècle d'un rappel aux larges intelligences et aux fermes courages de la charité fraternelle pour recouvrer l'unité et la paix dont le tourment nous poursuit au milieu même de nos mortelles divisions. Mêlons-nous donc à l'auditoire vibrant qui, jadis, écoutait Augustin lui commenter le précepte de l'amour entre les hommes. Il faudrait un gros volume pour recueillir les pensées profondes, les paroles ardentes dont Augustin a semé toute son œuvre sur un sujet qu'il n'a jamais abordé qu'avec un cœur brûlant et une plume intarissable. Nulle part il ne s'est penché avec plus d'effusion qu'en ses deux commentaires sur le IVe évangile et la Ire épître de saint Jean. Nous nous en tiendrons à ces deux ouvrages. La moisson sera lourde encore.

Ce qui semble avoir frappé d'abord saint Augustin, c'est l'originalité du précepte chrétien de la charité fraternelle et sa puissance de rénovation du monde.

---

(6) *In epist.*, tract. VIII, 14, 2044.

Mais « les lendemains qui chantent » promis à nos espoirs impatients n'entendront que les décevants refrains du passé s'ils ne vibrent de ce cantique qui jadis « a fait naître les monastères », l'*ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*, si « la trompette de ralliement » des chrétiens d'autrefois ne retentit à nouveau pour nous rassembler comme « elle a retenti en tout l'univers et a rassemblé ceux qui étaient divisés » (7).

Des hommes nouveaux

Si le monde peut être rajeuni, il le sera par le *commandement nouveau* du Seigneur : *Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* Comment donc? écoutons saint Augustin :

> Il renouvelle celui qui l'entend ou, mieux, celui qui le met en pratique. Mais il ne s'agit pas de n'importe quel amour. Il s'agit de cette dilection que le Seigneur a distinguée de l'amour charnel en précisant : *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* Maris et femmes, parents et enfants, s'aiment mutuellement, et tous ceux qu'unit un devoir humain — pour ne rien dire de l'amour coupable et condamnable des adultères, hommes et femmes, des débauchés et des courtisanes, de tous ceux qui sont en relation non par les servitudes humaines mais par les turpitudes où se ruine la vie humaine. C'est donc bien un commandement nouveau que le Christ nous a donné de nous aimer les uns les autres comme lui-même nous a aimés. C'est cet amour-là qui nous renouvelle pour faire de nous des hommes nouveaux, les héritiers du Nouveau Testament, les chantres du cantique nouveau. C'est cet amour-là, frères très chers, qui a renouvelé aussi les justes d'autrefois, Patriarches et Prophètes, comme plus tard il a renouvelé les bienheureux Apôtres,

(7) *In Psalm.* CXXXII, P. L. 36, 1730.

> lui qui aujourd'hui renouvelle les nations et façonne, rassemble le genre humain tout entier, répandu comme il est à travers l'univers, en un peuple nouveau, en fait le corps de cette nouvelle épousée du Fils unique de Dieu dont le Cantique des Cantiques demande : *qui est celle-ci qui s'élève toute blanche?* (VIII, 5). Toute blanche, parce qu'elle est toute nouvelle. Et comment toute nouvelle si ce n'est par le commandement nouveau? (8).

Au milieu de la vétusté croissante du monde, un homme nouveau resplendit de toute la jeunesse de son cœur : le disciple du Christ. *Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres* (9). A l'amour fraternel, dit Jésus, non aux merveilles que vous accomplirez en mon nom. Que cette mise au point est précieuse ! Nous sommes si enclins à substituer ce que nous faisons à ce que nous sommes, à couvrir la médiocrité de notre vie personnelle par nos succès apparents ou réels, les demi-sincérités secrètes de notre christianisme par la générosité, voire l'héroïsme des « œuvres » extérieures. Saint Augustin, lui, n'est pas dupe. Quand le Seigneur déclare que c'est sur l'amour fraternel qu'on nous reconnaîtra pour chrétiens,

> C'est comme s'il disait : ceux qui ne sont pas mes disciples partagent avec vous certaines de mes faveurs, la nature bien sûr, la vie, le sens, la raison et ces ressources qui sont communes aux hommes et aux bêtes, mais même le don des langues, les mystères, le don de prophétie, de science, de foi, l'abandon de la fortune aux pauvres et le sacrifice de la vie sur les bûchers. Mais parce qu'il leur manque la charité ils ne sont que des *cymbales retentissantes, ils ne sont rien*, et *tout cela ne leur sert à rien* (10). Ce n'est donc pas dans ces sortes de privi-

(8) *In Joan*, tract. LXV. I, P. L. 35, 1808. Augustin commente le texte du Cantique d'après la version des Septante qui porte en surcharge *dealbata*.
(9) *In.*, XIII, 35.
(10) *I Cor.*, XIII, 1-3.

lèges que j'accorde, si excellents soient-ils, dont peuvent jouir aussi bien ceux qui ne sont pas mes disciples, c'est dans votre amour les uns pour les autres qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples (11).

On connaît le diptyque piquant du saint et du dévot : le dévot qui ne pense qu'à devenir un saint et le saint qui ne pense qu'à servir Dieu. Le dévot absorbé par les pratiques de sa sanctification en oublie ses frères et ne trouve pas Dieu, le saint qui s'oublie lui-même trouve Dieu en ses frères (12). Peut-être les hommes se laissent-ils prendre à la religion ponctuelle du dévot et méconnaissent-ils le saint dont ils ne saisissent pas la hauteur de pensée et la liberté chrétienne de ses attitudes. Devant Dieu heureusement

C'est la charité seule qui distingue les fils de Dieu des fils du diable. Que tout le monde se signe du signe de la croix, que tout le monde réponde : *amen*, que tout le monde chante : *alleluia*, que tout le monde ait reçu le baptême, hante les églises, qu'on soit un pilier d'église, rien de tout cela ne distingue les fils de Dieu des fils du diable hormis la charité. Ceux qui possèdent la charité sont nés de Dieu, ceux qui ne la possèdent pas ne sont pas nés de Dieu. Voilà le grand signe, voilà la grande distinction (13).

Sans doute sommes-nous d'accord là-dessus avec Augustin. Notre horreur pour tous les formalismes, pour toutes les façons d'hypocrisie que peut revêtir la vie des chrétiens en témoigne avec notre estime pour la droiture des incroyants de bonne volonté et la conviction de leur salut en celui qui ne s'arrête point à nos protestations, mais sonde nos cœurs.

---

(11) *Ibid.*, 3, 1809.
(12) R. P. Bruckberger, O. P., *La valeur humaine du saint*, 1944.
(13) *In epist. Joan.*, tract. V, 7, 2016.

Pourtant plus d'une fois, notre perspicacité est prise en défaut. Nous classons les hommes d'après leurs actes et nous ne prenons pas garde à une certaine qualité de ces actes qui révèle le vrai chrétien ou trahit le faux disciple sous les apparences d'une identique vertu. Comme il est bon d'entendre avec quelle vigueur Augustin s'explique sur le principe qui inspire ses jugements lucides à l'endroit des hommes confiés à ses soins de pasteur.

> Voici le Christ : le Père le livre, Judas aussi le livre. Le geste est le même en apparence. Judas est un traître alors, Dieu le Père aussi est un traître? Loin de nous une telle idée! dis-tu. Mais ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'Apôtre; *le Père n'a pas épargné son propre Fils, il l'a livré pour nous tous* (14). C'est le Père qui l'a livré et c'est lui-même qui s'est livré. *Il m'a aimé et il s'est livré lui-même pour moi,* dit encore l'Apôtre (15). Or si le Père a livré le Fils, si le Fils s'est livré lui-même, Judas qu'a-t-il fait? Livrer le Christ c'est l'œuvre du Père et c'est l'œuvre de Judas, il n'y a là qu'une seule et même chose de faite. Mais alors quelle différence y a-t-il entre le Père qui livre son Fils, le Fils qui se livre lui-même et Judas le disciple qui livre son maître? Cette différence, c'est que le Père l'a livré par amour et Judas par trahison. Vous voyez donc qu'il faut regarder non ce que l'homme fait, mais en quel esprit, dans quelle intention il le fait... Une intention différente différencie les actions. Encore que la chose soit la même si nous l'apprécions selon la diversité des intentions, nous constatons que celui-ci est digne d'amour, celui-là digne de châtiment, l'un digne de louange, l'autre digne de blâme. Telle est la force de la charité. Constatez qu'elle seule fait la différence, constatez qu'elle seule distingue les actions des hommes (16).

(14) *Rom.*, VIII, 32.
(15) *Gal.*, II, 20.
(16) *Ibid.*, tract. VII, 7, 2032-2033.

« Aime et fais ce que tu voudras »

Des exemples plus familiers empruntés à la vie quotidienne nous ferons mieux saisir la pensée d'Augustin : seul importe l'amour en ce que nous faisons, nous les hommes qui peut-être serions moins impressionnés par l'exemple de l'amour en Dieu. Eh bien, prenons avec Augustin un homme qui soit à la fois père de famille et marchand d'esclaves : il corrige sévèrement son fils et il flatte sa marchandise... Evidemment, à ne considérer que la matérialité des choses, on préfère la flatterie aux coups. Mais regardons plus au fond.

> C'est la charité qui frappe, c'est la méchanceté qui flatte. Voyez donc ce que nous soulignons : les actions humaines ne se différencient qu'en vertu du principe de la charité. Bien des choses sont possibles qui ont un air agréable et qui n'ont pas la charité pour principe. C'est que les épines aussi portent des fleurs. Il y a des choses apparemment déplaisantes, apparemment dures et qui pourtant répondent à une tactique inspirée de l'amour. Une consigne concise t'est donnée une fois pour toutes : aime et fais ce que tu voudras! Gardes-tu le silence? Garde le silence par amour. Parles-tu? Parle par amour. Tu corriges? Corrige par amour. Tu pardonnes? Pardonne par amour. Que la charité soit enracinée en toi : de cette racine ne peut sortir que du bien (17).

Aimons-nous donc les uns les autres : ce que nous ferons alors ne pourra être qu'excellent car « qui

---

(17) *Ibid.*, 8, 2033. On remarquera, à la suite de M. Comeau (*Saint-Augustin exégète du IVe Evangile*, 1930, p. 359), que dans la formule fameuse : *dilige et quod vis fac*, c'est de l'amour fraternel qu'il s'agit, non de l'amour de Dieu, comme on l'entend couramment (cf Et. Gilson, *Introduction à l'étude de saint Augustin*, 1929, p. 176). Le contexte immédiat le prouve, le contexte éloigné aussi. Augustin note en effet que dans sa Ie épître, Jean « parle continuellement de l'amour fraternel et beaucoup moins de l'amour de Dieu, autrement dit de l'amour que nous devons avoir pour Dieu » (*In I epis.*, tract. VIII, 4, 2037).

a jamais fait du mal à celui qu'il aime? Aime, il est impossible que tu lui fasses autre chose que du bien ». N'est-il pas remarquable qu'Augustin en vienne à ériger l'amour fraternel en règle même de la valeur de nos actes à l'endroit du prochain, à installer ainsi nos frères en plein cœur de notre vie intérieure? Si la charité fraternelle fonde la vie sociale des chrétiens, il faut penser qu'elle est aussi la loi de notre amitié avec Dieu, puisque notre vie la plus personnelle relève si profondément du Corps mystique dont nous sommes membres tous ensemble. L'amour fraternel paraît suffire à tout. Il est *la plénitude de la Loi.* Il serait surprenant qu'Augustin n'ait pas tiré une si grave conclusion. Mais avant de formuler avec lui cette conclusion, sa gravité même invite à s'assurer d'abord de la vérité de l'amour dont elle découle. Il est si aisé de prendre pour de la charité ce qui n'est qu'amour-propre, orgueil. « Les autres vices supposent des actions mauvaises pour exister, l'orgueil, lui, se glisse jusque dans les actions bonnes pour les tuer ». La remarque est de saint Augustin dans sa « Règle » (18). De cette maxime ascétique destinée à des religieuses, voici un commentaire extrait d'un sermon au commun des fidèles d'Hippone :

> Voyez les grandes choses que fait l'orgueil! Mettez-vous dans la tête à quel point elles ressemblent, presque trait pour trait à celles de la charité. La charité nourrit l'affamé, l'orgueil le nourrit aussi : la charité pour la gloire de Dieu, l'orgueil pour sa propre gloire. La charité habille le va-nu-pieds, l'orgueil l'habille aussi. La charité jeûne, l'orgueil jeûne aussi. La charité ensevelit les morts, l'orgueil les ensevelit aussi. Toutes les bonnes œuvres que veut faire la charité, l'orgueil les fait

(18) *Regula* (epist. 211), P. L. 33, 960.

aussi, contre elles il pousse, il lance, si l'on peut dire, ses chevaux. La charité, elle, est plus discrète : elle supprime tout ce qui donne prise à un orgueil poussé jusqu'à la folie, poussé jusqu'à la folie mais qui pousse avec lucidité. Malheur à l'homme qui a l'orgueil pour cocher! Il va inévitablement à la culbute.

Seulement qui sait, qui voit si ce n'est point l'orgueil qui pousse aux bonnes œuvres? Et comment cela? Regardons ces œuvres : la miséricorde donne à manger, l'orgueil aussi donne à manger; la miséricorde exerce l'hospitalité, l'orgueil aussi exerce l'hospitalité; la miséricorde prend la défense du pauvre, l'orgueil aussi prend sa défense. Alors quoi? Les œuvres ne nous renseignent pas. J'oserai même dire, mais ce n'est pas moi, c'est Paul qui le dit : la charité donne sa vie — l'homme qui a la charité, s'entend — elle rend témoignage au nom du Christ, l'orgueil aussi meurt et rend témoignage. L'un a la charité, l'autre ne l'a pas. Eh bien, qu'il écoute l'Apôtre celui qui n'a pas la charité : *si je distribue ma fortune aux pauvres, si je livre mon corps aux flammes sans avoir la charité, c'est sans profit pour moi* (19).

L'Ecriture Sainte nous rappelle donc de cette ostentatoire façade extérieure à l'intérieur, de ces étalages au public elle nous rappelle au dedans. Reviens à ta conscience. Laisse la fleur extérieure, examine la racine souterraine. Cette racine, est-ce la cupidité? Alors il peut y avoir apparence de bonnes œuvres, mais qu'il y ait vraiment de bonnes œuvres, c'est impossible. Cette racine est-ce la charité? Sois tranquille, il n'en peut rien sortir de mauvais. L'orgueil flatte, l'amour sévit... Mieux vaut les coups de la charité que l'aumône de l'orgueil (20).

On ne se lasse pas de ces textes débordants encore de vie.

Nous renouvellerons la face de la terre, nous dit Augustin, à la condition de nous aimer mutuellement

(19) *I Cor.*, XIII, 1.

(20) *In epist. I Joan.*, tract. VII, 9, 2041. Cfr. tract. VI, 2, 2020.

comme Jésus-Christ nous a aimés. Pourquoi? parce que cet amour fraternel fera de nous des hommes nouveaux. Seulement nous ne serons pas des hommes nouveaux au prix trop peu onéreux des pratiques de la charité fraternelle ou de l'exercice au bénéfice de la communauté de quelques privilèges merveilleux. Il y faut le sang du cœur : l'amour, le don de soi. Sinon nous ne trouverons au fond de nos belles actions que l'acide mortel de l'orgueil. Nos frères sont l'enjeu d'une incessante compétition entre la charité et l'orgueil qui les accablent de pareilles prévenances, car l'orgueil est aussi habile à se servir d'autrui sous le couvert des services rendus que la charité est inquiète de s'oublier pour le servir. Discerner les mobiles qui inspirent notre dévouement n'est pas chose aisée. C'est, finalement, à notre seule sincérité de décider. Cependant les résultats rendent témoignage à leur manière. Jamais les œuvres inspirées par l'orgueil et l'égoïsme n'ont réussi à renouveler le cœur des hommes et la face de la terre. Nous connaissons d'expérience le visage vieillot de la « philanthropie » et l'incurable stérilité de ses œuvres, son impuissance à unir les hommes. C'est que les hommes pour retrouver la confiance mutuelle et le goût de la vie n'ont pas tant besoin d' « œuvres de charité » que de simple et pure charité. Il ne nous faut que des cœurs fraternels et sans feinte pour libéder aujourd'hui les forces de fermentation jetées dans le monde par le *commandement nouveau*, qu'étouffent depuis si longtemps chez les chrétiens l'intérêt et la duplicité. *Ama et quod vis fac*, « *aime et fais ce que tu voudras* ». Cette directive donnée par le grand cœur lucide d'un saint du Ve siècle recèle le

secret de la seule vraie révolution qui nous puisse sauver du chaos.

« La plénitude de la Loi »

Lorsque dans l'Evangile revient la consigne donnée par le Seigneur aux siens de s'aimer mutuellement, il semble bien qu'elle doive résumer toute la vie chrétienne, *la Loi et les Prophètes.* Ce n'est pas saint Augustin, on s'en doute, qui en minimisera la portée. Il nous aide à en mesurer le contenu. N'y a-t-il pas quelque excès à réduire tout le christianisme et la vie des âmes à la charité fraternelle, car, enfin, n'est-il pas plus important d'aimer Dieu? Sans doute saint Paul déclare-t-il que de la foi, de l'espérance et de la charité, c'est la charité qui est *la plus grande,* mais justement il dit : *la plus grande,* ce qui suppose qu'elle n'est pas exclusive. C'est vrai, toutefois il dit aussi que *la charité est la plénitude de la Loi* (22), c'est-à-dire la somme de la vie chrétienne. En effet

> Où la charité est présente, qu'est-ce qui pourrait faire défaut? Où elle est absente, qu'est-ce qui pourrait être utile? Le démon a la foi (23) et il n'a pas l'amour. Personne n'a l'amour sans la foi. Sans doute est-ce inefficace, mais celui qui n'a pas l'amour peut espérer son pardon, tandis que personne ne peut manquer à l'espérance s'il a l'amour. Ainsi où il y a l'amour il y a nécessairement la foi et l'espérance et où il y a l'amour du prochain il y a nécessairement l'amour de Dieu. Celui qui n'aime pas Dieu comment peut-il aimer son prochain comme lui-même alors qu'il ne s'aime pas lui-même? C'est en effet un impie, un injuste. Or aimer l'injustice ce n'est évidem-

(21) *I Cor.*, XIII, 13.
(22) *Rom.*, XIII, 10.
(23) *Jac.*, II, 19.

ment pas aimer, mais haïr son âme (24). Eh bien, gardons ce commandement du Seigneur de nous aimer mutuellement et tout ce qu'il a commandé d'autre nous l'aurons fait, car nous avons là tout le reste.

Cet amour est différent de cet autre amour que les hommes se portent les uns aux autres comme hommes et c'est pour marquer cette différence que le Seigneur précise : *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.* Pour quelle raison le Christ nous aime-t-il si ce n'est pour que nous puissions régner avec lui? Aimons-nous donc nous aussi mutuellement pour cette raison-là et notre amour nous distinguera de tous ceux qui n'ont pas cette raison de s'aimer mutuellement, d'ailleurs ils n'ont pas d'amour. Quant à ceux qui s'aiment en vue de posséder Dieu, ce sont ceux qui s'aiment eux-mêmes. Ainsi c'est pour s'aimer eux-mêmes qu'ils aiment Dieu. Cette sorte d'amour n'existe pas chez tous les hommes. Il y en a peu qui s'aiment (25) *pour que Dieu soit tout en tous* (26).

Aimer nos frères, c'est accomplir la Loi, car aimer notre prochain, c'est nous aimer nous-mêmes, comme il convient que nous nous aimions, et c'est croire en Dieu, c'est espérer en Dieu, c'est aimer Dieu. Mais si la charité fraternelle est *la plénitude de la Loi,* comme il nous faut prendre garde de ne pas contrevenir à ce commandement! « Manquer à l'amour fraternel, c'est un grave péché, la source de tous les péchés » (27). Rappel opportun, si peu enclins que nous sommes à nous soucier des fautes contre autrui, tout au moins de ces fautes dont nous seuls avons conscience, puisque, pensons-nous, elles ne nuisent pas effectivement à autrui. Erreur! nous dit saint Augustin.

---

(24) *Ps.*, X, 6.
(25) *I Cor.*, XV, 28.
(26) *In Joan.*, tract. LXXXIII, 3, 1845-46.
(27) *In epist.*, tract. V, 2, 2013.

Ne croyez pas, mes frères, ne croyez pas que haïr ou ne pas aimer soit une faute légère. Ecoutez... : *celui qui hait son frère est un homicide* (28). Si donc jusqu'à maintenant on négligeait la haine contre nos frères sera-t-on aussi indifférent à un homicide perpétré au fond du cœur? La main ne s'est pas levée pour tuer un homme que déjà devant le Seigneur il y a là un homicide. Cet homme vit encore et cet autre est déjà regardé comme un assassin (29).

Ajoutons que la victime est encore en vie alors que l'assassin, lui, est déja mort. Saint Jean ne dit-il pas : *nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères? Celui qui n'aime pas demeure dans la mort* (30). « Que personne, commente Augustin, n'interroge son voisin, que chacun revienne à son propre cœur : s'il y trouve la charité fraternelle, qu'il se rassure, il est passé de la mort à la vie » (31). Il peut être certain aussi d'être *né de Dieu* (32). Etre né de Dieu, qu'est-ce que c'est? Avoir reçu le baptême, sans doute, mais il reste à voir « dans le cœur si ce qui s'est passé sur le corps s'y est accompli, si la charité s'y trouve... Si elle n'y est pas, on possède bien le caractère qui a été conféré, pourtant on n'est qu'un déserteur vagabond » (33).

« Un déserteur vagabond », c'est l'image devant nos yeux de Caïn condamné à errer après le premier fratricide. Caïn est seul, non seulement sur terre parmi ses semblables, mais, isolement infiniment plus

(28) *I In.*, III, 15.
(29) *Ibid.*, II, 2017-2018.
(30) *I In.*, III, 14.
(31) *Ibid.*, 10, 2017.
(32) *I In.*, III, 9.
(33) *Ibid.*, 6, 2015.

tragique, seul sous le ciel, en face de Dieu. Dieu repousse son offrande. Pourquoi ce refus? « parce que où il y a l'envie, il n'y a pas de place pour l'amour », explique Augustin

> Il n'y eut pas d'amour en Caïn et s'il n'y avait pas eu d'amour chez Abel, Dieu n'eut point agréé son sacrifice. Tous les deux faisaient des offrandes, l'un avec les fruits de la terre, l'autre avec les petits de ses brebis. Pourquoi, à votre avis, mes frères, Dieu a-t-il refusé les fruits de la terre et accepté les petits des brebis? Dieu n'a pas regardé les mains mais le cœur. Il a arrêté les yeux sur le sacrifice de celui dont il a vu l'amour dans son offrande. Il les a détournés du sacrifice de celui dont il a vu l'envie qui accompagnait son offrande. Ainsi la bonne action d'Abel n'exprime rien d'autre que l'Amour, la mauvaise action de Caïn n'exprime rien d'autre que la haine de son frère. Et ce n'est pas assez qu'il haïsse son frère, il jalouse ce qu'il fait et refusant de l'imiter il décida de le tuer. On vit bien alors que Caïn était un fils du diable et Abel un saint de Dieu. Voilà comment se distinguent les hommes, mes frères. Que personne ne s'arrête aux paroles, mais aux actes et au cœur (34).

De la robe sans couture a la pentecote

Poursuivi du souci de faire régner autour de soi la charité fraternelle, Augustin se heurta perpétuellement à des inimitiés, des schismes qui déchiraient son cœur comme l'Eglise en était déchirée. L'Afrique chrétienne était particulièrement travaillée par le donatisme et c'est lui qu'Augustin rencontra sans cesse au travers de sa route. A peine ordonné prêtre, il s'engagea dans une lutte sévère qui le conduisit même à des mesures de répression, mais que toujours

(34) *Ibid.*, 8, 2017.

domina le soin de la charité fraternelle. « Nous sommes frères, disait-il aux Donatistes sincères et de bonne volonté. Nous invoquons le même Dieu, nous croyons au même Christ, nous entendons le même évangile, nous chantons les mêmes psaumes, nous répondons le même *Amen*, nous entendons le même *Alleluia*, nous célébrons la même fête de Pâques. Pourquoi es-tu hors de l'Eglise et moi dans l'Eglise? » (35).

Cette question trahit chez Augustin une surprise douloureuse, un scandale insupportable à sa pensée devant l'unité brisée entre les fils de l'unique mère Eglise et la guerre fratricide qui dresse les uns contre les autres ceux qui devraient rendre témoignage au Christ par leur mutuel amour. La souffrance d'Augustin jaillit en maints sermons de ses Commentaires sur saint Jean, alors que pourtant depuis si longtemps il fait l'expérience de l'obstination, de la mauvaise foi, voire des sévices des Donatistes. Mais il ne peut s'accoutumer à voir déchirée la robe sans couture.

> Que signifie-t-elle cette robe sans couture si ce n'est la charité? Regarde cette robe que les bourreaux eux-mêmes du Christ n'ont pas partagée... Ses bourreaux n'ont pas déchiré la robe; les chrétiens divisent l'Eglise (36).

Avec ces chrétiens vêtus des lambeaux de la robe qu'ils n'ont pas eu le respect de ne pas partager, nous revenons à la Tour de Babel, aux jours où l'orgueil des hommes jetait les bases de ces inguérissables divisions dont leur impuissance à se comprendre quand ils parlent n'est que le symbole le plus appa-

(35) *Enarr. in ps.* LIV, 16, P. L., XXXVI, 639.
(36) *In Joan.*, tract. XIII, 13, 1499.

rent. Que les chrétiens se souviennent donc que, depuis Babel, est passé sur le monde le souffle de la Pentecôte! Avec lui l'Eglise est née qui a rassemblé les hommes dispersés et leur a appris à se frayer au milieu du chaos de leurs langues incomprises le chemin de leurs cœurs.

> Ce que cette tour avait dispersé, l'Eglise l'a rassemblé. D'une seule langue est sortie une multitude de langues. Ne t'en étonne pas : c'est l'œuvre de l'orgueil. D'une multitude de langues est sortie une langue unique: n'en sois pas surpris : c'est l'œuvre de la charité. Si les langues n'ont pas le même accent, dans les cœurs c'est le même Dieu qu'on invoque, la même paix que l'on garde (37).

Sans doute nous ne connaissons plus aujourd'hui les charismes qui permirent aux Apôtres de parler effectivement les langues inconnues d'eux, cependant cette preuve miraculeuse de la présence de l'Esprit et de l'unité catholique demeure dans l'Eglise, et chacun de nous peut s'en prévaloir au nom de son appartenance à l'Eglise et de l'Esprit de la Pentecôte présent en lui.

> Comment, nous dit-on, tu parles toutes les langues? Mais oui. Je les parle toutes parce que toute langue est la mienne, je veux dire qu'elle est la langue du corps dont je suis le membre. L'Eglise répandue à travers les nations parle toutes les langues. L'Eglise est le corps du Christ et de ce corps tu es membre. Eh bien, puisque tu es membre d'un corps qui parle toutes les langues, crois que tu parles toutes les langues. L'unité des membres doit son harmonie à la charité. Or c'est l'unité qui parle comme autrefois il n'y avait qu'un seul individu qui parlait (38).

---

(37) *Ibid.*, tract. VI, 10, 1430.
(38) *Ibid.*, tract. XXXII, 7, 1645.

Si nous passions véritablement de la tour de Babel au cénacle de la Pentecôte, si, au fond de nos cœurs vraiment fraternels, nous parlions la langue du prochain comme tout irait mieux! Les heurts, les scandales qui nous séparent disparaîtraient, ce serait la paix dont nous rêvons sans jamais réussir son établissement parmi nous. Pour qui aime son frère, il n'y a pas de scandale possible. Comment cela? « parce que celui qui aime son frère supporte tout pour l'unité, or c'est dans l'unité de la charité que consiste la charité fraternelle. Vous avez été offensé par je ne sais qui, par quelqu'un de méchant, que du moins vous croyez ou vous imaginez méchant, et vous vous séparez de tant d'autres qui sont bons! » (39).

C'est encore aux Donatistes que s'adresse ici Augustin. Ils affectaient de se scandaliser des pratiques baptismales des catholiques africains et pour une affaire d'us et de coutumes ils se séparaient de l'Eglise catholique. L'ironie fuse sur les lèvres d'Augustin, mais son cœur était trop profondément blessé pour céder au jeu facile du ridicule.

> Ils accusent les Africains et, eux, c'est l'univers qu'ils ont déserté. N'y avait-il pas de saints dans tout l'univers? Ou bien auriez-vous réussi à condamner des gens sans les entendre? Mais si vous aimiez vos frères il n'y aurait pas de scandale chez vous. Ecoutez le psaume : *il y a une paix profonde pour ceux qui aiment votre loi et aucun scandale* (40). Le psaume dit qu'il y a une paix profonde pour ceux qui aiment la loi de Dieu et que là est la raison qui leur épargne de se scandaliser. Quels sont donc ceux dont il assure qu'ils ne subissent ni ne donnent de scandale? Ce sont ceux qui aiment la loi

(39) *In epist.*, tract. I, 12, 1987.
(40) *Ps.*, CXVIII, 165.

de Dieu. C'est donc dans la charité que ces gens-là sont fixés. Mais on réplique : le psaume parle de ceux qui aiment *la loi de Dieu,* il n'est pas question des *frères.* Ecoute le Seigneur : *je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres.* Eh bien, une loi qu'est-ce donc si ce n'est un commandement? Alors comment éviter le scandale autrement que par le support mutuel? L'apôtre Paul le déclare : *supportez-vous mutuellement avec amour, attentifs à conserver l'unité d'esprit par le lien de la paix* (41). Que ce soit bien là la loi du Christ, écoute encore l'Apôtre insister sur cette loi : *portez vos fardeaux les uns les autres et vous accomplirez ainsi la loi du Christ* (42-43).

Ce sera alors le régime désirable de la paix, non de n'importe quelle paix, mais de la paix promise par le Seigneur avant de nous quitter : « *je vous laisse la paix, je vous donne ma paix* » (44). Saint Augustin note la nuance qu'il pense être intentionnelle dans la manière de s'exprimer du Seigneur : «... *la* paix... *ma* paix ».

Il nous laisse *la* paix afin que dès ici-bas nous nous aimions mutuellement, il nous donnera *sa* paix lorsqu'il n'y aura plus de dissentiment possible entre nous. Il nous laisse *la* paix qui nous interdit de nous juger les uns les autres sur nos vies intimes, il nous donnera *sa* paix lorsqu'il manifestera les pensées secrètes et que *chacun recevra la récompense qui lui sera due* (45) (46).

La paix qui nous permet de goûter présentement la charité ne peut être qu'une imparfaite image de la paix du Christ, car ici-bas la charité ne peut avoir

---

(41) *Eph.*, IV, 2-3.
(42) *Gal.*, VI, 2.
(43) *Ibid.*
(44) *In.*, XIV, 27.
(45) *I Cor.*, IV, 5.
(46) *In Joan.*, tract. LXXVII, 3, 1834.

raison des opacités que nos individualités s'opposent les unes aux autres et qui font obstacle à cette transparence des cœurs qu'appelle l'amour.

> Entre nous règne la paix puisque nous nous faisons confiance les uns aux autres en notre mutuel amour, mais ce n'est pas là la paix parfaite. Nos pensées secrètes nous échappent aux uns et aux autres et nous nous prêtons réciproquement des sentiments que nous n'avons pas. Cette paix-là, bien que ce soit le Seigneur qui nous l'ait laissée, c'est *notre* paix. Nous ne l'aurions point si ce n'est par lui, mais, lui, ce n'est pas cette sorte de paix qu'il possède. Si nous gardons jusqu'au bout la paix telle que nous l'avons reçue nous aurons la paix telle qu'il la possède, lui, le jour où il n'y aura plus de conflit en nous, où rien ne nous échappera plus aux uns et aux autres dans nos cœurs (47)

***

Tandis qu'entre les années 413 à 418, saint Augustin commentait à ses fidèles d'Hippone le IVe évangile et la Ire épître de saint Jean, il poursuivait « le monumental ouvrage », selon sa propre expression, de « la Cité de Dieu ». Les trois premiers livres avaient été mis en circulation en 413. On peut donc penser que les simples et ferventes exhortations à la charité fraternelle que suggérait au prédicateur populaire l'évangile du Bien-Aimé ne prennent leur signification profonde et leur portée totale que si nous les situons dans les vastes perspectives familières au philosophe de l'histoire.

On connaît l'antithèse fameuse : « deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de

(47) *In Joan.*, tract. LXXVII, 3-4, 1834.

Dieu a fait la cité terrestre, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la cité céleste... Dans la première, la soif de la domination gouverne ses chefs et les nations qu'elle subjugue; dans la seconde tous se servent les uns les autres, dans la charité, les supérieurs par leur dévouement, les inférieurs par leur obéissance... » (48). Une cité, qu'est-ce que c'est? c'est « un groupe d'hommes assemblés par un lien de concorde » (49). Saint Augustin attribue cette définition aux moralistes romains. Cicéron prétend qu'elle ne peut s'appliquer à la république romaine, parce que une société quelconque repose sur la justice et qu'il n'y a pas de justice dans le cas de cette république. Augustin proteste contre cette critique et montre que la cité terrestre offre ce qu'il faut pour unir les hommes. Il reconnaît toutefois que la cité terrestre ignore la vraie justice puisqu'elle ne rend pas à chacun ce qui lui est dû en refusant à Dieu l'hommage auquel il a droit (50). La vraie cité ne peut être que celle où Dieu a sa place, la première, et chacun ensuite la sienne à raison d'une hiérarchie qui découle de la souveraineté divine.

Sans doute la cité terrestre, telle qu'Augustin la voit dans la lettre qu'il écrit en 412 au comte Marcellin, a ses dieux. Mais comment pourrait-on prêcher la concorde entre citoyens dans des temples consacrés à des dieux en discordes perpétuelles entre eux? Aussi bien ce ne sont pas ces dieux qui imposent à leurs fidèles la pratique de la charité. Dans nos églises,

(48) *De Civ. Dei*, l. XIV, c. 28, P. L. XLI, 436.
(49) *Epist.* 138 *ad Marcellin.*, II, 10, P. L. XXXIII, 529.
(50) *De Civ. Dei*, l. XIX, c. 21, I, P. L. XLI, 648-650.

en revanche, on entend un enseignement qui n'est pas de source humaine et ce qu'il apprend aux chrétiens c'est le *commandement nouveau*, imposé par le Seigneur, de s'aimer les uns les autres. Sur ce précepte jusqu'alors inconnu, une cité nouvelle se construit parmi les hommes, la cité harmonieuse de la charité fraternelle. Certes, elle n'ignore pas les luttes car ici-bas les deux cités, la terrestre et la céleste, sont étroitement entremêlées, mais ce sont des combats qui ne s'achèvent que par la victoire du bien sur le mal, de l'amour fraternel sur la haine (51).

Comme jadis la cité terrestre s'écroulait sous les ruines de l'Empire romain, elle s'effondre aujourd'hui avec un monde édifié, lui aussi, par l'orgueil. Comme autrefois l'auteur de la « Cité de Dieu » regardait avec les yeux de l'espérance chrétienne un monde nouveau naître du chaos qui scandalisait ses contemporains, nous espérons que le *commandement nouveau* laissé par le Seigneur fera surgir une cité plus fraternelle.

(*A suivre*)

fr. M. MELLET, O. P.

(51) *Epist.* 138, loc. cit.

Le Commandement nouveau à Belleville.

L'apostolat connaît dans le monde chrétien du XX^e^ siècle une vogue incontestée. Vogue salutaire et justifiée, ô combien, par cette paganisation qui chaque jour gagne du terrain et menace dangereusement la catholicité tout entière.

Il y a quelques années nous parlions d'être apôtre ou militant, c'était alors le grand mot d'ordre, aujourd'hui ces expressions ont fait place à une plus audacieuse encore : il nous faut être missionnaire. La chrétienté toute entière s'agite, de toute part résonnent les mêmes appels, les mêmes encouragements. Comme cela console de sentir à travers cette fermentation, à travers ce grand remous, l'éternelle vigueur de l'Eglise qui a souci constant de s'adapter, de vivre avec son époque la vie de tous ses enfants.

Les œuvres de toutes sortes, répondant aux besoins les plus variés se multiplient, les mouvements d'action catholique prennent en quelques années un essor dépassant tout espoir; chaque jour se cherchent et se découvrent dans les milieux les plus divers de nouvelles formules toujours plus adaptées, toujours plus audacieuses pour rassembler en un seul troupeau toutes les brebis éparses.

Et le troupeau heureusement se resserre et s'accroît. Mais, suis-je trop exigeante? Trop ambitieuse? Trop avare de mon

temps et de mes forces? Que de lenteurs encore, que de piétinements qui découragent souvent les meilleurs, pour éveiller au divin des âmes qui demain se reperdront dans la foule anonyme!

Je pense au monde païen d'il y a deux mille ans, à cette civilisation corrompue dans laquelle brusquement éclata le christianisme. Rien ne semblait pouvoir empêcher l'extension de cette doctrine nouvelle qui, tel un immense incendie, se propageait sans cesse s'allumant d'une seule étincelle à tous les coins du monde connu. Inutile de rechercher des « méthodes », inutile de multiplier les « moyens » de conquête, les catéchumènes arrivaient si nombreux et de toutes parts avec une ardeur si grande qu'il fallut en hâte s'organiser afin de faire entrer très vite tout ce monde dans l'Eglise du Seigneur.

Non, ils n'ont rien inventé, nos frères, les premiers chrétiens pour convertir le monde. N'avaient-ils pas d'ailleurs appris du Maître lui-même à toujours proposer sans jamais s'imposer : *Que celui qui a des oreilles pour entendre, écoute.... Si quelqu'un veut qu'il vienne.... Si quelqu'un m'aime je viendrai à lui,* etc....

Non, ils ne cherchaient pas de formules compliquées et cependant le monde, assoiffé d'amour, buvait jusqu'à l'enivrement du martyre cette doctrine qui le libérait.

1945!!! Vingt siècles sont passés. Des apôtres, des missionnaires, il en est encore qui parlent du Seigneur, qui prêchent sa doctrine, mais plus personne ne les écoute. Le monde semble lassé, écœuré même d'entendre prononcer le nom de Dieu. Depuis si longtemps qu'il en entend parler, depuis si longtemps qu'on lui redit les mêmes mots, tout cela est devenu fade comme une histoire cent fois racontée. Est-il donc devenu si vieux et si blasé que plus rien de surnaturel ne le captive, ou bien alors est-il si pleinement heureux qu'il n'y ait plus en lui aucune corde qui ne vibre à la clameur des béatitudes. Est-il donc si repu d'amour pour rester indifférent au grand message évangélique? Il fallait le savoir; il fallait vivre la vie du peuple et sentir

en soi ses réactions. C'est pourquoi nous nous sommes mêlés intimement à lui. Nous avons passé des nuits dans des bals populaires, nous avons couru les cinémas de quartiers, fréquenté l'été les plages parisiennes. Nous sommes devenus les amis de filles et de gars authentiquement païens, nous avons campé durant la belle saison, traîné les bistrots et les fêtes foraines.

Et c'est de cette âme populaire que je voudrais parler, c'est elle que je voudrais que l'on sente frémir à travers ces quelques pages; une âme qui n'est pas blasée, ô non, certes, ni rebelle à de beaux enthousiasmes et à de généreux élans, mais qui fut si souvent trompée, si souvent dupée par ceux qu'elle croyait ses amis qu'elle est devenue infiniment prudente et ne se livre pas sans garantie. Tant de fois elle a donné sa confiance et tant de fois on s'est moqué d'elle qu'elle n'a plus foi aux discours si beaux soient-ils et qu'elle ne s'engage pas sur de simples paroles.

Dans une société où la lutte pour la vie est devenue la loi première, l'amour se matérialise comme le reste. Plus de démonstration d'amitié, nulle part ce climat chaud où les cœurs librement peuvent s'épanouir, l'entr'aide même n'est le fait que de rares élites, car il faut de l'héroïsme pour donner quand on manque du nécessaire.

La famille ne compte plus dans ces milieux où les parents travaillent chacun de son côté, où les enfants s'élèvent dans la rue. Existe-t-il encore de vrais foyers? Il m'arrive d'en douter en écoutant les lamentables histoires de chacun.

Foyer sans amour que celui où la maman recevait chaque jour son amant sous les yeux de ses deux petites filles dont l'aînée avait cinq ans et qui est finalement partie laissant ses enfants à un mari trop assidu aux cafés du quartier. Que reprocher aujourd'hui à ces jeunes filles dont l'une vit seule (?) en hôtel meublé et l'autre fréquente un à un tous les jeunes gens du quartier?

Foyer sans amour, le foyer de L.... qui vit un jour son père se pendre de désespoir, sans que sa mère se dérange de la cuisine où elle lavait sa lessive. Une enfant de dix ans,

obligée d'appeler du secours pour sauver son père dans de telles conditions ne peut que profondément rester marquée dans son cœur et pour toujours.

Foyer sans amour, où les parents divorcés ont gardé chacun un enfant et où la jeune fille de vingt ans me disait, un jour de peine, le visage crispé : « Jamais je ne divorcerai, dussé-je en souffrir beaucoup ». Elle connaissait les souffrances de vivre avec une maman remariée et un nouveau petit frère qu'un beau-père lui préférait ouvertement.

Faut-il encore citer ce petit gars vivant seul depuis l'âge de quinze ans parce que, aimant son père et sa mère, il n'a jamais voulu vivre avec l'un d'eux après leur séparation, et ne pas marquer de préférence? Et cette fille-mère dont l'inconduite notoire influence profondément sa jeune fille de 17 ans. Et G.... et M...., T.... qui à vingt ans, sont battues par leur mère jusqu'à en avoir des traces, et d'autres et tant d'autres, presque tous les autres qui n'ont jamais connu, dans des foyers anormaux, l'affection dont ils avaient besoin.

Le travail ne rassemble pas ces gens privés d'une chaude atmosphère familiale; il divise bien plus qu'il n'unit.

Je me souviens de cette toute jeune, employée dans une maison de fleurs artificielles, exploitée par sa patronne et par ses compagnes qui un jour se suicida ne croyant plus à la possibilité d'être aimée quelque part. Je me souviens aussi de ce jeune homme aimant son travail de mécanicien qui fut un jour dénoncé comme réfractaire par ses camarades qui ne lui pardonnaient pas de gagner 1 fr. 50 de l'heure de plus qu'eux; et ces petites apprenties couturières que les aînées considèrent comme leurs bonnes et dont elles se moquent à plaisir pour occuper leur journée; et cette mère de famille qui fut sans cesse en butte à la tyrannie de ses collègues et de ses employeurs à cause de sa timidité et de sa vie trop sérieuse, etc....

Ce ne sont que des faits particuliers, mais qui caractérisent bien cette ambiance d'égoïsme qui pèse partout; partout l'intérêt, partout les « combines » qui permettent de « se défendre » même aux dépens des autres.

Il faut évoquer aussi tous ces jeunes qui, à partir de quinze ans, lassés de traîner un cœur qui ne sait à qui s'attacher cherchent dans l'amour un refuge. L'une d'elles toute jeune me disait : « Chez nous je m'y ennuie, on s'y dispute sans cesse; lui, il est gentil avec moi, je l'aime ». Cela commence toujours comme ça : un vide qui fait mal et que l'on veut combler, puis vient la première déception et le plaisir charnel qui, peu à peu, faute d'amour, tient lieu de tout. Comme ils font mal à entendre, ces jeunes de dix-huit, vingt ans qui vous déclarent bien haut que l'amour vrai n'existe pas et qu'il faut profiter de la vie; combien de larmes, de révoltes, de sursauts de dégoût a-t-il fallu pour qu'ils en arrivent là, alors qu'on sent en eux un cœur frémissant qui ne demande qu'à y croire?

Immense misère d'un monde sans amour! Et comme l'on comprend bien que, dans un chaos semblable, des âmes aient pu s'embraser en entendant le grand message du Seigneur : « Voici que je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous ». Si, aujourd'hui, les foules ne se pressent plus comme jadis autour des apôtres de cette doctrine, n'est-ce pas parce que ce commandement n'est plus prêché?

Oh! certes, on en parle bien encore quelquefois du haut d'une chaire, mais est-il permis de dire que ce sujet semble moins préoccuper certains prêtres que le produit de la quête, le prix des chaises ou la bonne réussite de la vente de charité? Je me souviens de ce brave curé qui passa tout un sermon de Toussaint, alors qu'était exceptionnellemnt rassemblée dans son église une importante partie de ses paroissiens, à documenter ceux-ci sur le prix des cérémonies religieuses et le mécanisme du denier du culte. Je suppose qu'il aurait été effrayé s'il avait pu entendre à la sortie de la messe les réflexions de ses ouailles! Que de sermons sur les péchés capitaux ou les commandements de l'Eglise qui n'émeuvent personne, que de pratiques compliquées enseignées à ces braves gens qui attendaient autre chose de nous et qui, lassés un jour s'en vont chercher ailleurs!

L'amour surtout n'est plus vécu par les chrétiens Il est

tellement plus facile d'assister au Salut que de supporter avec le sourire une compagne de travail au caractère difficile; il est tellement plus facile de réciter un chapelet que de garder pendant une journée la petite fille de la voisine qui est malade! La vie des chrétiens est-elle vraiment un témoignage de charité?

Trouve-t-on toujours, pour les pécheurs, la compréhension, l'indulgence nécessaire?

Trouve-t-on toujours cette charité désintéressée qui s'exerce devant toute souffrance sans distinguer qui souffre?

Un soldat blessé, soigné par un hospice religieux, ne connut jamais certaines douceurs accordées aux autres parce que, n'étant pas chrétien, il refusait d'aller à la messe. Il a en horreur aujourd'hui tous les ordres religieux. Il a tort, mais nous le comprenons.

Dans une soupe populaire tenue par un établissement religieux, les louches de légumes sont débordantes lorsqu'elles sont destinées à des bons pratiquants et à peine remplies lorsqu'elles sont destinées à d'autres. Nombre de bénéficiaires furent révoltés contre de tels agissements, avaient-ils vraiment tort?

N'est-ce pas non plus un curé parisien qui, ayant obtenu pour sa vente de soi disant charité du ravitaillement intéressant, en réserva la vente, à l'aide de cartes spéciales, à ses meilleurs paroissiens. La maman ouvrière de la rue qui ne pouvait y participer trouvait-elle cela très chrétien?

Trouve-t-on toujours cette charité pure qui ne demande rien en échange, ni reconnaissance, ni remerciements, ni surtout de conversion? Qui pourra dire le nombre d'âmes éloignées de l'Eglise, fermées à tout jamais parce qu'une charité maladroite les a pour toujours mises en méfiance?

Telle jeune fille fut aidée par sa section J.O.C.F. jusqu'au jour de ses fiançailles; à partir de ce moment, ne paraissant plus « accrochable » elle fut abandonnée. Déçue, elle se méfiera toujours maintenant d'une attention à son égard émanant d'un chrétien. Combien pourrais-je citer (par expé-

rience personnelle) de jeunes ainsi abandonnés du jour où une situation de famille, des tâches ménagères ou professionnelles trop lourdes les empêchaient de travailler au mouvement. Rencontre-t-on souvent des divorcés remariés aidés par des œuvres chrétiennes? Puisqu'ils sont « inconvertissables » il n'y a pas lieu de s'en préoccuper!

A l'encontre des faits cités précédemment, tout aussi maladroites sont ces assistantes sociales chrétiennes qui favorisent les païens dans l'espoir de « les avoir » jusqu'au jour où, leur conversion se faisant trop attendre, elles les remettent au régime commun.

Il faudrait encore citer tous ces arbres de Noël, toutes ces visites dans les hôpitaux, tous ces soins donnés aux malades dont le but premier n'est pas de soulager les gens, mais de les « accrocher ». Tout cela ne trompe personne et ses actes dans lesquels on ne voudrait voir qu'un grand élan du cœur pour aider ceux qui souffrent, deviennent de vulgaires moyens de propagande dont ils abusent parfois de la même manière qu'ils cherchent à tricher avec le Bureau de Bienfaisance ou le Secours Social.

Ne trouve-t-on pas encore malheureusement de ces dames charitables qui n'ont rien compris à la dignité ouvrière et qui humilient au lieu de soulager?

Ne trouve-t-on pas encore de ces patrons réputés chrétiens qui donnent à leurs ouvriers un salaire dérisoire? C'est ainsi qu'un gros industriel parisien entretient dans son usine un véritable climat de révolte contre le christianisme.

Il n'est pas besoin, je crois, d'allonger cette longue liste. L'opinion populaire qui veut que les chrétiens ne soient pas meilleurs que les autres est souvent bien juste. Comme l'on comprend que dans ces conditions ils ne soient plus attirés vers le Seigneur, tous ces petits qui n'ont que l'intelligence du cœur.

Ces chrétiens qui aiment souvent si mal les autres, savent-ils au moins s'aimer entre eux? Je n'ose pas citer tous les faits pénibles de jalousie qui opposent, à l'intérieur d'une

même paroisse, les différentes œuvres entre elles; je n'évoquerai pas non plus toutes les petitesses d'esprit qui divisent si fréquemment, à l'intérieur d'un même mouvement, des membres faits pour travailler à une même tâche, ce serait trop pénible!

Et pourtant!

Certains chrétiens ont essayé de secouer le joug de la routine et de la médiocrité pour retrouver ce qui fit la force de notre doctrine : l'amour. Et partout ce fut magnifiquement concluant, et de toutes parts, là où de vrais chrétiens donnèrent de beaux témoignages de charité, montent les mêmes clameurs étonnées : « C'est cela être chrétiens? On ne nous l'avait jamais dit, pour cela nous sommes prêts, ah! si nous avions su! ».

Il faut si peu de chose pour les toucher! Je me souviens de ce camp de Pentecôte 1944 d'où tant de païens revinrent bouleversés parce que, pendant trois jours, ils purent vivre près de vrais chrétiens et vivre eux-mêmes chrétiens, entraînés par le grand courant de fraternité qui régnait. Je me souviens de leur étonnement quand on leur demanda une somme infime pour le ravitaillement qui leur avait été fourni en abondance pendant cinq repas; je me souviens surtout de leur admiration pour le gars qui avait trouvé ces provisions (et il en fallait pour cinquante campeurs) et qui n'avait pas songé à les revendre au marché noir. C'est aussi dans ce même camp qu'est devenu populaire ce grand gars sympathique qui ne partait jamais en corvée d'eau sans demander à chaque groupe s'il en avait besoin. On en usait, on en abusait même et lui, joyeux, partait en chantant, deux seaux à chaque bras.

Et l'on vit ainsi dans nos bandes de jeunes, durant toute la saison de camping, de ces petits faits accomplis simplement : coucher dehors pour prêter sa tente, porter le sac d'un camarade, prêter son sac de couchage, ses chaussures, étaient choses courantes. Mettre le ravitaillement en commun à l'arrivée était fait banal et pourtant chaque fois ceux qui n'y sont pas habitués s'étonnent, refusent parfois, mais jamais pour longtemps. Deux d'entre eux me disaient un

jour, en m'apportant après coup une boîte de gâteaux : « On ne l'avait pas donnée au début, on voulait la manger tous les deux, mais ce n'est pas possible; avec des types comme vous, ce n'est pas chic de faire ça ».

Petites choses insignifiantes, certes, mais accomplies simplement dans un climat d'amitié, sans autre arrière-pensée que de rendre service à ceux qui sont là, comme elles prennent de valeur aux yeux de ceux habitués au « chacun pour soi ».

Et à chaque retour ce sont les mêmes témoignages, toujours les mêmes : « Qu'y avait-il donc dans ce camp pour que l'on s'y sente si bien? Comme tous ces copains sont chics! » Et souvent aussi quelques jour après : « Je voudrais devenir comme ça, j'en ai assez de la vie que je mène ».

Immédiatement c'est une vie de charité que commencent ces nouveaux convertis, et l'on voit les fainéants notoires qui d'ordinaire sont toujours à la recherche du coin bien tranquille où l'on travaille le moins, se mettre avec ardeur à la tâche. Il ne s'agit là d'aucune pression des chrétiens, mais, vivant dans une atmosphère de charité, ils retrouvent avec joie en eux ce besoin de dévouement qu'ils ne voulaient exercer nulle part ailleurs, ayant toujours peur d'être dupe. Et cela marque leur vie toute entière. La mère de l'un d'eux me disait : « Mais qu'a-t-il donc, mon Jeannot, je ne le reconnais plus, il change chaque jour ». Un autre m'avouait lui-même : « Ma vie a été complètement bouleversée; cette amitié que j'ai découverte, je ne peux plus m'en passer et partout où je suis, inconsciemment presque, je cherche à recréer ce climat que j'aime; à l'atelier, dans ma famille j'essaye de remettre de l'amour, je ne puis plus, comme jadis, vivre dans la haine ou même simplement l'indifférence ».

J'ai vu de ces jeunes distribuer sans compter leurs cigarettes aux camarades, coupant la dernière en deux pour un dernier partage; j'en ai vu deux passant plusieurs jours de repos à installer avec amour l'électricité d'un prêtre ami; j'ai été témoin aussi de la générosité de cette fille qui appor-

tait tous les soirs à un camarade mis à la porte de chez lui, un copieux casse-croûte prélevé sur sa propre part. De rudes gars du peuple trouvent, pour faire plaisir, des attentions de jeunes filles : deux d'entre eux, ouvriers métallurgistes, passent un temps fou à fabriquer pour la fête ou l'anniversaire de leurs camarades de petites broches de métal qu'ils sont heureux, comme des gosses, de leur offrir.

Il est difficile de citer tous ces petits faits sans devenir fastidieux, car tous se ressemblent. Ce ne sont pas d'édifiants actes de charité, posés de temps en temps, mais un véritable climat d'amour. On ne fait que de petites choses, mais on les fait avec tout son cœur, pour que chacun soit heureux, pour que l'atmosphère reste pure, reste chrétienne. Et chaque jour se pressent autour de ces chrétiens, vieux ou récents, des âmes avides d'idéal trouvant enfin là ce qu'elles attendaient et chaque jour, dans ces petits îlots privilégiés, s'étend le règne de l'amour.

Si le témoignage d'un jeune peut être si puissant, que dire du témoignage d'un foyer! Il faut avoir vu cette famille de mon quartier où les trois jeunes filles, converties récentes, sont des chrétiennes types, faisant de leur foyer une communauté si chaude, que, d'instinct, tout le quartier vient s'y réchauffer. Le papa et la maman, encore païens, accueillent cependant avec joie tous ceux qui viennent, on peut aller y déjeuner, y coucher même, quand besoin est, il y a toujours des visages souriants pour vous recevoir et quelqu'un pour vous écouter. Il faut avoir vu ces jeunes foyers qui se fondent, ouverts à tous, soucieux avant tout d'aider les autres et d'être pour eux un permanent asile de paix. Il faut avoir vu ces familles et passé parmi elles quelques douces soirées pour comprendre combien manquent dans notre société ces foyers chauds. Tant d'âmes inquiètes ou blessées sont en quête d'une maison accueillante où elles pourront pendant quelques instants se reposer et partout l'on ne trouve que porte close, que familles refermées que l'on ne peut déranger sans motif sérieux.

Qui pourra dire combien de cœurs ont repris confiance, combien d'âmes se sont rapprochées du Seigneur, combien d'apôtres

ont repris la lutte avec plus de courage après avoir passé une heure de détente dans un vrai foyer chrétien?

Et, dans ce domaine encore, les nouveaux convertis ne sont pas les moins généreux. J'ai vu des mamans passer des journées entières à faire la cuisine pour recevoir le soir chez elles toute une bande de jeunes qu'elles ne connaissaient pas; et ces mêmes mamans passer la nuit en grande partie, pour tout laver, tout ranger, heureuse de rendre service, ne demandant qu'à recommencer quand besoin serait. J'en ai vu une autre, héberger comme son propre fils un petit gars mis à la porte de chez lui qui, au bout d'un mois, la quitta sans dire même un au-revoir et cette même maman accepter d'en héberger un autre dans les mêmes conditions disant simplement : « Ils ne savent pas ce qu'ils font, ces gosses, il faut bien quand même s'occuper d'eux ».

Plus influent encore, peut-être, est le témoignage d'une vie de prêtre. Et je pense ici, parce que je la connais bien, à l'admirable vie du Père Godin, habitant dans un misérable logement, mais où tout le monde pouvait entrer à n'importe quelle heure du jour ou même de la nuit; ses repas tout simples souvent préparés par lui-même étaient partagés avec tous. Faut-il chiffrer par centaines ou par milliers ceux qui doivent aujourd'hui leur foi à cette atmosphère d'amour qui régnait chez ce grand apôtre de la classe ouvrière?

Dans ce domaine encore il faut de si petites choses pour toucher les cœurs : Une jeune fille arrivant seule à Paris qu'elle ne connaissait pas, pensa demander aide dans une église. Le prêtre charitable qui l'accueillit, après l'avoir consolée lui donna un mouchoir pour sécher ses larmes. Je me la rappelle encore me montrant ce mouchoir comme un trophée en me disant : « Croyez-vous qu'il est bon, il m'a donné un mouchoir! ». Geste bien simple, répercussion énorme sur cette fille qui m'écrivait quelques jours après : « J'ai compris ce que c'était que d'être chrétienne, maintenant, moi aussi, je veux faire quelque chose : je serai jociste ».

Il faut vivre en pleine masse pour entendre les répercussions de tels témoignages : « Cela au moins c'est un curé!

Il est chrétien, lui! S'ils étaient tous ainsi, tout le monde serait croyant! Au moins, lui, il pratique ce qu'il prêche! » etc... etc..... Le prêtre a gardé aux yeux des humbles souvent bien du prestige, s'il savait être un « tout donné », un pauvre qui donne à plus pauvre que lui, qui partage en frère ses repas, son logement, son lit si besoin est, comme vite il verrait lui arriver tous ceux qui ignoraient l'amour vrai.

Les chrétiens ne savent plus s'aimer entre eux!

Les chrétiens ne savent plus aimer les autres!

Si aujourd'hui le Maître revenait, il semble bien que, comme il y a vingt siècles, il puisse dire à ceux qui se prétendent ses disciples : « Voici que je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous! ». Ce grand commandement dont la mise en pratique a étonné le monde païen d'antan et le conquit d'un coup, étonnerait tout autant les païens d'aujourd'hui et les enthousiasmerait.

Des âmes prêtes à se donner il en est encore; des cœurs généreux à la recherche d'un idéal, notre monde ouvrier en est plein, ils attendent, avides, que quelqu'un vive intégralement au milieu d'eux ce grand message de charité pour s'y donner en bloc. Toutes les petites expériences individuelles qui ont été faites en sont l'indiscutable preuve.

Certes, il nous faut des mouvements d'action catholique, certes, il nous faut des œuvres, mais il nous faut avant tout des chrétiens débordants de charité, le cœur largement ouvert à tous leurs frères et alors, comme il y a deux mille ans, nous arriverons en foule tous les assoiffés de paix, tous les assoiffés d'amour.

Paulette Gouzi,
de la Mission de Paris.

La vie religieuse dans les camps de déportés

Compiègne. — Lorsque nous partîmes de Compiègne, Mgr. Théas nous bénit en disant : « Allez, mes amis, tout est grâce ». Je n'en étais pas très convaincu, mais maintenant c'est pour moi une certitude expérimentée. Rien ne rapproche de Dieu comme la souffrance. Je revois toujours cette journée du 15 juillet 1944, à Compiègne. Le matin, appel général en vue du départ pour l'Allemagne. Cela commence le sourire aux lèvres. Et puis chacun, une fois son nom appelé, devient triste. On rentre faire ses bagages. J'étais à l'aumônerie. A chaque instant la porte s'ouvre, on vient chercher une médaille, une image, un évangile, un mot de réconfort, un confesseur. Je passais toute l'après-midi à confesser sur la cour, en me promenant, dans la salle d'attente, sur les rangs, dans les wagons. Chacun voulait se mettre en règle, avant le voyage vers l'inconnu. Que de larmes d'hommes j'ai vu couler en cette soirée, c'était déchirant. On partait enchaînés, sans armes, sans défense... seule la force intérieure nous soutenait. Jamais je n'ai tant compris sa nécessité. Chaque wagon s'était arrangé pour avoir au moins un prêtre. La présence d'une soutane était un réconfort, on aurait dit qu'elle emmenait dans ses plis un peu du sol français.

Neungamme. — Ma première vision est celle du « Wagon des 103 ». C'était un wagon de représailles. Les S.S. y avaient enfermé tout nus tous les déportés de wagons où il y avait eu des évasions. Ils étaient 103, durant 4 jours, sans air ni lumière, ni nourriture, ni boisson, avec de la

chaux vive sur le plancher. Je revois l'Abbé Eliot — mort à Dachau hélas! — en sortir, et tous les hommes le féliciter, le remercier, l'embrasser. Lui seul, dans cet enfer, avait su maintenir l'ordre et le courage. Pauvre Père Eliot, il était si bon, si populaire. Ce n'était pas un mystique, certes, c'était un bon vivant, mais quel bien il a fait, quelle ascension spirituelle il a opéré en lui et autour de lui.

A Neungamme, tout exercice du culte était absolument interdit. On se réunissait à cinq pour méditer le Rosaire. La confession, étant le seul sacrement possible, prenait un sens! Des hommes venaient se confesser, non pas pour recevoir le pardon de leurs péchés, ils n'en commettaient point, mais pour recevoir la grâce inhérente au Sacrement. Le meilleur bien se faisait ensuite dans les conversations deux à deux, dans les petits cercles d'études que nous organisions cachés sous les potences dans la cour du Block 16. Un prêtre du camp C (ou otages d'honneur) me remit un jour quelques médailles, on se battit pour les avoir.

L'action divine peut se passer des moyens ordinaires. Je me souviens qu'un matin je fis ma méditation sur ce texte du catéchisme : « l'Eucharistie a été instituée pour continuer à offrir le sacrifice de la Croix ». Durant toutes mes études de théologie sur la messe, je n'ai jamais tant reçu de lumières qu'en cette matinée. J'épluchais alors des pommes de terre, et je restai toute la matinée les larmes aux yeux, confondu par la surabondance de la grâce qui inondait mon âme. Mon voisin, croyant que j'avais mal aux yeux, me proposait d'éplucher à ma place, je refusai énergiquement, car alors je peux le dire, je ne croyais pas en Dieu, je le sentais. Et combien m'ont dit aussi : « Je n'ai jamais senti Dieu comme ici », ou « je ne croyais pas que Dieu fût si proche de nous ». Il semble que Dieu se rapprochait de nous, dans la mesure où les S.S. l'éloignaient systématiquement. Un jour, dans les ordures, on découvrit une croix de chemin que la fureur nazie avait arrachée à la dévotion populaire. Nous n'avions pas le droit de la toucher, mais avec quel respect chacun se découvrait en passant devant elle. On se découvrait aussi avec respect, en passant devant le crématoire. La croix et la mort étaient nos deux compagnes d'infortune.

Salzghiter est un kommando dépendant de Neungamme. On y a un peu de liberté. Je travaille en contact avec des pri-

sonniers de guerre. Ils ont un aumônier, je lui fait demander quelques hosties consacrées. Un matin, un jeune breton m'apporte un morceau de pain, un paquet de cigarettes, et me tendant une boîte d'allumettes, me dit : « Voilà, il y a dedans trente hosties consacrées ». Je les gardai sur moi, sans rien dire, jusqu'à 9 h., voulant profiter jalousement de mon trésor. Après le casse-croûte, je réunis les quelques prêtres qui étaient avec moi, et leur dis : « Maintenant, je vais vous donner la sainte Communion ». Ils n'en croyaient pas leurs yeux, en me voyant élever l'hostie. Encore fallut-il se camoufler derrière la caisse à outils, et faire vite. Le silence qui régna ensuite, me disait quelle devait être la profondeur de l'action de grâces. La nouvelle que j'avais des hosties consacrées, se répandit comme une traînée de poudre. Le soir, sur mon lit, je fus obligé de fractionner les hosties. C'était tout de même beau ces communions, le soir, sur les lits, au milieu du bruit, des discussions. Un jour, j'avais porté la communion dans un block à six déportés. J'avais à peine terminé que l'un d'eux annonça : « Comme action de grâces, je paye une cigarette à tous ». Elles étaient très rares à ce moment. En payant 7 cigarettes, c'était 650 grammes de pain dont il se privait. J'ai trouvé ce geste très beau. Je me gardais bien de l'en détourner, et nous les fumâmes en discutant, et en récitant notre chapelet. Jamais je n'ai trouvé une cigarette si délicieuse.

Le 29 septembre, ce fut la première Communion de Michel. Michel travaillait à la mine, il était fort connu et fort aimé pour sa bonhommie et sa charité. Evadé de Compiègne, il avait demandé l'hospitalité à un Curé des environs, qui l'avait littéralement mis à la porte, et qui avait même secoué sa bonne, parce qu'elle lui avait donné une carte du département. Depuis ce jour-là, Michel ne pouvait pas voir les Curés en peinture. Un jour il m'avait entendu dire : « Quand j'arriverai en France, si j'y retourne, mon premier geste sera d'embrasser le sol français ». Le soir même j'entrai dans son existence. Timidement il vint me trouver, me fit ses confidences, et je le préparai à la première communion. Il la fit le jour de sa fête, sur mon lit. A peine lui avais-je donné la sainte Hostie, qu'il me sauta au cou en pleurant comme un gosse. A travers ses sanglots, il ne cessait de dire : « Jamais je n'aurais cru que ma fête fût si belle! ». Pauvre Michel, je l'ai laissé à Neungamme. Qu'est-il devenu?

Tous les dimanches soir, il y avait « assemblée des chrétiens » dans la salle des douches. En fait de chapelle, c'est une merveille, on y est bien tranquille. On est là serrés comme des anchois. Nous avions organisé un peu d'Action Catholique dans chaque block. Une chose qui m'a renversé, c'est l'absence totale de respect humain parmi les Français. Dans chaque block, le dimanche soir, des laïcs disaient tout fort : « Vous venez, c'est l'heure de la messe! ». En fait de messe, on dialoguait les prières du sacrifice, un prêtre prêchait à l'évangile, d'autres confessaient, je distribuais la communion et l'Abbé Arnault, mort d'épuisement à Housoum, prenait la parole à la fin. C'était un prêtre d'une grande ferveur, il avait le don pour regonfler les hommes. On en sortait armés pour toute la semaine. Je n'ai jamais vu tant de ferveur que dans ce kommando. Les prêtres y étaient aimés et entourés de tous. Chaque matin, en allant au travail, dans mon équipe, on récitait tout fort les prières de la messe et l'on communiait en marchant sous les yeux des S.S., en se cachant le plus possible. J'ai gardé l'Eucharistie pendant deux mois dans ma poche, c'était un soutien admirable. En rentrant à Neungamme, j'emportai une cinquantaine d'hosties, pour Mgr de Solages et les prêtres du camp C, privés de tout. Mais il faut en arrivant, passer aux douches et à la fouille. Pour les préserver de la profanation, je dus communier un soir à 10 h. 30, tout seul, nu, derrière la porte des douches. Mon Dieu où il faut en arriver!

KALTENKIRCHEN, autre kommando. Nous souffrons beaucoup de la faim, du froid, de la fatigue. Nous sommes presque tous descendus à 40 kgs. Ici la mortalité commença. Il fallut s'ingénier pour administrer les mourants, car souvent ils tombaient en plein travail, et nous n'étions que deux prêtres. Après toutes sortes de démarches, j'obtins d'entrer à l'infirmerie assister les malades qui me demanderaient. Pratiquement cette permission ne me fût accordée qu'une fois. J'usai alors d'un autre stratagème. L'interprète du lager, un Belge, m'avertissait quand il y avait un mourant, et j'allais lui donner l'absolution par la fenêtre, qu'ouvrait un instituteur.

Nous nous réunissions pour prier le dimanche soir à la menuiserie, ou le matin avant le travail, quand il y avait des morts, et je récitais l'absoute autour du cercueil. Nous avions planté de petites croix sur les tombes, mais un SS les fit enle-

ver prétextant que c'était du bois inutile. En allant au travail, on récitait les prières de la messe, (mais il n'y avait pas de communion), en revenant on méditait le Rosaire. Nous n'avions ni la consécration, ni la communion, mais notre offertoire était très beau parce que très dur. On offrait un travail de terrassement pénible, sous la pluie, le vent, le froid, les habits presque toujours mouillés. Durant le travail on discutait beaucoup de questions culinaires d'abord (on avait tellement faim), de sociologie, de religion, d'art, de pédagogie. Un jour, j'abordai les questions sexuelles. Pendant toute une journée, j'en parlais, d'une façon propre, scientifique. Mes camarades étaient à la fois ravis d'apprendre beaucoup de choses ignorées, et de parler proprement de tout cela. L'un d'eux me dit : « C'est la première fois de ma vie que je parle sérieusement de ces choses, et je n'avais jamais pensé qu'on put en parler proprement. » Mais tous étaient stupéfaits d'entendre un curé traiter ces questions, cela les dépassait. Le résultat fut que tous, même les jeunes, arrivèrent à blamer publiquement les habitudes solitaires qu'ils avaient autrefois entretenues. Cela me provoqua beaucoup de confidences, et mon équipe se resserra encore autour de moi.

Le dimanche matin, car on travaillait le dimanche jusqu'à 14 heures, on voyait les hommes, femmes, la jeunesse, les enfants du pays se diriger vers le centre du village. Je demandai un jour à un « Posten » s'ils allaient au culte catholique ou protestant; « au culte du Parti » me répondit-il. J'ai compris alors pourquoi les enfants allemands crachaient parfois au visage des prisonniers. Ils ne l'avaient certes pas appris sur les genoux de leur mère, mais au Parti, qui les arrachait à la famille, à peine sortis du berceau. Si les enfants de France comprenaient leur bonheur!...

J'ai constaté souvent que chaque fois qu'il m'arrivait un coup dur, qu'on me mettait dans une équipe plus dure, il y avait un résultat spirituel : confidence, confession, conversion même. J'aurais dû rechercher ces coups durs, mais j'avoue que je n'avais pas le courage de le faire, je m'abandonnais à la Providence. Notre dévotion à saint Joseph était fort grande. Le nourricier du Fils de Dieu était très bon pour nous. Presque tous les mercredis nous étions gratifiés par lui de quelque chose : une gamelle de soupe en plus, un morceau de pain, quelques pommes de terre...

Quelle différence de milieu envers la caserne! Je n'ai en-

tendu qu'une fois, et c'était après la libération, une conversation répugnante. Et pourtant nous étions souvent nus, il n'y avait aucune pudeur. Nous avons passé des nuits entières, durant les séances de désinfection, à 500 dans la salle des douches, tout nus. Je n'y ai jamais vu un geste déplacé. Les prêtres se promenaient tout nus en disant leur bréviaire ou en récitant leur chapelet.

Des jeunes gens m'ont dit : « C'est la première année de ma vie que j'ai passé totalement en état de grâces » ou « c'est la plus belle année spirituelle de ma vie. Quand reviendra la facilité, la boisson, la bonne nourriture, j'ai peur que reviennent aussi les fautes » ou encore : « Durant cette année, je n'ai pas désiré une seule fois fauter avec une femme, alors qu'avant je ne courais qu'après ça ».

Nous faisions alors en sorte que tout cela soit surnaturalisé, offert à Dieu. Et plusieurs, beaucoup même, acceptaient intérieurement (car extérieurement il fallait bien râler, c'est trop français), leurs dures souffrances en expiation de telle faute, telle habitude. C'était encore assez facile de leur faire comprendre. Peu de fois j'eus à expliquer le problème du mal à des révoltés. Dieu quand il permet la souffrance, envoie toujours la grâce suffisamment pour la supporter. La présence de la Vierge, que l'on invoquait souvent, faisait beaucoup de bien. A défaut de maman, ils avaient cette autre Maman. On la leur faisait découvrir, connaître, aimer. Et presque tous ont fait vœu d'aller à Lourdes, s'ils rentraient vivants.

J'avais moi-même promis à Notre-Dame de Fourvière, que si je rentrais vivant à Lyon, je n'entrerais sous aucun toit avant d'être monté pieds nus à Fourvière, en récitant mon chapelet. J'ai tenu ma promesse, je suis allé remercier notre Maman du ciel. Eh bien, jamais je ne la remercierai assez de cette année de captivité, qui a été j'en conviens une année de souffrances, mais aussi et surtout, Mgr. Théas avait raison, une année de grâces. « Dieu ne permet le mal que par ce qu'il peut en tirer un plus grand bien. »

fr. Claude HUMBERT, O. P.
Déporté politique.

Premier Congrès national de Pastorale liturgique

SAINT-FLOUR 30-31 AOUT
1er-2 SEPTEMBRE 1945

Le Centre de Pastorale liturgique vient de tenir ses premières assises nationales. Que plus de huit cents congressistes, prêtres et laïcs, se soient rassemblés quatre jours durant autour de onze évêques pour approfondir dans la prière et l'étude les conditions d'une renaissance liturgique paroissiale, ce *fait*, au dire de Son Eminence le Cardinal Gerlier, est un événement. *La Vie Spirituelle* y est peut-être intéressée. Ce compte rendu essaiera d'en dégager la signification et la portée spirituelles.

Et tout d'abord, les *faits*.

Saint-Flour est sans doute l'une des plus petites villes épiscopales de France, mais solidement établie sur son rocher, elle est aussi la plus élevée si l'on en juge par la hauteur qu'atteignent les tours de sa cathédrale. Le choix que l'on fit d'elle pourrait être un symbole : l'œuvre à accomplir, en apparence assez humble, devait être essentiellement pastorale; pour le fond, ressortissant à la liturgie, elle devait se révéler des plus délicates et des plus sublimes. Pour tout dire, l'évêque du lieu était bien pour quelque chose dans ce choix. Son Excellence Monseigneur Pinson reste un vrai pasteur, et un fervent amant de la liturgie. Ami et protecteur du C. P. L. dès l'instant de sa fondation, il avait quelque droit à accueillir dans sa cité cette première manifestation nationale; il avait quelque droit aussi à la présider.

Saint-Flour eût donc été le lieu idéal de ce premier rassemblement si le nombre des congressistes n'avait dépassé toute espérance. En un temps où les communications restent irrégulières et inconfortables, qui eût prévu une telle affluence en une région d'accès si difficile? On comptait sur deux cents personnes, il y en eût plus de huit cents (six cents prêtres, deux cent cinquante laïcs) au cours de la semaine, plusieurs milliers le dimanche. Soixante-cinq diocèses furent représentés. Encore fallut-il refuser des adhésions! Et c'est là, nous semble-t-il, un trait déjà digne de remarque : la question liturgique est à ce point à l'ordre du jour qu'aussitôt évoquée, elle retient l'attention et suscite l'enthousiasme.

La Messe paroissiale du dimanche, tel était le thème de la session. Le souci de faire du pratique et de présenter les plus hauts sujets en fonction des préoccupations pastorales de l'heure présente avait engagé à ménager une triple progression dans le programme.

La première journée était consacrée à essayer de déceler les causes de la désaffection des gens pour la messe. Le point de vue des prêtres est exposé au cours de la matinée, celui des laïcs au cours de l'après-midi. On insiste tour à tour, sur le manque de foi, l'ignorance incroyable de ceux-là même qui « pratiquent ». A ce point, le problème est dépendant d'une rénovation intérieure que seul un enseignement à la fois simple et solide peut susciter. Mais, à en croire plusieurs, « les pauvres, c'est-à-dire la grande majorité de nos gens, ne sont plus évangélisés! » Puis on souligne la lourdeur d'un culte devenu impénétrable au grand nombre, par suite ennuyeux et, dans cette mesure, générateur de routine. A cet égard, la situation devait être résumée en quelques phrases lapidaires : « à la messe, on ne voit rien, on n'entend rien, on ne fait rien... ». Cette fois le problème relève d'une situation de fait que certains aménagements extérieurs pourront améliorer.

Le point étant ainsi fait, le second jour était précisément réservé à rechercher comment faire venir les gens à la messe. Non certes que l'on soit en quête de trucs ou de recettes pour remédier à une situation en certains endroits quasi désespérée. C'est un esprit nouveau qu'il faut avant tout insuffler. Dans cet esprit est abordé le problème des dessertes, problème accablant

pour tant de curés. M. Goubely, curé de Boisseuil au diocèse de Limoges, fait part de son expérience à ses frères écrasés de charges analogues aux siennes. Il dit simplement ses réussites... mais aussi ses échecs. Sa parole est un témoignage. Elle fait plus que d'amorcer des éléments de solution, elle engage à en éprouver l'efficacité.

L'après-midi, le R. P. Morin, de l'Oratoire, souligne l'importance de l'initiation liturgique des enfants au catéchisme. La messe est à ce point le centre de la vie des baptisés qu'il ne faut pas attendre la fin des années de formation religieuse, voire le moment où l'on aborde le chapitre sur le Saint-Sacrifice pour les intéresser, les faire agir et réagir à la messe.

Une fois ces moyens et ces méthodes fixés, le troisième jour devait montrer la grandeur et la splendeur de l'œuvre à accomplir. Le centre de toute vie paroissiale, c'est la messe chantée du dimanche. Cette messe est aussi le sommet de la vie chrétienne. Dom Lambert Beauduin fait appel avec quelle force et quelle verve à l'histoire et à la théologie pour établir cette vérité. Dom de Chabannes, de l'abbaye d'En-Calcat, la confirme à sa façon en montrant comment la messe dialoguée n'est elle-même qu'une étape, un moyen d'acheminement, vers la messe chantée.

Il n'est pas de petits moyens qui ne concourrent à la réalisation d'une grande œuvre et spécialement l'œuvre par excellence, l'*opus Dei*. Aussi, chacune à sa place propre. les questions du chant, des enfants de chœur, du sacristain, de l'organiste, des ornements, du mobilier d'église sont-elles tour à tour évoquées. Rien de mesquin, rien d'inutile en toutes ces minuties. C'est en elles que s'exprime l'esprit de religion et par elles que se traduit et se renforce celui de la communauté.

Un rappel aussi schématique ne peut certes donner aucune idée de la densité des conférences. Un plus long développement y parviendrait-il qu'il serait encore impuissant à recréer l'atmosphère de cordialité et de liberté où se développèrent les conversations qui suivirent chacun des exposés. Jamais manifestation officielle ne fut de ce point de vue moins académique! Et tout compte fait, c'est pour nous tout bénéfice, car rien de plus précieux que les interventions spontanées pour saisir les préoccupations d'un milieu donné. Ces différents éléments d'appréciation permettent peut-être en terminant de préciser l'orientation spirituelle que trahissent de telles journées.

A propos d'un livre très savant, on a pu écrire dernièrement :

« Pour le chrétien du XX^e^ siècle, « Eglise », cela signifie d'emblée organisme vivant, hiérarchisé sans doute comme tout vivant complexe doit l'être, mais où la hiérarchie ne coiffe pas du dehors une masse d'individus, mais les associe du dedans. De l'Eglise, ils ne sentent pas tant le sujet que le membre.... Aujourd'hui les laïcs n'ont pas la tentation de croire qu'ils ne feraient pas, eux, partie de l'Eglise et une partie intégrante...» (1). Si extraordinaire que cela puisse paraître, cette affirmation est exactement celle qui s'impose à l'esprit au retour de Saint-Flour.

Et tout d'abord, la messe est par excellence l'acte de l'Eglise toute entière, acte communautaire s'il en est. Prêtres, clercs et laïcs y sont intéressés. C'est pourquoi, chacun à sa place, tous doivent agir pendant le sacrifice. Il serait vain toutefois d'espérer rendre à notre liturgie et spécialement à nos célébrations dominicales ce caractère social si, au delà des murs de l'église, la vie paroissiale n'était pas animée de ce même esprit fraternel. Les prêtres doivent d'abord s'en imprégner pour y gagner ensuite leurs paroissiens. Avec quelle force MM. Berchon et Michonneau, l'un curé de la communauté sacerdotale de Déols près de Châteauroux, l'autre curé de Colombes, ne devaient-ils pas insister sur ce point! La vie spirituelle d'un chacun se trouve ainsi solidaire de celle de tous les autres.

Acte communautaire parce qu'acte de l'Eglise, la messe est toutefois une action hiérarchisée et disciplinée comme cette église elle-même. Sur ce nouveau point, deux rapports fort différents jettent une lumière décisive. Celui de Dom Lambert Beauduin d'abord : La messe que le curé célèbre solennellement dans sa paroisse n'est que la réplique et le prolongement en quelque sorte de celle que l'évêque célèbre à la même heure dans sa cathédrale. Il n'y a qu'un seul pontife dans un diocèse dont tous les autres prêtres ne sont que les aides et les auxiliaires. A l'inverse, l'intervention de M. Dentin souligne que la « messe de suppléance » chantée ou récitée le dimanche par les fidèles d'une paroisse sans prêtre, si elle n'est pas une vraie messe, prend toutefois sa valeur de l'union qu'elle manifeste

(1) L. Bouyer. « *Une date dans l'Exégèse catholique* », dans « *Dieu Vivant* », II, 1945, p. 138.

avec celle qui est célébrée au village voisin ou dans l'église cathédrale. La vie spirituelle authentique qui n'est autre que la vie des chrétiens dans l'Eglise se trouve ainsi canalisée et dépendante des structures dont le Christ voulut faire bénéficier son Eglise.

Enfin la messe bien comprise est un acte essentiellement spirituel et personnel. Le double aspect communautaire et hiérarchique ne peut rien là contre. Tout au contraire, loin d'être un obstacle à l'approfondissement personnel, il est à son service. Cette affirmation s'éclaire dès l'instant que l'on saisit une fois pour toutes que, dans la messe et plus généralement dans toute la liturgie, tout se passe dans la foi. Les signes, les formes extérieures, les actions elles-mêmes ne sont compréhensibles que dans cette lumière divine. Or la foi est le commencement de la véritable vie spirituelle, et l'approfondissement de celle-ci. C'est pourquoi l'on mit tant d'insistance au cours des journées de Saint-Flour, à affirmer cette vérité : La renaissance liturgique est plus une question d'esprit qu'une question de réformes extérieures; celles-ci seraient vite ravalées au rang de trucs ou de recettes. De cette affirmation essentielle, le Père Doncœur devait surtout se faire le héraut en proposant, le vendredi soir, en l'église Saint-Vincent, le curé d'Ars comme le modèle et le précurseur de tous les apôtres liturgiques; le saint curé vivait intensément de foi : c'est pourquoi le culte qu'il rendait à Dieu était si impressionnant, si conquérant et si juste.

Les prêtres et laïcs qui ont participé au congrès de Saint-Flour sont désormais convaincus de ces vérités. Leur conviction est née de l'expérience menée en commun pendant ces quatre jours.

fr. C.-M. Travers, O. P.

Les livres

LES ORAISONS DES DÉBUTANTS par le *P. Marie Eugène de l'E. J.*; O. C. D. Les Editions du Carmel, 1944, 128 pages.

Pour être tout à fait exact, le titre de cet ouvrage devrait s'enrichir d'un sous-titre : selon sainte Thérèse d'Avila.

Telle est bien en effet l'intention explicite de l'auteur et telle est la grande qualité de l'ouvrage. L'oraison thérésienne nous est présentée dans toute la simplicité et l'authenticité de son origine :

> Indépendante des formes extérieures déterminées d'avance, l'oraison thérésienne ne connaît d'autre loi que la libre expression de deux amours qui se cherchent activement et s'étant rencontrés se donnent l'un à l'autre paisiblement dans l'amour. Elle semble donc se développer à l'encontre de l'enseignement de certains maîtres excellents de vie spirituelle (p. 17).

Depuis quelques années, on se prend à douter de l'excellence de ces maîtres de vie spirituelle qui n'on guère fait que mettre en formules et en systèmes l'oraison vivante et spontanée qu'ils avaient reçus des grands maîtres. On fait le procès de M. Tronson en faisant appel à M. Ollier, celui de Scaramelli ou de Roothaan en se référant à saint Ignace. C'est la destinée des grands mouvements spirituels de se laisser scléroser par la codification des disciples : la précision y gagne, mais la vie s'en va.

Le discrédit actuel des traités et méthodes d'oraison vient de là. C'est donc faire œuvre particulièrement opportune et utile que de présenter l'oraison sous son jour authentique : celui des chefs de file : à leur école, les âmes contemporaines, rebutées par les méthodes des épigones, découvrent les sources de la vie qu'elles cherchaient.

En nous faisant connaître les premières étapes de la vie d'oraison selon sainte Thérèse, le P. Marie-Eugène fait d'autant plus œuvre utile qu'il expose la doctrine de celle que l'Eglise, par la bouche de Pie X, a appelé la « maîtresse en spiritualité ». Le bénéfice est donc considérable pour le candidat à la vie d'oraison de découvrir, exposée avec ordre, mais sans esprit et système, la doctrine de sainte Thérèse. Les débutants, mais aussi les progressants, y trouveront des lumières incomparables.

Signalons cependant l'inconvénient inévitable de ce souci si opportun de nous mettre en contact direct avec les textes thérésiens. Ils appartiennent à une époque qui s'éloigne très rapidement de la nôtre. Le vocabulaire, les schèmes conceptuels, les mentalités elles-mêmes sont très différents. Par exemple, tout ce qui est dit de l'entendement, des puissances, etc... est à peu près vide de sens au lecteur contemporain non initié aux usages du XVI^e^ siècle. Beaucoup des descriptions de sainte Thérèse sont ainsi peu intelligibles au débutant de 1945, dont le langage psychologique dépend plus de Bergson, Freud ou Heidegger que de la scolastique du XVI^e^ siècle. Un effort est donc à faire, mais comment s'y refuser quand on sent derrière l'écorce la sève d'une expérience mystique dont l'essentiel est de tous les temps.

Relevons encore une cause d'éloignement pour le lecteur contemporain : sainte Thérèse appartient à une époque bien moins soucieuse que la nôtre de puiser directement aux sources scripturaires et liturgiques. Le Père Marie-Eugène n'a aucun mal à montrer la place importante que tiennent l'Ecriture (p. 84-87) et la liturgie (p. 35-40) dans la spiritualité thérésienne, mais il reste que l'accent n'est pas mis de ce côté-là. Soyons assez indépendants de ce que les courants actuels peuvent avoir d'exclusivisme pour reconnaître qu'il y a plusieurs demeures dans la maison du Père et que la spiritualité thérésienne rencontrera toujours des âmes nombreuses qui s'y sentiront tout

à l'aise et y trouveront leur parfait épanouissement. Que les autres soient assez sages pour fréquenter la « mater spiritualium » : ils en recevront bien plus que leurs préjugés ne leur en font attendre.

Albert PLÉ.

HISTOIRE SAINTE, le peuple de la Bible, par *Daniel Rops*. Editions Arthème Fayard, 468 pages, 90 francs.

Nous sommes heureux de signaler une nouvelle édition de cet ouvrage si remarquable, interdit sous l'occupation, et dont nous avons déjà rendu compte dans le numéro de mars 1944 (p. 263-265).

L'ASCENSION DE VOTRE AME, par l'*Abbé Marc*, Editions Spes, 1945, 320 pages, 120 francs.

M. l'Abbé Marc s'adresse aux « braves gens », à ces chrétiens pratiquants mais qui ne demandent pas à leur foi les principes et la source de leur vie. Dans un style direct et bien adapté, par une pensée chaleureuse et entraînante, il s'efforce de les éveiller à la réalité vivante que leur ignorance et leur routine les empêchaient de voir.

R. P.

SAINT VINCENT DE PAUL, le Maître des hommes d'Etat, par *André Ménabréa*, Paris, *La Colombe*, Editions du Vieux Colombier, 1944.

Que saint Vincent de Paul fasse époque dans l'histoire de la charité, que son rôle d'organisateur ait eu un retentissement considérable dans l'ordre social français, ce sont là des vérités que le livre d'A. Loth sur *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale* ne nous permet plus d'oublier. Le nouvel ouvrage que M. Menabréa consacre à « Monsieur Vincent », reprend ce thème mais en renouvelle l'expression en désignant Vincent de Paul comme « le modèle des hommes d'Etat ».

Dans un style vigoureux, alerte, imagé, l'auteur situe très justement les étapes qui permirent au jeune paysan des Landes de parvenir jusqu'au rôle de conseiller des Rois et des Ministres. L'analyse des influences diverses et multiformes est poursuivie dans une enquête qui porte d'abord sur la manière dont saint Vincent éduqua la charité des femmes (Visitation, Confrè-

ries, Dames de la Charité, Filles de la Charité) et sur celle qui caractérisa son action auprès des hommes. (Prêtres de la Mission, conférences des Mardis...) Dans chacune de ces catégories, l'auteur étudie non seulement l'œuvre; mais un aboutissement-type : Mlle de La Fayette, Mme de Sévigné, la Duchesse d'Aiguillon. Puis élargissant sa synthèse, il nous montre l'influence du saint aux points névralgiques de son siècle : crise janséniste, direction des Affaires au Conseil de Conscience, conflits avec Mazarin, influence sur Bossuet...

Cette méthode souple, de grand style, dirait-on, ne laisse pas que d'impressionner et d'introduire la préoccupation de l'auteur. Disons aussi qu'elle décontenance un peu. Car, pour mieux souligner sa thèse et faire saillir ses conclusions, M. Menabréa est obligé de simplifier un peu les problèmes (le mot « Etat » par exemple, recouvre habituellement un domaine plus vaste que celui de l'auteur). Il prolonge aussi assez arbitrairement l'influence de son héros car l'on peut se demander quelle a put être l'action de saint Vincent sur Mme de Sévigné, même si l'abbé de Coullanges a servi d'intermédiaire.

Quoi qu'il en soit, et malgré toutes les querelles que l'on pourrait faire à l'auteur, le livre séduit par sa belle tenue littéraire et par l'intention sans cesse présente de nous rappeler le rôle profond et durable que saint Vincent de Paul exerça sur la sensibilité française et l'on peut dire, — ce qui n'est pas le moindre éloge, — que même par ses défauts, il nous oblige à mieux supputer la valeur constructive de la véritable charité.

A. Dodin.

Sainte marguerite de cortone, par *François Mauriac*. Flammarion, 1945, 203 p., 65 francs.

Décidément l'hagiographie nouvelle est toujours le domaine de choix des romanciers et des hommes de théâtre. Un Huymans, un Louis Bertrand, un France, un Lavedan, un Baumann, et combien d'autres... Délassement, snobisme? Non, un signe des temps plutôt : d'un temps d'inquiétude et de désarroi spirituel, où la curiosité se tourne vers ces témoins de l'Invisible, ces messagers du surnaturel, et voudrait savoir ce que vaut leur message.

Voici donc une sainte Marguerite de Cortone, signée du plus illustre de nos romanciers.

On ne saurait dire que M. Mauriac ait évité le piège tendu à son talent par cette figure romanesque, cette « petite sainte forcenée », délivrée d'un amour coupable pour devenir la proie, la victime d'un nouvel amour; « Madeleine échevelée » qui réveille par ses cris les habitants de Cortone, du haut de sa terrasse, et les adjure de la chasser à coups de pierres à cause de ses péchés. Il est visible que c'est la pécheresse qui a attiré le romancier, accoutumé à porter sa torche dans tous les abîmes de la chair, à suivre dans les pauvres âmes liées au vice les conduites ténébreuses, les pitiés déconcertantes de la Grâce. « A Montepulciano (où elle vivait avec son amant), Marguerite était déjà la préférée de Dieu. Tout est venu de ce choix en plein crime. Le péché, son péché, ne détourne pas un instant l'attention amoureuse de Celui qui de toute éternité l'a choisie et la couve... Il existe une confrontation de notre âme avec Dieu qu'aucun crime ne saurait interrompre et à laquelle le péché ajoute au contraire un élément de drame... »

Là-dessus je n'ai pas besoin de dire avec quelle insistance, quelle ampleur, quels accents souvent poignants se développent les thèmes chers à Mauriac. Cette vie de sainte (peu fertile en événements, à vrai dire, une contemplative ne vivant plus guère sur le plan humain), se déroule comme une méditation alternée sur les mystères de la fragilité humaine et ceux de l'infinie condescendance divine. Le cloaque, et le rayon... Du grand art, certes, et « l'histoire d'une âme » magnifiquement orchestrée. On serait mal venu d'ailleurs à s'en plaindre, à regretter un livre moins ardemment personnel : car, dans ce brûlant morceau sur le rachat par l'amour, Mauriac a su éviter le thème banal des Romantiques, et s'élever énergiquement contre le mot de Lacordaire : « Il n'y a pas deux amours... » « Rien ne ressemble moins à l'amour que le Christ inspire à ses bien-aimés que la passion humaine. Comme tous les amis du Christ, Marguerite aspire à se conformer à son Dieu; elle ne violente la nature que pour atteindre à cette conformité. Au contraire, le drame de la passion humaine, les heurts, les disputes, les ruptures, toute cette misère naît de ce que chacun des amants reste lui-même, s'oppose à l'autre, revendique, exige, et que la fusion, la perte de la créature dans la créature n'est obtenue qu'un instant, par une brève étreinte ».

Mais il n'y a pas, dans cette vie de Marguerite, qu'un drame

romantico-chrétien. Il y a un drame mystique, et plus essentiel : les ascensions de l'amour divin. Ici encore un accent tout personnel : « Mon livre est une sorte de méditation sur les états mystiques, où je cède tour à tour à l'attrait et à l'irritation qu'ils m'inspirent ». Voici l'aveu d'une « objectivité » déclarée d'avance impossible. Heureusement cet aveu est, en grande partie, une calomnie. En de nombreuses pages, Mauriac s'est attaché à cette objectivité. Et beaucoup de ses jugements témoignent, dans leur liberté, de mesure, de respect et de justesse. Et plusieurs donnent lieu à des analyses d'une merveilleuse finesse, à des méditations d'une grande beauté.

Un des problèmes d'ordre mystique les plus intéressants que soulève la vie de Marguerite de Cortone, c'est, il me semble, celui des paroles intérieures. Elle en entendit beaucoup, presque toute sa vie, d'après son biographe, le Frère Bevegnati, des Frères Mineurs. « Dialogue de feu », nous dit Mauriac, entre elle et son Dieu. Dialogue, ou monologue, soutenu par l'illusion d'une voix étrangère ? La question est délicate, et toujours sujette au doute. (Saint Jean de la Croix était bien de cet avis.) « Ces paroles intérieures que les mystiques ont cru entendre ne nous sont pas transmises toutes pures... Chez les plus grandes âmes, elles frayent leur route à travers une pauvre nature... Il arrive qu'une gangue de niaiserie les recouvre au point que la part authentique du Seigneur n'y est presque plus discernable ». Cette part, Mauriac s'est employé à la discerner, à travers la relation du bon frère Bevegnati. Avec une pénétration et une délicatesse remarquables. Je regrette de ne pouvoir citer les pages 133 à 135 de son livre, elles me semblent d'une justesse admirable. Un sens catholique parfait, qui permet à la critique de s'exercer sans irrespect sur des textes vénérables, mais parfois d'une audace qui effare la raison.

A côté des hauts et passionnants problèmes que soulève une vie mystique, il y a ceux, plus humbles, qui se posent à tous les chrétiens. (Entendez par ce mot les simples fidèles qui veulent et croient servir Dieu, tant bien que mal, dans le monde). Ceux-là hantent volontiers l'esprit de Mauriac, depuis *Souffrances et bonheur du chrétien*. Aussi, par une pente naturelle, sa méditation sur la sainte se prolonge souvent jusque vers nous, étend sur nos pauvres consciences, par un jet de lumière inattendu, ses clartés cruelles. Pascal, alors, vient mêler sa

voix au débat. Il y a là quelques unes des plus belles pages du livre, où le talent s'unit à la foi pour nous montrer que les saints, même les plus étranges, sont des messagers du Christ pour les âmes de tous les siècles. « Marguerite ne nous propose pas comme un exemple à suivre le dérèglement sublime de sa sainte vie, cette déraison d'un amour que nous avons peine à concevoir; pourtant, d'aussi loin qu'elle nous précède, aussi en avant de nous qu'elle se hâte, c'est bien sur le même chemin que nous sommes engagés. Nous mourrons presque tous sans avoir atteint ni même approché la cellule où, durant ses sept dernières années, elle écoute le silence de Dieu, plus enrichissant qu'aucune des paroles dont elle s'enivrait. Il n'empêche que cette cellule se dresse et nous attend au bout du chemin inconnu... »

En France, plus qu'en nul autre pays, tout écrivain de classe est volontiers moraliste. François Mauriac a pris rang dans la grande lignée. Il nous convie de temps à autre à quelque noble examen de conscience, où il se révèle le témoin tout ensemble lucide et angoissé du drame spirituel d'une époque dont « les hommes errent si loin de la lumière ».

Paul RENAUDIN.

CATÉCHISME DES PETITS ET DES GRANDS, par le *R. P. Roguet, O. P.*, Ed. Siloë — Revue des Jeunes, 1945, 433 pp.

Les anciens auditeurs du Père Roguet n'ont pas besoin de présentation. Et puisqu'ils l'ont réclamé eux-mêmes, ils seront les premiers à lire et à étudier cette doctrine qu'ils ne pouvaient assimiler en une seule audition radiophonique.

Les autres — les petits, mais aussi « ceux qui se posent au sujet de la religion des questions plus ou moins difficiles » — trouveront ici, sous une forme dialoguée et familière, mais vivante, un beau manuel de « Doctrine chrétienne ». Il vient heureusement à son heure combler une lacune que tout le monde dénonçait.

Bien des catéchistes donnent à penser que le christianisme est une science et un système philosophique dont ils énumèrent principes et notions. C'est comme si la « marche » dont on apprend la « théorie » dans le manuel du gradé n'était pas autre chose que cette théorie elle-même. Le mérite de ce livre est de « suivre à la fois la vie de Jésus et l'année liturgique avec l'enchaînement de ses fêtes » (p. 208). C'est un enseignement qui

se déroule pour sa plus grande partie conjointement avec l'année liturgique et la vie de l'Eglise. Les explications théoriques sont toujours soutenues par ces mêmes faits ou le donné révélé. C'est une véritable « Initiation chrétienne », une initiation à la vie, beaucoup plus qu'un simple enseignement, bien que ce soit essentiellement cela. En 42 leçons de lecture facile et attrayante, toute la doctrine chrétienne est assimilée, depuis la création du monde d'après le récit de la Genèse jusqu'au mystère de l'Eglise. Les neuf premières sont consacrées au seul mystère de Dieu sur lequel l'on passe si rapidement dans la plupart des catéchismes. Et ne manquent pas non plus les chapitres d'initiation à la lecture des Evangiles, à la liturgie, qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

L'enseignement de la morale est raccordé à celui du dogme et ne forme pas une partie distincte. C'est ainsi que l'on expose la morale familiale dans la leçon sur la sainte Famille, la vertu de religion et les vices opposés à propos du Recouvrement au Temple, le travail à propos de la vie de Jésus-ouvrier, la Loi naturelle, la Loi ancienne et la Loi nouvelle à propos du sermon sur la montagne, etc... On montrera aussi à l'occasion de l'Avent, comment la liturgie n'est pas seulement un souvenir mais une vie qui nous intéresse présentement. Pendant la semaine sainte, on présentera la doctrine du sacrifice, l'Eucharistie le jeudi saint, etc... On sait à l'occasion (Pénitence) être très « pratique ».

Tout cela sous forme de dialogues très sautillants, avec des images et des exemples admirablement choisis, de telle sorte que les idées les plus profondes pénètrent tout simplement.

Peut-être ici ou là pourrait-on n'être pas tout à fait d'accord, ou du moins réclamer des précisions et quelques nuances (Je pense à quelques paragraphes sur la contrition parfaite non sacramentelle, sur le salut sans baptême, sur la mort comme on a vécu, sur le jugement général — et au chapitre sur la pauvreté), mais il ne faut pas demander à un catéchisme, où la brièveté des formules oblige au risque de supprimer les nuances et de cacher les difficultés, ce que l'on demande à une savante théologie. Ce n'est pas un des moindres mérites de ce livre que d'être ainsi « ouvert » tout en étant magistral et ferme, de susciter des questions et de nous faire penser.

A. M. H.

LE MYSTÈRE DE LA FAMILLE ET DE L'AMOUR, par *J.-C. Gourbillon*, O. P., Coll. La Clarté Dieu, Ed. du Cerf., 1945, 48 p., 15 francs.

Cet opuscule, riche de pensée et de références, est dédié « aux jeunes foyers de France qui veulent vivre en pleine lumière de Dieu, dans la clarté qui sort des plaies du Christ Jésus, dans la clarté qui rayonne du côté transpercé du Sauveur ». On ne saurait trop en recommander la lecture et la méditation à tous les foyers chrétiens attirés par les problèmes de spiritualité conjugale et familiale et qui cherchent un fil conducteur pour guider leurs efforts et soutenir leur élan. Le R. P. Gourbillon, analysant les raisons pour lesquelles le christianisme est tout imprégné de l'idée de famille, invite nos âmes à la contemplation de la Sainte Trinité, famille divine, fondement et modèle de la famille humaine. Le mystère de Dieu est essentiellement familial. Si Dieu est unique, il n'est point solitaire, il est une famille et il se présente à notre adoration dans la réalité de ses trois personnes parfaitement unies dans un bonheur éternel. Union mystérieuse, mais que nos âmes peuvent cependant appréhender, car Dieu les a dotées, à sa ressemblance, de cette faculté, de ce feu ardent qui constitue précisément le lien de l'union trinitaire : l'amour. Dieu est amour, et nous devinons alors le caractère ineffable de l'union et de la vie familiale trinitaires. Tel est le sommet, telle est aussi la source de notre vie familiale humaine. En quelques pages denses et claires, baignées du souvenir des beaux textes bibliques, l'auteur trace l'admirable enchaînement dû à l'amour de Dieu. Par amour, Dieu crée l'homme et lui fait goûter le mystère familial, réalisé dans le premier couple d'où est sortie toute la famille humaine. Par amour, Dieu envoie à l'homme déchu son Fils qui rassemble les membres épars de la famille humaine et les réunit à son Père. « Nous voici membres de la famille de Dieu ». Dans cette nouvelle alliance, la famille trinitaire est pour tout foyer humain le modèle de l'idéal. Idéal qui est atteint dans le don de chaque

membre aux autres, possession commune, dépendance totale, mutuelle complaisance, mutuel dévouement, pauvreté de chacun — « bienheureux les pauvres » — au bénéfice de tous. De ce don d'amour jaillit le bonheur.

Cet idéal magnifique est élevé; il ne peut être proposé que si la spiritualité des deux époux, au sein de la famille qu'ils fondent, est elle-même vigoureusement soutenue d'en haut. Dans un dernier chapitre, qui s'appuie sur le grand thème paulinien de la comparaison entre le Christ et l'Eglise et l'homme et la femme, le P. Gourbillon analyse les conditions d'une haute spiritualité conjugale. Elles s'organisent autour d'une condition centrale qui les résume et dont elles sont filles : l'esprit de sacrifice. « Sacrifice de joie, bien sûr ! », mais sacrifice, c'est-à-dire mort à soi-même pour le bien de l'autre et pour permettre à la grâce permanente du sacrement de mariage, qui, comme tous les sacrements, s'enracine sur la Croix, de couler dans deux âmes dépouillées. Nous voudrions citer quelques lignes d'une très belle note où l'auteur met en lumière cet aspect majeur du sacrement. « Au jour de ses noces, l'époux chrétien joue plus ou moins consciemment — il faudrait que ce soit très consciemment — le mystère de la Passion et de la Croix. Il meurt pour vivre; il meurt à lui-même, par le « oui » sacramentel, pour vivre désormais la vie du Christ époux. Il se vide de lui-même, s'annihile en quelque sorte, désormais peu à peu, et dans la mesure de sa correspondance à la grâce, le Christ Jésus va l'envahir pour vivre en lui sa vie d'époux. Quelle transformation merveilleuse : pouvoir aimer notre épouse avec, en quelque sorte, le cœur de Jésus ». Il est permis de souhaiter que le R. P. Gourbillon associe ses efforts à ceux de la petite équipe de prêtres qui s'est attachée à ces questions souvent négligées de la spiritualité familiale. De nombreux témoignages prouvent que les âmes ont faim d'une nourriture substantielle pour le foyer. Des écrits de cette qualité, rigoureux de doctrine, mais exempts de toute aridité théologique, sont bien faits pour la leur apporter.

Paul MONJARDET.

A propos du Cantique des cantiques

Le Cantique des cantiques est un des lieux classiques de la littérature mystique pour ne pas dire de la littérature religieuse tout court. Mais si les passages que l'Eglise en a inséré en sa liturgie sont accessibles à quiconque a au cœur l'amour de Dieu, le livre d'où ils sont extraits est sans doute pour un esprit non préparé le plus étrange de tous les écrits de la Bible. C'est pourtant celui qui, après le psautier, a été le plus lu, étudié, médité et commenté par les grands mystiques.

Il est facile de souligner la diversité de leurs interprétations. En fait, un accord profond règne entre eux : ils ont trouvé dans ce livre l'une des plus hautes expressions — la plus haute peut-être — de l'amour de Dieu pour nous et de leur recherche anxieuse et haletante : ils désirent posséder Dieu.

Tout récemment, deux exégètes, le R. P. Buzy et M. Robert ont parlé de ce livre dans le dernier volume paru de *Vivre et Penser* (1).

Leur interprétation s'inspire d'un même principe fondamental dont on ne saurait trop marquer l'importance. Il sera toujours temps ensuite de dire en quoi leurs conclusions diffèrent. Ce sera du même coup aider tous ceux qui scrutent le Livre à mieux entendre la Parole de Dieu.

---

(1) *Vivre et penser*. — Recherches d'exégèse et d'histoire, 3e série. Gabalda 1945.

I

Le Cantique des Cantiques est un chant d'amour. Quelles amours célèbre-t-il? C'est ici que commence le problème pour les exégètes. Comment l'Esprit-Saint a-t-il tout à coup pris ce langage? Telle est la question que se posent les fidèles. Les deux points d'interrogation se rejoignent.

Or, quoi qu'il en paraisse à première vue, le Cantique des cantiques n'est pas un bloc érotique. Ce qu'il développe avec tant de force et de fraîcheur, les prophètes qui l'ont précédé l'avaient esquissé. Il en est comme d'une symphonie où le thème après avoir été évoqué à plusieurs reprises éclate brusquement en toute sa vigueur.

Ce thème c'est celui de l'amour de Dieu pour son peuple comparé à l'amour de l'homme pour la femme.

> Au moment de l'apparition du Cantique, écrit le P. Buzy, soit au IIIe siècle — et non au Xe comme le voulait Renan — la communauté juive est déjà en possession d'une forte tradition matrimoniale... cette tradition est tellement ancienne qu'elle remonte aux origines même du prophétisme... elle est nettement exprimée et largement répandue à travers les œuvres des prophètes les plus autorisés... grâce à la lecture hebdomadaire des prophètes, elle a pris corps dans la piété, les conceptions, les mœurs des Israélites (2).

Deux idées sont sous-jacentes à cette métaphore : celui d'un amour, c'est-à-dire d'un choix, d'une prédilection et d'une tendresse de Dieu pour son peuple; mais aussi celui d'une fidélité qui est loin d'être respectée du côté du peuple (qu'on se rappelle les passages d'Osée, d'Isaïe, de Jérémie ou d'Ezechiel qui parlent de répudiation ou de prostitution).

A vrai dire les deux thèmes sont si étroitement unis qu'ils n'en font qu'un seul, le second étant un développement du premier.

Les passages des prophètes que cite le P. Buzy sont si éloquents qu'il faut conclure.

---

(2) Op. Cit. p. 79.

C'est assez pour établir que la métaphore initiale de l'union conjugale entre Jahvé et son peuple, et l'allégorie de leurs rapports matrimoniaux sont fréquentes, continues même, dans la littérature sacrée des Hébreux. Il n'est nullement exagéré de dire que ces figures sont traditionnelles dans la Bible (3).

. . . . . .

Le Cantique s'inscrit dans la droite tradition des prophètes qui avaient célébré l'union matrimoniale de Jahvé et de son peuple. Pour un exégète imprégné des traditions bibliques, l'interprétation spirituelle est beaucoup plus naturelle que l'interprétation réaliste. Toute chose bien considérée, c'est même la seule explication plausible. L'interprétation réaliste ne se conçoit même pas (4).

II

M. Robert entend bien, lui aussi, expliquer la Bible par la Bible. Il ne récuserait pas, je pense, l'argumentation du P. Buzy, mais il procède par une analyse des détails là où le P. Buzy faisait appel à une vaste synthèse. On pouvait suivre le P. Buzy sans avoir d'autre connaissance que celle acquise au cours d'une lecture des livres saints, pour comprendre M. Robert, il faut être plus frotté d'exégèse. M. Robert fait remarquer que

> Le sens d'un mot, surtout dans une littérature aussi traditionnelle que la littérature biblique, ne peut être indépendant de son histoire et de son ambiance. Le mot est engagé dans un grand contexte, à la fois littéraire et doctrinal, qui aide beaucoup à comprendre les présupposés, les intentions de l'auteur et les procédés classiques d'exposition dont il dispose (5).

C'est le même principe qui permettait au P. Buzy de situer le Cantique, mais il insistait surtout sur le thème traité, celui

(3) Op. cit. p. 200.
(4) Op. cit. p. 201-202.
(5) Op. cit. p. 200.

de l'amour de Dieu, M. ROBERT va s'attacher aux modalités de ce thème, à ses moyens d'expression.

Il note tout d'abord que la littérature sacrée post-exilienne a pratiqué ce qu'on appelle le style anthologique. Les auteurs ont lu leurs prédécesseurs, ils ont « scruté les écritures », ils sont en quelque sorte imbibés de ses termes, ils parlent ou écrivent comme le Livre.

> De cette méditation sortent des Ecritures nouvelles qui bien souvent ne sont que le commentaire et d'adaptation des prophéties d'autrefois. De là un curieux mélange de fidélité et d'imagination qui nous déconcerte, mais qu'il faut accepter comme un fait et comme l'expression d'une mentalité (6).

Ayant prouvé et précisé son dire, l'auteur poursuit :

> Si la littérature post-exilienne a ce trait caractéristique de s'alimenter aux sources de l'Ancienne Ecriture et principalement des prophètes, la pensée vient tout de suite qu'il en va probablement de même pour le Cantique. (7).

L'auteur relève alors et explique une trentaine de ces parallélismes, ce qui permet de conclure que l'auteur du Cantique a bien composé un livre biblique, « c'est-à-dire qu'il a utilisé des matériaux bibliques pour mettre en valeur un thème biblique ».

III

Quel est ce thème? C'est ici que les conclusions de M. ROBERT diffèrent de celle du P. BUZY. Les deux auteurs sont bien d'accord que « la donnée classique présupposée est celle de l'alliance, présentée depuis Osée sous l'aspect d'une union conjugale entre Yahweh et Israël » (8). C'est sur le caractère de cette union que les deux exégètes ne sont pas d'accord.

Le P. BUZY comparant le Cantique aux autres livres de la Bible qui ont traité le thème de l'amour de Dieu pour son peuple dit que « la grande innovation » du Cantique consiste

(6) Op. cit. p. 201-202.
(7) Op. cit. p. 203.
(8) Op. cit. p. 211.

« à ne retenir, de l'union matrimoniale que l'idée de tendresse et de donation, sans évoquer jamais la perspective d'une infidélité » (9). L'affirmation est formelle et l'auteur la développe.

L'auteur du Cantique est témoin de la réalisation des promesses prophétiques. L'idolâtrie (la prostitution) a disparu pour toujours. L'intimité des rapports est revenue entre Jahvé et son peuple. Israël est avec Dieu comme il avait été au temps de sa jeunesse. L'âme du poète exulte devant ce retour de mutuelle dilection. Bien peu d'auteurs ont dû composer avec une telle joie. Après les mortelles vicissitudes d'un passé orageux, Jahvé a retrouvé Israël et Israël Jahvé. Ils sont de nouveau l'un à l'autre dans la ferveur d'un amour renouvelé et d'une mutuelle admiration que ne traverse plus aucune crainte d'infidélité (10).

Il en va tout autrement pour M. Robert. C'est bien un chant d'amour, mais d'un amour qui cherche le pardon.

En réalité, il ne s'agit pas d'un mariage, mais d'un « remariage », présenté sous la forme d'une première union. L'épouse infidèle, à l'heure où le Cantique la met en scène, est accablée sous le poids des souffrances de l'exil. Elle reste belle pourtant aux yeux de son époux, et celui-ci use de toutes ses industries pour la presser de « revenir », c'est-à-dire de se convertir. De son côté, malgré sa torpeur, elle continue d'aimer : elle semble dormir, mais son cœur veille. Elle se met donc en quête du bien-aimé et elle a l'illusion de le saisir, mais comme son repentir est encore imparfait, elle ne l'atteint que pour le voir disparaître. Les tentatives répétées des deux époux font tout le drame du Cantique. Finalement, Dieu lui-même, poussant jusqu'au bout la miséricorde, réveille l'épouse éplorée (VIII, 5 b), c'est-à-dire qu'il lui donne gratuitement le repentir parfait qui assurera la réunion définitive. Il est normal que le poème se termine par une exhortation qui exalte la fidélité de l'amour (VIII, 6-7 a) (11).

(9) Op. cit. p. 89.
(10) Op. cit. p. 89-90.
(11) Op. cit. p. 211.

De sorte que là où le P. Buzy voyait un seul thème, celui de l'amour, M. Robert en voit deux.

> Il y a donc deux pensées maîtresses qui permettent de saisir le sens du Cantique : celle de la pénitence imparfaite, finalement transformée par Dieu en pénitence parfaite, et celle du « remariage » assimilé à une première union (12).
>
> Le fait qu'il veut mettre en lumière, c'est que les époux n'arrivent pas, sauf en conclusion, à une possession mutuelle vraie et définitive, et qu'elle se réalise par un effet de la pure condescendance de Yahweh...
>
> Ainsi le Cantique chante l'amour, mais plus encore la miséricorde. C'est le livre des mystiques : c'est surtout celui des « petites âmes », dont les vrais mystiques entendent bien ne pas se distinguer (13).

*
* *

Il ne nous appartient pas de trancher le débat entre les deux exégètes. Nous nous sentons plutôt pleins de gratitude pour les lumières que leurs travaux apportent. Aussi bien, ainsi que nous l'avons dit, leurs conclusions se rejoignent-elles sur ce point de première importance, qu'il faut pour comprendre un livre ou un verset de l'Ecriture, le replonger dans le grand contexte de la Bible. Ce sera pour tous une salutaire exhortation à lire les Ecritures, en même temps qu'une précieuse indication sur la méthode à suivre pour la bien lire.

(12) Op. cit. p. 211.
(13) Op. cit. p. 213.

24698. — Paris. Imp. Lahure. — 31.1064
— Le gérant de cette publication: —
R. P. Plé, 29, Bld de La Tour-Maubourg, Paris-7e
Dépôt légal : Quatrième trimestre 1945. - N° d'ordre : 10.660